

# BIBLIO DIVERSITY

PUBLISHING & GLOBALISATION | JANUARY, 2011



## BIBLIODIVERSITY INDICATORS

DEFINING  
BIBLIODIVERSITY

TOOLS FOR  
BIBLIODIVERSITY

EXPLORING  
BIBLIODIVERSITY

IDENTITY AND  
BIBLIODIVERSITY

MEASURING  
BIBLIODIVERSITY

BIBLIODIVERSITY AND  
DIGITALISATION

# ÉDITORIAL

PAR ÉTIENNE GALLIAND, COÉDITEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

La bibliodiversité est un concept récent, apparu dans le monde hispanophone à la fin des années 1990. Si le terme évoque bien évidemment la diversité culturelle rapportée au monde du livre, il n'est pas seulement un slogan, un outil de communication. Peu à peu, il prend de l'épaisseur, gagne en complexité. Aujourd'hui, il fait essentiellement référence à la capacité du secteur de l'édition – au sens large, de la création à la lecture en passant par toutes les phases de la fabrication et de la commercialisation – à produire de la diversité.

## LA BIBLIODIVERSITÉ A L'ÉPREUVE DE LA MONDIALISATION

La bibliodiversité est profondément interrogée par les mutations du secteur de l'édition. Le processus de mondialisation influence l'organisation et la réalisation des tâches nécessaires à la production du livre, à sa commercialisation et à sa lecture. La mondialisation accélère les mutations qui touchent profondément les structures permettant de rassembler et de rendre opérationnelles les ressources (main d'œuvre, budget, etc.) – le plus souvent, des maisons d'édition à but lucratif. Elle révolutionne les techniques, les technologies, les savoir-faire et les supports. L'espace éditorial est bouleversé alors que de nouveaux acteurs apportent (parfois brutalement) de nouvelles logiques, de nouvelles méthodes, de nouvelles perspectives.

Par ailleurs, les pratiques de lecture, l'utilisation des contenus, la finalité de l'écrit sont eux aussi en évolution. Les supports se multiplient et « tordent » parfois les contenus pour les conformer à leurs contraintes, mais produisent aussi des créations originales. Les espaces et les moments consacrés au livre s'amointrissent et doivent faire face à la diversification croissante de l'offre de produits culturels et de pratiques sociales (réseaux sociaux, par exemple). Les zones de contact entre le consommateur et le livre ne sont sans doute plus aussi nombreuses. Néanmoins, il semble encore conserver son poids symbolique, sa capacité d'influence. Il marque toujours le monde des idées, la sphère publique. En se déclinant sur de nombreux supports, il génère des vastes univers culturels qui influencent les imaginaires collectifs de générations entières à un niveau mondial (on peut penser ici à la saga d'Harry Potter) – ce qui est une nouveauté, prémices peut-être d'une « culture globale ».

## POURQUOI UNE REVUE ?

La création de cette revue repose sur trois constats préalables. La notion de bibliodiversité, pour s'être imposée rapidement et pour faire preuve d'un fort potentiel, n'en reste pas moins peu explorée et peu débattue, mal approfondie, voire mal utilisée – réduite parfois à la seule fonction de slogan. Il était important de ne pas la laisser s'appauvrir. En outre, les deux coéditeurs – l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, qui a largement contribué à l'internationalisation du concept et Double ponctuation – souhaitent contribuer à la recherche, à l'élaboration d'outils intellectuels et opérationnels, à la collecte de témoignages qui peuvent aider à comprendre les mutations du monde du livre et de l'édition. Enfin, il n'existe pas beaucoup d'espaces permettant d'étudier ces phénomènes de mutation, à la fois sous un angle international, interculturel et interdisciplinaire.

La revue est le support le plus souple – le plus adapté sans doute – à ce travail de recherche et de repérage de savoir-faire nouveaux répondant aux évolutions du secteur. Le rythme de parution doit être celui de la réflexion ; il s'agit bien de rendre compte d'une situation en l'analysant. La périodicité de la revue – deux numéros par an – doit répondre à cette exigence sans dicter son rythme à la production intellectuelle. Et si l'existence de *Bibliodiversity* (comme il semble que ce soit déjà le cas) suscite des travaux, encourage les témoignages, comment ne pas s'en réjouir ?

## LA DIMENSION INTERNATIONALE, UN PARI NÉCESSAIRE

Une revue qui traite de « l'édition et la mondialisation » ne pouvait qu'être internationale. C'est là une qualité indépassable, même s'il faut sans arrêt veiller à renforcer la diversité géographique des contributions. Mais une revue internationale est bien souvent une revue exclusivement en anglais. Si l'importance de l'anglais en tant que langue de communication ne fait aucun doute, c'est aussi parfois un moyen d'expression qui peut appauvrir la pensée de l'auteur qui ne la maîtrise pas complètement. Dans le cadre de *Bibliodiversity*, il est donc possible de publier des textes en anglais, en français ou en espagnol.

Toutefois, les parties communes de la publication (les éléments de couverture, le sommaire, les mentions légales, ainsi que les résumés de tous les articles) sont présentés en anglais. En ce sens, donc, il s'agit bien de la langue de base de la revue – mais elle ne se veut pas exclusive.

Si l'organisation qui découle de ce multilinguisme est parfois contraignante, il faut aussi constater qu'elle est beaucoup moins coûteuse que le supposerait la traduction intégrale en trois langues de tous les textes. Ce qui, dans l'absolu, serait la solution idéale. Quoi qu'il en soit, les résumés disponibles en anglais permettent d'approcher les articles, d'en assurer la promotion. Le multilinguisme est un défi nécessaire ; il ne simplifie ni les processus de sélection des textes, ni les processus de publication. Il reste l'option la plus viable dans le contexte actuel de la revue et traduit un souci permanent, à tous les niveaux, de ne pas appauvrir la diversité des expressions.

## UNE ZONE DE CONTACT ENTRE UNIVERSITAIRES ET PRATICIENS

En un an, le projet a déjà beaucoup évolué. D'une revue purement universitaire, *Bibliodiversity* s'est résolument ouverte aux praticiens, aux professionnels du monde du livre. Elle souhaite leur donner une place à part entière. C'est bien du dialogue entre l'analyse – voire la création – académique et les pratiques, les réalités, la réflexion des acteurs du secteur que naît la connaissance. L'un ne peut, bien entendu, être sans l'autre. Il ne s'agit donc pas de sanctuariser *Bibliodiversity*, de la limiter à une forme donnée. Il ne s'agit pas non plus d'en faire une libre tribune, un « web 2.0 » sans modération. *Bibliodiversity* souhaite proposer à ses lecteurs des articles de qualité, des analyses essentielles, des écrits de référence – ou qui le deviendront.

Ainsi, les articles écrits par des universitaires sont revus par deux référents (referees, en anglais), selon le principe de la lecture en « double aveugle » : les articles – rendus anonymes – sont alors jugés d'un point de vue académique. Ceux qui correspondent le mieux aux critères universitaires sont publiés avec la

mention « Peer Reviewed ». Par ailleurs, des avis de lecture sont demandés aussi pour les articles rédigés par des professionnels. Il arrive, pour l'une ou pour l'autre de ces catégories, que des textes soient refusés – ce fut le cas, pour ce premier numéro –; tout acte de publication ne suppose-t-il pas, en effet, une sélection?

## DES DOSSIERS THÉMATIQUES

La revue s'appuie sur une logique thématique; ainsi, chaque numéro traite d'un thème donné, d'une problématique principale. Si ce numéro s'attache bien logiquement à définir la bibliodiversité et à préciser les indicateurs qui pourraient la mesurer, un prochain numéro traitera de la numérisation. D'autres thèmes sont en discussion – l'évolution du droit d'auteur et du copyright, les flux de traduction, etc.

Rien n'empêche, à l'avenir, que la revue évolue vers une formule plus complexe, intégrant par exemple des rubriques, des recensions d'ouvrages, voire des actualités concernant la bibliodiversité. Ce premier numéro, s'il demeure imparfait, existe; et par là, il pose les fondations d'une aventure intellectuelle et éditoriale qui doit s'inscrire dans le temps.

## LISIBILITÉ ET ACCESSIBILITÉ

Publier la revue est une chose, en rendre les contenus accessibles et visibles en est une autre. Grâce aux efforts de maquettage, les articles sont présentés de façon agréable, lisible, attractive. Les deux formats – fichier PDF interactif et Epub – permettent un accès aux textes à partir de différents supports. La couverture, les illustrations, la typographie servent ces objectifs : lisibilité, accessibilité.

Les liens hypertextes facilitent la navigation au sein du document et permettent d'en sortir à bon escient, lorsqu'il s'agit de renvoyer le lecteur à des compléments d'information ou à des ressources utiles. Pourtant, *Bibliodiversity* n'est pas un site Internet; elle reste avant tout une publication linéaire – si l'on souhaite l'utiliser comme telle –, organisée, datée et signée. Un espace numérique – [www.bibliodiversity.org](http://www.bibliodiversity.org) – assoit la visibilité de la revue. Il a vocation aussi, éventuellement, à proposer des compléments de lecture. Il conservera quoi qu'il en soit une forme minimaliste, étant au service de la revue, sans avoir vocation à s'y substituer.

## DES SOUTIENS INESTIMABLES

Le fonctionnement de *Bibliodiversity* n'est pas, en tant que tel, original. Il repose sur la participation inestimable d'auteurs, sur l'expertise et les réseaux des membres des Comités (éditorial et scientifique), sur le travail d'un rédacteur en chef – et sur l'engagement des deux coéditeurs. Sans le soutien préalable de de Françoise Benhamou (France), de Jacques Michon (Québec-Canada), de Jean-Yves Mollier (France) et d'André Schiffrin (États-Unis), il eût été difficile de lancer cette aventure dans les meilleures conditions. Sans l'engagement de Eva Hemmungs Wirtén (Suède), de Simone Murray (Australie), de Gisèle Sapiro (France), de Gustavo Sorá (Argentine) et de Josée Vincent (Québec-Canada), les textes n'auraient pas pu être si bien évalués, la ligne éditoriale affinée. Qu'ils trouvent ici toute la reconnaissance qui leur est due. Il convient de remercier tout particulièrement Luc Pinhas (France), lui aussi membre du Comité éditorial, qui a amplement participé aux débuts de la revue tout en assurant la rédaction d'un article pour ce premier numéro. Enfin, comment ne pas saluer l'engagement de Laurence Hugues, directrice de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, qui a su accueillir ce projet, dégager les moyens qui l'on rendu possible tout en accordant une grande liberté à la Rédaction. Tous contribuent, à différents niveaux, à faire de *Bibliodiversity* une aventure exigeante, un espace original (sans être informel), une publication rigoureuse (sans être formatée). Qu'ils en soient, de nouveau, chaleureusement remerciés.

### Étienne Galliand

Coéditeur et rédacteur en chef

## EDITORIAL

BY ÉTIENNE GALLIAND, CO-PUBLISHER AND EDITOR-IN-CHIEF

Bibliodiversity is a recent concept, emerging from the Spanish-speaking world at the close of the 1990s. Even though the term clearly evokes the cultural diversity associated with the realm of books, it is more than just a slogan and communications tool. Little by little, it has gained depth, acquired new complexity. Today, it refers primarily to the publishing sector's capacity – with “publishing” used here in the broad sense of the word, meaning everything from creation to reading, to all the manufacturing and marketing phases – to produce diversity.

### **BIBLIODIVERSITY IN THE FACE OF GLOBALIZATION**

Bibliodiversity is being profoundly tested by the changes occurring in the publishing sector. The globalization process affects the organization and implementation of those tasks required by book manufacturing, marketing, and reading. Globalization has accelerated those changes that have a significant impact on organizations, enabling them to assemble and mobilize resources (labor, budget, etc) – most frequently, these are non-profit publishing houses. It has revolutionized methods, technologies, know-how, and tools. The publishing sector has been overturned, and new stakeholders now usher in novel logic, methods, and perspectives.

Furthermore, the practice of reading, use of content, and finality of writing are all in a state of flux. The various media used for reading replicate and sometimes “distort” content to make it conform to their standards, but they can also give rise to original creations. The space and time given to books are shrinking; books are forced to compete with an increasingly-diverse supply of cultural products and social practices (e.g., social networks). There are without question fewer points of contact between consumers and books. Nonetheless, books seem to retain their symbolic weight and capacity to influence. They still represent the world of ideas – the public sphere. Now consumed on various media, books generate vast cultural universes that influence the collective imaginaries of entire generations on a global scale (think here of the Harry Potter saga) – which is a new phenomenon, perhaps the beginnings of a “global culture”.

### **WHY A JOURNAL?**

The creation of this journal rests on three preliminary acknowledgments. The notion of bibliodiversity, despite its rapid spread and significant potential, remains scantily explored, insufficiently discussed, poorly grasped, and even misused – reduced at times to a simple slogan. It was important to save the notion from becoming even more depleted. Furthermore, the two co-publishers – the International Alliance of Independent Publishers, which has greatly contributed to the concept's internationalization, along with Double Punctuation – wish to contribute to original research, the development of intellectual and functional tools, and the collection of testimony that could help us understand the changes occurring in the world of books and publishing. Finally, there is not yet much space available in which to study these changing phenomena with a perspective that is simultaneously international, intercultural, and interdisciplinary.

A journal is the most adaptable medium – and doubtless the most suitable – for this kind of research and for the identification of new knowledge corresponding to developments in the sector. The journal’s frequency should be conducive to reflexion; this involves the use of analysis to understand a situation. The frequency of this journal – two issues per year – should meet this requirement without imposing its pace on intellectual output. And if the existence of Bibliodiversity inspires studies and encourages accounts (as already appears to be the case), what’s not to be happy about?

## **THE INTERNATIONAL DIMENSION, A NECESSARY GAMBLE**

A journal that covers “publishing and globalization” could be nothing less than international. This is an inescapable trait, even if this also requires us to tirelessly work to strengthen the geographic diversity of contributions. But an international journal is very frequently a journal that is exclusively in English. However, even though the importance of English as a language of international communication is unquestionable, English is sometimes also a means of communication that impoverishes the thoughts of those authors who have not fully mastered the language. Accordingly, within the framework of Bibliodiversity, one can publish texts in English, French or Spanish.

Still, the recurring components of the publication (cover elements, table of contents, legal mentions, and abstracts of all the articles) are provided in English. So in this sense, English is the journal’s common language – but by no means its exclusive language.

Even though organizing this multilingualism is sometimes a burden, it should also be noted that it is much less costly than a full translation of every article into all three languages. Which would be, under the best of circumstances, the ideal solution. In any case, the abstracts available in English allow the articles to be accessed and promoted. Multilingualism is a necessary challenge; it simplifies neither the article selection process nor the publication process. Nevertheless, multilingualism remains the most viable option given the present state of the journal; it also means that constant care is taken, at all levels, not to limit the diversity of expression.

## **A POINT OF CONTACT BETWEEN ACADEMICS AND PRACTITIONERS**

In the span of a single year, the project already has made great progress. Starting as a purely-academic journal, Bibliodiversity has decisively opened its doors to practitioners (book industry professionals). It wishes to give them a regular place at the table. No doubt, knowledge is born out of the dialogue between the analyses – and even the creations – of academics and the practices, realities, and thoughts of the industry’s actors. Naturally, one cannot exist without the other. As such, the goal is not to sanctify Bibliodiversity and to limit it to a certain form. Nor is it our goal to make the journal into an open platform, a kind of limitless “Web 2.0”. Bibliodiversity wishes to offer its readers quality articles, essential analysis, and seminal writings – or writings that are soon to be so.

As such, articles written by academics are evaluated by two referees according to the principle of double-blind review: anonymized articles are judged on the basis of their academic merits. Those that best satisfy academic criteria are published under the label “Peer-Reviewed”. Reader opinions are also sought for articles written by professionals. In either of these categories, it can sometimes occur that submissions are refused – this was the case for this first issue. But does not any true publication process involve choice?

## **THEMATIC CATEGORIES**

The journal uses a thematic approach; accordingly, each issue addresses a selected theme – a central problem. Whereas this issue quite logically strives to define bibliodiversity and to identify indicators that can measure it, the second issue will address digitalization. Other themes are under considerations: developments in copyright law and droit d’auteur, the flow of translations, etc.

Nothing prevents the journal from evolving into a more complex form at some future time, integrating

additional sections such as columns, book reviews, or even news reports on bibliodiversity. The first issue, although imperfect, does exist, and as such lays the foundation for an intellectual and publishing adventure that should become a long-term endeavor.

## **READABILITY AND ACCESSIBILITY**

Publishing the journal is one thing, but making its contents accessible and readable is another. Thanks to the efforts made to optimize layout, journal articles are presented in a pleasant, readable, and attractive manner. The two available formats – interactive PDF and Epub – allow the use of different media to access the text. The cover design, illustrations, and typography support these objectives of readability and accessibility.

The hypertext links facilitate navigation within the document and allow readers to leave the document whenever they wish to access to additional information or resources outside the journal. However, Bibliodiversity is not an Internet site; it remains first and foremost a linear publication – if the reader desires to use it as such – and is organized, dated, and signed. A web address – [www.bibliodiversity.org](http://www.bibliodiversity.org) – enhances the journal's visibility. It is also intended to eventually provide a place for additional readings. As a service to the journal, the site will maintain its minimalist approach; there are no plans to use the site to replace the journal.

## **INVALUABLE SUPPORT**

The operations of Bibliodiversity do not occur in isolation. They depend on the participation of invaluable authors, on the expertise and networks of Board members (editorial and scientific), on the work of an editor-in-chief, and on the commitment of the two co-publishers. Without prior support from Françoise Benhamou (France), Jacques Michon (Quebec-Canada), Jean-Yves Mollier (France) and André Schiffrin (United States), it would have been difficult to embark on this adventure under the best of conditions. Without the involvement of Eva Hemmungs Wirtén (Sweden), Simone Murray (Australia), Gisèle Sapiro (France), Gustavo Sorá (Argentina) and Josée Vincent (Quebec-Canada), the submissions would not have been so well-evaluated nor the editorial policy so refined. May they find here all the recognition that they are due. Thanks in particular to Luc Pinhas (France), member of the Editorial Committee, who was a full participant in the journal's establishment and reviewed an article for this inaugural issue. Finally, I would like to acknowledge the assistance of Laurence Hugues, Director of the International Alliance of Independent Publishers, who welcomed this project, found a way to make it possible, and granted significant independence to the editorial staff. All of these individuals played a role, at different levels, in making Bibliodiversity into a challenging adventure, an original (but not informal) medium, and a rigorous (but not predictable) publication. Once again, heartfelt thanks go out to them all.

Étienne Galliard  
Co-Publisher and Editor-in-Chief

---

Text translated in English (USA) by Eric S. Bullington

11

**HOW SHOULD CULTURAL DIVERSITY  
BE MEASURED?  
AN APPLICATION USING THE FRENCH  
PUBLISHING INDUSTRY**

BY FRANÇOISE BENHAMOU AND STÉPHANIE PELTIER, ECONOMISTS (FRANCE)

28

***LA BIBLIODIVERSITÉ ET SES INDICATEURS,  
FONDEMENTS ET PROSPECTIVE*  
BIBLIODIVERSITY AND ITS INDICATORS,  
FOUNDATION, AND OUTLOOK**

BY LUC PINHAS, ASSOCIATE PROFESSOR AND CO-DIRECTOR OF THE MASTER'S  
DEGREE PROGRAM IN BOOK MARKETING AT THE UNIVERSITY OF PARIS 13 (FRANCE)

41

***BIBLIODIVERSIDAD: INDICADORES Y DEBATE*  
BIBLIODIVERSITY: INDICATORS AND DEBATE**

BY STELLA PUENTE, CULTURAL INDUSTRIES CONSULTANT  
AND POST-GRADUATE DIRECTOR OF CULTURAL INDUSTRIES MANAGEMENT  
AT THE UNIVERSITY TRES DE FEBRERO (ARGENTINA)

52

***LE CENTRE DU LIVRE ET DE LA LECTURE  
EN POITOU-CHARENTES, UN OUTIL  
AU SERVICE DE LA BIBLIODIVERSITÉ*  
THE CENTER FOR BOOKS AND READING  
IN POITOU-CHARENTES,  
A TOOL FOR BIBLIODIVERSITY**

BY SYLVIANE SAMBOR, DIRECTOR OF THE CENTER  
FOR BOOKS AND READING IN POITOU-CHARENTES (FRANCE)



62

## *MIDIENDO LA DIVERSIDAD – HACIA EL DESARROLLO DE UN ÍNDICE DE BIBLIODIVERSIDAD*

## **MEASURING DIVERSITY: TOWARD THE DEVELOPMENT OF A BIBLIODIVERSITY INDEX**

BY DANIELA ALLERBON, PUBLISHER AND CULTURAL COORDINATOR (ARGENTINA)

74

## *BIBLIOPOBREZA O BIBLIODIVERSIDAD : DEL SOPORTE EN PAPEL AL NATIVO DIGITAL*

## **BIBLIOPOVERTY OR BIBLIODIVERSITY : FROM A PAPER MEDIUM TO THE DIGITAL NATIVE**

BY ALEJANDRO ZENKER, DIRECTOR GENERAL  
OF SOLAR AND EDICIONES DEL ERMITAÑO (MEXICO)

86

## **INDICATORS OF BIBLIODIVERSITY: A MULTIVERSALIST'S MATRIX**

BY DR SUSAN HAWTHORNE, DIRECTOR OF SPINIFEX PRESS, ADJUNCT PROFESSOR,  
DEPARTMENT OF HUMANITIES SCHOOL OF ARTS & SOCIAL SCIENCES,  
JAMES COOK UNIVERSITY (AUSTRALIA)

96

## **DIGITAL CHALLENGES TO BIBLIODIVERSITY**

BY HELGE RØNNING, PROFESSOR, AND TORE SLAATTA, PROFESSOR, DR.  
DEPARTMENT OF MEDIA AND COMMUNICATION, UNIVERSITY OF OSLO (NORWAY)

BIBLIODIVERSITY IS CO-PUBLISHED BY THE INTERNATIONAL ALLIANCE OF INDEPENDENT PUBLISHERS (38, RUE SAINT-SABIN 75011 PARIS, FRANCE – [WWW.ALLIANCE-EDITEURS.ORG](http://WWW.ALLIANCE-EDITEURS.ORG) REPRESENTED BY LAURENCE HUGUES, DIRECTOR) AND BY DOUBLE PONCTUATION (66, BOULEVARD VOLTAIRE 75011 PARIS, FRANCE – [WWW.DOUBLE-PONCTUATION.COM](http://WWW.DOUBLE-PONCTUATION.COM), REPRESENTED BY ÉTIENNE GALLIAND, OWNER) SEE [WWW.BIBLIODIVERSITY.ORG](http://WWW.BIBLIODIVERSITY.ORG).  
EDITOR | ÉTIENNE GALLIAND, [CONTACT@DOUBLE-PONCTUATION.COM](mailto:CONTACT@DOUBLE-PONCTUATION.COM) EDITORIAL COMMITTEE | EVA HEMMUNGS WIRTÉN (SWEDEN), SIMONE MURRAY (AUSTRALIA), LUC PINHAS (FRANCE), GISÈLE SAPIRO (FRANCE), GUSTAVO SORÁ (ARGENTINA), JOSÉE VINCENT (QUEBEC – CANADA).  
SCIENTIFIC COMMITTEE | FRANÇOISE BENHAMOU (FRANCE), JACQUES MICHON (QUEBEC – CANADA), JEAN-YVES MOLLIER (FRANCE), ANDRÉ SCHIFFRIN (UNITED STATES OF AMERICA). PUBLISHED | JANUARY, 2011. ISSUE : 1. LEGAL DEPOSIT | SUBMITTED.  
CONCEPTION & DESIGN | AGENCE SIENA | NADIA BERRA (PROJECT MANAGEMENT) MARIE D'ORNANO & THOM BALMER (DESIGN), SERGIO AVALOS (SPANISH EDITING). [CONTACT@AGENCESIENA.COM](mailto:CONTACT@AGENCESIENA.COM) | COVER JOB KOELEWIJN, UNTITLED (LEMNISCATE), 2005. COURTESY GALERIE FONTS WELTERS.  
THE ARTICLES OF THIS JOURNAL ARE LICENSED UNDER A CREATIVE COMMONS ATTRIBUTION-NONCOMMERCIAL-NODERIVS 2.0 FRANCE LICENSE, UNLESS NOTED OTHERWISE. PLEASE CHECK THE ARTICLES FOR MORE INFORMATION.

## HOW SHOULD CULTURAL DIVERSITY BE MEASURED? AN APPLICATION USING THE FRENCH PUBLISHING INDUSTRY

BY FRANÇOISE BENHAMOU AND STÉPHANIE PELTIER, ECONOMISTS (FRANCE)

Despite the lack of a clear definition of the concept, “cultural diversity” has remained a core issue for more than a decade (WTO, UNESCO, etc.). The aim of this paper is to begin to fill this gap. We argue that cultural diversity is a multidimensional concept and that accurate metrics must rely on three criteria: variety, balance and disparity. We also stress that supplied and consumed diversity have to be distinguished. We apply this set of multiple measures of diversity to publishing data for France over the period 1990–2003. Our main result is that the situation of the publishing industry in terms of cultural diversity is highly dependent on the dimension considered. Hence, diversity increases when variety is the sole consideration, whereas taking balance or disparity into account leads to the opposite conclusion. This issue raises a series of questions about the use of diversity measures in a policy debate concerned with furthering cultural diversity.

### INTRODUCTION

The concept of “cultural diversity” has established its presence both in the drafting of international cultural law and in jurisprudential decisions dealing with competition in the field of cultural activities. In October 2005, UNESCO adopted almost unanimously a Convention on Cultural Diversity that clearly intends to lay the foundations of economic action on an international level, and to enable states to derogate from WTO rules in the field of cultural economics. The Convention aims to protect diversity across the globe by protecting fragile cultures. From a very different perspective, the European Commission competition authorities, when they were required to pass judgement on a merger between the two biggest French publishing firms, emphasized cultural diversity and chose to evaluate, for each of the relevant markets, the resulting degree of concentration and its likely “effects on cultural diversity” [European Commission, 2004]. The objective of diversity has also motivated the adoption by many countries, in a regulatory (inter-professional agreement) or legislative form, of a single-price system for books, on the model of the one in-

roduced in France in 1981<sup>1</sup>. When this act was passed, it was argued that supply-side diversity could only be maintained by indirectly ensuring the survival of a diversified network of retail sales points. As a European Commission report observes [European Commission, 2005, p. 43; see also Flores, 2006], “Fixed pricing is part of a wider range of strategies employed to assist diversity in certain member states.” Moreover, the French government claims to want to “protect diversity” by protecting French cultural goods and services, which are seen to be threatened by global (i.e., American) mass culture. These statements are made in a very political context, but they rely on economic considerations as well.

literature dealing with cultural diversity. We present our methodology and data, then apply this framework to the book industry in order to assess the evolution of cultural diversity. Section 3 provides the main results. Section 4 emphasizes and interprets the ambiguous rise in diversity. Section 5 concludes.

## METHODOLOGY A BRIEF LITERATURE REVIEW

In the field of cultural economics, the issue of measuring cultural diversity is almost forgotten. The concept of diversity of cultural products was introduced, first, in order to establish the link between diversity and market concentration, especially in the music industry, following the pioneer work of Peterson and Berger [1975] – see, among others, Burnett [1992]; Alexander [1994, 1996]; Lopes [1992]; Dowd [2004]. Some papers stress the concept through the consequences on product diversity of an industry’s mode of financing (see, for example, on the television industry, Waterman [1990], or on the publishing industry, Gabszewicz et alii [2002, 2004]). Other research has dealt with the impact of public regulation on diversity, e.g., Retail Price Maintenance (RPM) in the book industry [see especially Tirole, 1993; Van der Ploeg, 2004]. Finally, some works intend to study the impact of trade opportunities on diversity [see, among others, Cowen 2002]. This literature does not offer a clear, homogeneous and practical definition of diversity. In the field of the book industry, diversity is generally viewed

**« WE STRESS THAT CULTURAL DIVERSITY IS A MULTIDIMENSIONAL CONCEPT AND THAT ACCURATE METRICS MUST RELY ON THREE CRITERIA—VARIETY, BALANCE AND DISPARITY—AND DISTINGUISH BETWEEN SUPPLIED AND CONSUMED DIVERSITY. »**

Oddly enough, even though the concept of cultural diversity assumes a central position in debates both on the efficiency of cultural policies and on the definition of fair competition, the concept itself remains fuzzy. The core issue is that “there are no established metrics for diversity” [European Commission, 2005, p. 43, see also Flores, 2006]. As Acheson and Maule notice, “an imprecisely worded notion of cultural diversity [...] cannot provide any effective guidance for adjudication” [Acheson and Maule, 2004, p. 253].

Aimed at beginning to fill this gap, this paper makes some suggestions as to how to accomplish such measurement. The paper provides a definition as well as a methodology to assess cultural diversity. We stress that cultural diversity is a multidimensional concept and that accurate metrics must rely on three criteria—variety, balance and disparity—and distinguish between supplied and consumed diversity. This methodology may be applied to a variety of fields. We study diversity in the French book industry between 1990 and 2003. The question of diversity has led to a certain number of evaluations [see especially Moreau and Peltier, 2004] that discuss public support for the music and film industry, but the case for the book industry has been almost ignored by academics. In the latter, diversity is often taken for granted. The number of new titles published increases every year. After all, only about 4,000 phonograms and 600 movies were released in France in 2003, but more than 30,000 new books were published. It is precisely this presumption of diversity, which requires a more thorough analysis.

In the next section of the paper, we present a brief survey of the

1 | The RPM requires that each book be sold at the same price by all retailers, with the right to apply a maximum discount of 5% for a two year period. Austria, Denmark, France, Germany, Greece, Italy, the Netherlands, Portugal, Spain, and Hungary apply RPM. In the UK, an agreement restricted the level of discount between 1990 and 1997. The majority of the new member states in the European Union do not apply RPM.

through the number of titles offered [Caves, 2000; Cowen, 2002]. Van der Ploeg [2004] and Canoy et alii [2006] adopt the same implicit definition. For Tirole [1993], diversity is seen through the mix of popular and more difficult books, i.e., books that target a narrow readership. Schiffrin [2004] seeks to introduce a more qualitative approach.

He raises the question of the standardisation of books and the impoverishment of their content but

evaluation of diversity is most often based on one sole dimension. This may be, for example, the number of products supplied, the number of programme genres broadcast, the diversity of opinions expressed, etc. (see, among others, Lacy [1989] for the press and Lin [1995], Van der Wurff [2004] and Li and Chiang [2001] for television programming). The question of the measurement of diversity has been much more discussed with respect to the recording industry. For example, Peterson and Berger [1975] measure diversity in terms of the number of different songs in the top 10 of the hit parade over the period 1948–1954 in the United States, while Alexander [1996] evaluates diversity in terms of the dissimilarity between the scores<sup>2</sup> of songs in the top 10 over the period 1955–1987. Ac-



©Kos

without giving any guidance to analyse that content. In other fields of cultural products, the work of measuring diversity is far from unified, and therefore it is not possible to apply that work to other cultural industries. As has typically been the case in the book industry, the eva-

luation of diversity proposed by Peterson and Berger is deceptive “because the hit charts can have many songs of a similar product type, or conversely, they may have a small number of more disparate products (i.e., fewer hits but greater product diversity)” (p. 172).

Despite its policy importance, the literature on diversity of cultural products does not offer a universal definition of diversity and has rarely employed multivariate analysis. This

<sup>2</sup> | The criteria are tempo, size, form, accent, harmonic structure and melody.

leads us, by contrast, to adopt a multi-dimensional conception of cultural diversity inspired by research conducted in biology and in the economics of technological change (see, among others, Saviotti [1996]; Weitzman [1992, 2000]). As in the field of culture, the main topic is the choice between the costs and benefits of the preservation of diversity and a situation in which there would be reduced variety and greater standardisation. In bioculture, for example, the choice between concentrating on few varieties with high returns and maintaining enough diversity to prevent the risk of generalised infection [Weitzman, 2000] presents a difficult dilemma. By analogy, for the book industry, there is a choice between producing few books of the same type to realise economies of scale and publishing a wide variety of books of different types to guarantee the pluralism of creation. To take the analogy further, the standardisation of products could be seen as a symptom of “generalised infection.”<sup>3</sup>

## THE THREE DIMENSIONS OF DIVERSITY : VARIETY, BALANCE, DISPARITY.

The literature on biodiversity and technological diversity highlights three key properties of diversity [see Stirling, 1999, for a survey]. These three properties, which establish necessary but individually insufficient conditions for the existence of diversity, are variety, balance and disparity. According to Stirling, variety refers to the number of categories into which a quantity can be partitioned. Balance refers to the pattern in the distribution of that quantity across the relevant categories. Disparity goes beyond these measurement schemes by accounting for the nature of the categorization scheme and adjusting for the degree to which the categories are different from each other. The greater the variety, the balance and the disparity of a system, the larger its diversity.

The concept of disparity seems to be the most dif-

ficult to implement. It suffers “naturally” from the arbitrary nature of a system of classification.

**« FOR THE CASE OF THE BOOK INDUSTRY, WE MEASURE THE THREE PROPERTIES OF DIVERSITY (...) ACCORDING TO THREE FORMS OF CATEGORIZATION OF THE POPULATION OF THE INDIVIDUAL BOOKS (OUR BASIC UNIT OF ANALYSIS) : THE TITLE, THE GENRE AND THE ORIGINAL LANGUAGE »**

Hence, Stirling [1999] notices “disparity is an intrinsically qualitative, subjective and context dependent aspect of diversity. Notions of disparity depend on the particular frame of reference which is adopted for any given purpose” (p. 40). To minimize this drawback, we adopt the most widely used system of classification for the book industry in France, one that is very close to the systems adopted in other developed countries. We are aware of the intrinsic limits of any classification scheme, but this one appears to be a rather reliable one, as it is built on objective criteria and works by exploiting clear segmentations in the book market. But Stirling’s definition of disparity has to be supplemented in order to become operational. All other things being equal (e.g., identical variety and balance), when a quantity of cultural production is distributed across categories very close to each other, diversity as measured by disparity is lower than in a situation in which that quantity is distributed across categories clearly differentiated from each other. This is due to the fact that disparity is lower. This is because an accurate measure of the disparity among a population has to take into account the disparity of categories as well as the distribution of the population across these categories. Hence, the definition of disparity we use in this paper, turns out to be a weighted measure of balance.

For the case of the book industry, we measure the three properties of diversity—variety, balance, disparity—according to three forms of categorization of the population of the individual books (our basic unit of analysis) : the title, the genre and the original language<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Weitzman (1998) makes an analogy between biodiversity and the diversity of libraries in which “books are very roughly analogous to the gene pool of the species itself (p. 1281).”

<sup>4</sup> For UNESCO, the promotion of cultural diversity is essentially a question of preserving language diversity. In the same way, we mainly understand the diversity of origin in terms of the languages in which the books are written and not in terms of the native countries of their authors.

According to the first form of categorization each book is considered unique. Diversity increases in direct proportion to the number of titles published (which reflects variety). Diversity is maximized when all the titles have similar market shares (balance) and when the contents of each title are as “different” as possible (disparity).

According to the second form of categorization, the genre, diversity increases in direct proportion to the number of genres available (categories : literature, travel guides, academic books, comics, art books, etc.), the extent to which they are equally well represented among published books and the extent to which the genres are clearly differentiated from each other.

Finally, for the third form of categorization, original language, we make the hypothesis that the market of books translated from foreign languages is a signal of the degree of openness of French culture vis-a`-vis other cultures, which is a key element in cultural diversity. According to this third form of categorization, book diversity increases in direct proportion to the number of different original languages (categories) available, the extent to which these languages are equally well represented and the extent to which they display marked specificities that distinguish them clearly from each other.

The hypothesis that balances in genres or linguistic origins is a signal of diversity may be debated, of course. We postulate that diversity is higher when 2,000 books written in French and 2,000 books translated from English are available rather than when only 4,000 French books are available. Of course, the implicit assumption that consumers’ preferences are uniformly distributed on all the categories of each form of categorization may be challenged. However, the choice of any other specific non-uniform distribution of preferences would not be less arbitrary.

Finally, a less subjective goal for the balance of books offered is to compare it to the balance of books consumed. Therefore, the gap between supplied and consumed diversity also has to be considered.

## THE DISTINCTION BETWEEN SUPPLIED DIVERSITY AND CONSUMED DIVERSITY

Van der Wurff and Van Cuilenburg [2001] make a distinction between open diversity and reflective diversity. Open diversity corresponds to the concept of supplied diversity. Reflective diversity measures the degree of response of supply to demand. The postulate underlying reflective diversity is that the diversity supplied should reflect the diversity demanded. However, in the cultural industries it is rational to supply a greater level of diver-

sity than the level that will ultimately be consumed. As Caves [2000] points out, faced with uncertainty about the future success of any given product (the “nobody knows” property of cultural products), it is rational to “overproduce” with the aim of maximizing the chances of success. Therefore, we prefer to distinguish between the diversity supplied and the diversity consumed and analyse the extent to which the diversity supplied correlates with the diversity consumed.

What definition of cultural diversity emerges from this discussion? The cultural diversity in a country means the quantitative and qualitative diversity of the production and consumption of cultural goods and services. It represents the possibilities open to consumers for gaining access to a large supply of a cultural product (in terms of quantity), including segments (in terms of genres and original languages) of relatively well-balanced sizes and as diversified as possible. It also represents the effective consumption of these numerous and diversified cultural product.

## THE VARIABLES

Ideally, the assessment of cultural diversity in the book industry should rely on both supplied and consumed diversity, on the three dimensions (variety, balance and disparity) and on at least three forms of categorization (title, genre, original language), giving a 2 x 3 x 3 matrix. Unfortunately, this matrix of indicators of cultural diversity is not simple to complete for the book industry<sup>5</sup>.

In terms of variety, only the “title” and “original language” forms of categorization have been used. With respect to title, variety supplied is

5| As far as we know, no economic analysis of diversity has made use of all three criteria. In the field of technological diversity, priority is given to variety [Cohendet et alii, 1992; Saviotti, 1996], whereas in the field of biodiversity disparity is considered [Weitzman, 1992, 1998].

measured by the annual number of titles published<sup>6</sup>. Similarly, variety consumed is evaluated on the basis of number of copies sold by title. One can object that consumption also relies on libraries. Books in libraries are taken into account in the number of copies sold, but we were not able to collect data on consumption in libraries. Therefore the diversity consumed only takes into account the variety consumed through purchases. In contrast, Internet sales, which represent only 3.7% of sales<sup>7,7</sup> are included in the data on consumption. In the matter of variety, we study the “original language” on the supply side. On the demand side, however, we have left out the variety of “original language”, because the available data restrict the analysis to the taxonomy of “French-speaking books/English-speaking books/other books”. In other words, the dimension of variety is neutralised, because the result is always three<sup>8</sup>. Nevertheless, in order to analyse the supply in terms of linguistic origin, we evaluate the number of different languages from which new books are translated.

Balance is studied using all three forms of categorization: “title”, “genre” and “original language”. At the title level, we look only at the distribution of copies sold for best-sellers. This indicator of consumed diversity makes it possible to study

whether consumption is concentrated or, to the contrary, each title obtains a similar number of sales. Given the limits on the available data, we have used the ratio of the market share of the top 10 books to the total number of the 50 bestsellers<sup>9</sup>. From the perspective of the genre and linguistic origin of books (both supplied and consumed), balance is measured using the Herfindhal-Hirschmann index (HHI), traditionally used to measure industrial concentration in a market.<sup>10,11</sup> These calculations reflect the degree of concentration of the books published and sold to consumers by genre and original language. The higher the value of the index, the weaker the balance. The share of translated books in our samples composed of bestsellers does not express the strength of consumers’ inclination for translated works, but it gives some idea of the preference for diversity by origin in the “general public” sector of the market.

The last dimension, disparity, turns out to be much more difficult to assess. Whatever the subject of analysis—biodiversity, technological diversity or cultural diversity—the measurement of disparity first requires the establishment of a taxonomy, in other words the partition of a set of elements into exhaustive and separate categories. Widely accepted taxonomies of cultural goods that could serve as the basis for analysis already exist (by genre or by original language, for example). However, a crucial problem arises: how can we analyse the mutual disparity among all the different books in each form of categorization? A tool is required for evaluating the distance between the different books in terms of their genres, original language or title.

The most successful of such economic studies, carried out by Weitzman [1992, 1998] in the field of the preservation of biodiversity, cannot be applied to the question of cultural diversity. The measurement of disparity put forward by Weitzman is only effective for perfect taxonomies, taxonomies whose distance is ultra-metric (the disparity changes at an equal rate among the different branches of the taxonomy). We face a double problem. In addition to the vast scale of the calculations required, highlighted by Solow et alii [1993], the hypothesis of ultra-metric distance dramatically restricts the practical scope of such a tool. In the context of cultural diversity, this would mean, for example that we would have to consider the disparity between an Italian book and a French book to be of the same scale as that between

6 | The SNE survey has aggregated “new works” and “new editions” since 2001. This tends to overinflate publishing diversity somewhat by not treating new works separately.

7 | Source: data gathered by the firm GFK, in *Livres Hebdo*, 631, 3 February 2006.

8 | The taxonomy of genres and therefore the variety by genre are constrained by the categories used in collecting the available data.

9 | It is impossible to calculate the Herfindhal-Hirschmann index ( $HHI = \sum s_i^2$ , with  $s_i$  the market share of each statistical individual) in this case, because the complete set of data on the distribution of copies sold by title is unavailable.

10 | For our purposes, we prefer to rely on the Herfindhal-Hirschmann index (HHI) rather than others indicators such as the entropy index for two reasons. First of all, the HHI is more widely used. Secondly, the HHI takes much better account of the “market shares” among categories than the number of categories. Given that the number of entities (genres and original languages) is exogenously given by the available data, we believe it is preferable to work with the HHI.

11 | It should be noted that the HHI is an indicator that simultaneously measures variety and balance. When two firms have equal shares in a market, the HHI is higher than when three firms have equal shares in the same market. However, in our analysis—when the taxonomies of genres and languages are given—the HHI is simply an indicator of balance.

an Italian book and a Korean book, or that the disparity between an art book and a novel is identical to that between a novel and a travel guide!

In order to evaluate disparity for “titles,” we do not

## « WE USE THE CONCENTRATION OF AUTHORS IN THE BESTSELLER LISTS DURING A SELECTED PERIOD AS AN INDICATOR OF DISPARITY. »

try to study the contents of books, which would be largely subjective; instead, we analyse the propensity of consumers to buy titles written by a small set of authors. The best-selling novels and essays lists provide an appraisal of the concentration of individual preferences for a certain number of authors<sup>12</sup>. The more numerous the authors of the titles purchased by consumers, the higher the disparity, and conversely. We use the concentration of authors in the bestseller lists during a selected period as an indicator of disparity.

To study the evolution of the disparity in the supply of foreign works, we use the matrix of linguistic distances among Indo-European Languages proposed by Dyen et alii [1992]<sup>13</sup>. Based on lexicographic methods, linguistic distance evaluation seems to be an objective and reasonable way to analyse a part of disparity. For any given year, the average linguistic distance of titles purchased is calculated using the average distance between French and each of the other languages, this distance is then used to weight the share of each language in the titles purchased.

The evaluation of distances between genres is trickier. Given the absence of any reference work proposing a method to evaluate distances between genres, we have chosen a qualitative approach. In order to carry out this analysis, we partition the book market into five segments on the basis of a twofold contrast involving the consumption of, and the decision to buy, a book: the first contrast arises from the clear distinction between reference books and books intended to be read, and the second one separates prescribed books from more spontaneous purchases. This framework leads to a distinction between “practical books”, “school books, university books, documentation, dictionaries and encyclopaedias”, and “literature, news, youth and comics”<sup>14</sup>. Another criterion based on segmentation

by the population of readers, leads us to separate “literature and news” from “youth and comics.” Lastly, we collect the minor segments of the book market (religion, esoteric books and art books) together in a composite “minorities” category.

Table 1 summarises the resulting measurement of diversity variables and provides an idea of the progress yet to be made to achieve an exhaustive measurement system for cultural diversity in the book industry. Appendix 1 provides a synthesis of the different sources and data.

## RESULTS

In this section, we report the results of our analysis of the evolution, over the period 1990–2003, of diversity in the French publishing industry assessed using the above framework. We do this to demonstrate that diversity cannot be analysed with a unique criterion or with a mere synthetic indicator.

### VARIETY BY TITLES SUPPLIED AND CONSUMED

Over the period 1990–2003, the French publishing sector supplied an almost continually increasing number of new titles (Table 2). Slightly above 20,000 new works and new editions were published in 1990. This figure reached nearly 31,000 in 2003, a rise of 53%. Is this greater variety of titles supplied actually consumed? Over all, despite rather erratic variations over the period concerned, the number of copies of books sold rises (+20%). But this rise is far smaller than the rise in the number of copies produced over the same period (+38.7%).

### BALANCE AND DISPARITY CONSUMED BY TITLE

The balance by title is only calculated for bestsellers. For novels, the ratio between the annual sales of the ten bestselling novels and the total sales of the 50 bestsellers shows a tendency to fall, from 42.6% in 1998 to 36.2% in 2002, then to rise after 2002. In 2004, particularly due to the unprece-

12 | This sample has a certain importance : the sales of these 50 novels represent 19% of total sales of hardcover books in 2003.

13 | The Indo-European languages taken as reference are : German, English, Danish, Spanish, Greek, Italian, Portuguese and Dutch.

14 | The same separation has been adopted by the European commission in its analysis of relevant markets in the book industry.



dented success of the Da Vinci Code by Dan Brown, the 10 bestselling novels comprised 47.1% of total sales of the 50 bestsellers in this category. Even in the absence of a "Da Vinci Code", the trend towards concentration in the sale of essays is even more pronounced. The share of the top 10 essays as a percentage of the top 50 rises almost constantly, from 34% in 1998 to 41.8% in 2004.

As far as disparity is concerned, the trend—a recent one for novels—towards concentration among bestsellers is accompanied by a low level of change among successful authors, a sign of weak disparity. Analysis of the top 20 bestsellers demonstrates the concentration of individual preferences on a few dozen authors. More precisely, 119 different authors (for a

total of 260 appearances) appeared at least once among the top twenty bestselling novels during the period 1992–2004<sup>15</sup>. Each author therefore appeared 2.2 times on average over this period. 66.4% only appeared once, and they occupied only 30.4% of the positions. Conversely, the ten authors who appeared most often in the top twenty (8.4% of the authors) monopolised 35% of the positions.

**Table 1** Variables measuring cultural diversity in the Book industry, and data collected

Dimensions Forms of categorization	Variety		Balance		Disparity	
	Supplied	Consumed	Supplied	Consumed	Supplied	Consumed
Title	Number of newly published books and new editions	Number of copies sold	– (Data unavailable)	Market share of top 10 novels and essays over the top 50	– (Methodology unavailable)	Concentration of authors in best sellers lists
Source	SNE (1990–2003)	SNE (1990–2003)		<i>Livres Hebdo</i> (1998–2004)		<i>Livres Hebdo</i> (1992–2004)
Genre	– (The number of different genres is given)	– (The number of different genres is given)	HHI calculated on distribution of newly published books and new editions	HHI calculated on distribution of books sold	Qualitative Approach (No quantitative measure possible)	Qualitative Approach (No quantitative measure possible)
Source			SNE (1990–2003)	SNE (1990–2003)		
Original language	Number of different languages from which new books are translated	–	HHI calculated on distribution of total acquired titles and of titles in literature by original language	HHI calculated on distribution of the top 50 sales of novels by original language	Average linguistic distance of the rights acquired	– (Data unavailable)
Source	SNE (1997–2003)		SNE (1997–2003)	<i>Livres Hebdo</i> (1998–2004)		

**Table 2** Diversity in the French publishing industry (form of categorization: title)

	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004
Number of new books and new editions supplied	20,252	20,383	20,717	21,059	21,472	21,998	23,903	24,522	27,936	24,485	25,832	26,459	30,537	30,963	–
Average number of copies supplied per title	10,483	10,228	9,509	9,365	9,744	10,024	10,194	9,679	9,181	9,250	9,405	9,581	8,740	9,411	–
Number of copies purchased (in thousands)	524,213	299,526	296,114	303,221	304,052	304,465	321,012	342,502	346,803	332,974	353,582	355,460	374,000	388,917	–
Average number of copies purchased per title	8,302	7,584	7,668	7,411	7,215	7,081	6,932	7,254	6,808	6,685	6,816	6,606	6,225	5,916	–
Top 10/Top 50 (novels) <sup>a</sup>	–	–	–	–	–	–	–	–	42.6	43.5	36.4	41.0	36.2	37.9	47.1
Top 10/Top 50 (essays) <sup>b</sup>	–	–	–	–	–	–	–	–	34.0	37.1	34.0	34.7	37.6	42.4	41.8

<sup>a</sup> Number of copies sold of all books belonging to top 10 divided by total number of copies sold of all books belonging to top 50 (novels)

<sup>b</sup> Number of copies sold of all books belonging to top 10 divided by total number of copies sold of all books belonging to top 50 (essays)

Source: Annual surveys of Syndicat National de l'Édition

<sup>15</sup> Unlike the study of the concentration of sales, this analysis can be carried out for the whole period 1992–2004, insofar as that it only concerns the ranking of successful authors and not the number of copies sold.

## BALANCE AND DISPARITY SUPPLIED BY GENRE

Over this period, the balance supplied by genre rose slightly (Table 3). The HHI lost 160 points between 1990 and 2003, ending up at 2,499. This trend towards increasing diversity supplied conceals significant developments in the level of disparity. Although the number of new books rose in every genre, this increase was noticeably higher than average in the sectors of “practical” books and “youth” books (+86% and +75%, respectively between 1990 and 2003). Consequently, while the share of “minority genres” (religion, esotericism, art, etc.) remained stable over this period, the share of practical books rose from 10.7% to 13%, and the share of books for young readers (including comics) rose from 14.8% to 17%. On the

other hand, the share of literature and, to a lesser extent, that of school and university books showed an overall decrease. In 2003, literature comprised less than 20% of titles published, as compared with 27% in 1990. The overall increase in publishing supply depends essentially on reference books rather than on reading and/or on “easy access” books, particularly those for young readers. Even if the number of literature or school and university books is still increasing in absolute terms, the fall in their share creates a stronger competition that can threaten their chances of reaching consumers.

## BALANCE AND DISPARITY CONSUMED BY GENRE

Between 1990 and 2003, although sales progressed favourably in every domain except the category “school, university, encyclopaedias and dictionaries”, the dynamism of the publishing sector was driven by “practical” books (+86.3% over the period) and “youth” books (+66.2%). Although these different rhythms of growth did not produce any appreciable change in the concentration of sales by genre (the HHI loses only 100 points over the period, ending at 2,409)<sup>16</sup>, they

### « VARIETY BY ORIGIN IS MEASURED BY THE NUMBER OF LANGUAGES FROM WHICH BOOKS ARE TRANSLATED »

Table 3 Diversity in the French publishing industry (form of categorization: genre)

	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003
Number of books supplied														
Practical <sup>f</sup>	2,161	2,241	2,355	2,165	2,657	2,364	2,989	2,936	3,142	2,904	3,114	3,134	4,020	4,026
School/University/... <sup>g</sup>	7,657	8,016	8,402	8,548	8,658	9,058	10,042	10,380	11,161	9,518	9,680	10,023	11,725	11,419
Minor genres <sup>c</sup>	1,625	1,584	1,604	1,503	1,649	1,739	2,047	1,954	2,076	1,740	2,067	2,080	2,395	2,615
Literature/News	5,801	5,556	5,559	6,122	5,665	5,739	5,458	5,672	7,221	6,580	6,787	6,811	7,357	7,653
Youth/Comics	3,007	2,986	2,797	2,721	2,843	3,058	3,367	3,538	4,336	3,743	4,184	4,451	5,040	5,250
In % :														
Practical <sup>d</sup>	10.7	11.0	11.4	10.3	12.4	10.7	12.5	12.0	11.2	11.9	12.1	11.8	13.2	13.0
School/University/... <sup>e</sup>	37.8	39.3	40.6	40.6	40.3	41.4	42.0	42.3	40.0	38.9	37.5	37.8	38.4	36.9
Minor genres <sup>c</sup>	8.0	7.8	7.7	7.1	7.7	7.9	8.5	8.0	7.4	7.1	8.0	7.8	7.8	8.4
Literature/News	28.6	27.3	26.8	29.1	26.4	26.1	22.8	23.1	25.8	26.9	26.3	25.7	24.1	24.7
Youth/Comics	14.8	14.6	13.5	12.9	13.2	13.9	14.1	14.4	15.5	15.3	16.2	16.8	16.5	17.0
HHI	2,649	2,685	2,736	2,816	2,709	2,762	2,714	2,742	2,687	2,658	2,566	2,575	2,562	2,499
Average number of copies supplied per title:														
Practical <sup>d</sup>	15,451	14,042	13,473	13,848	13,065	12,918	13,243	12,749	13,249	14,168	13,568	12,924	6,722	11,508
School/University/... <sup>b</sup>	7,094	6,468	6,164	6,243	6,487	7,146	6,992	6,528	6,250	5,657	5,908	5,987	7,067	6,112
Minor genres <sup>c</sup>	6,563	5,473	5,451	5,818	5,522	5,898	7,344	5,787	5,438	5,202	4,959	4,618	4,102	5,173
Literature/News	13,785	15,117	14,182	11,620	15,258	14,385	14,908	14,543	11,613	12,638	12,522	12,683	12,327	12,445

16 | A variation of less than 150 points in the HHI is considered by antitrust authorities as insignificant.

Table 4 continued

	1997	%	1998	%	1999	%	2000	%	2001	%	2002	%	2003
Literature rights bought	714		913		440		304		411		613		546
German	20	2.8	32	3.5	25	5.7	18	5.9	32	7.8	53	8.6	22
English/American	623	87.2	714	78.2	277	62.9	232	76.3	189	46.0	218	35.6	297
Danish	0	0.0	2	0.2	2	0.4	2	0.7	2	0.5	4	0.6	6
Spanish	18	2.5	32	3.5	22	5.0	11	3.6	33	8.0	53	8.6	50
Greek	3	0.4	3	0.3	1	0.2	0	0.0	4	1.0	21	3.4	3
Italian	15	2.1	22	2.4	47	10.7	13	4.3	26	6.3	45	7.3	45
Portuguese	1	0.1	5	0.5	6	1.4	3	1.0	11	2.7	22	3.6	11
Dutch	5	0.70	5	0.5	6	1.4	5	1.6	7	1.7	19	3.1	12
Others	29	4.1	98	10.7	53	12.0	20	6.6	86	20.9	178	29.0	100
HHI	7,649		6,262		4,284		5,938		2,729		2,346		3,473

<sup>a</sup> Average linguistic distance of acquired books = mean of the distances of each language to French weighted by the share of this language in the total number of acquired foreign books.

<sup>b</sup> Titles acquired divided by titles produced (new titles and new editions) (%).

<sup>c</sup> Titles acquired in literature divided by titles acquired, whatever the genre (%).

<sup>d</sup> Titles acquired in literature divided by total titles produced in literature (%).

Source: Annual surveys of Syndicat National de l'Édition

nevertheless resulted in a certain rebalancing in the shares of each genre in total sales. Thus, the share of the “practical” category gained two percentage points between 1990 and 2003, ending up at 15.6%. The share of “youth” books grew from 19% to 26.4%. The shares of the other three categories fell. The “literature/news” category dropped three percentage points to 29%, although it remained the dominant genre. The fall in the “school and university” genre was even more pronounced, as it fell from 30% to 24.7%. Finally, the “minorities” genre dropped from 5% to 4.3%. It is worth noting that the balance of genres is systematically higher on the demand side than on the supply side. The main explanation for this lies in the plethoric supply of “school and university” books (36.9% of books published in 2003) in relation to their share of sales (24.7%). Conversely, “literature/news” books only represent 24.7% of the supply, compared with 29% of sales. “Youth” and “practical” books have a smaller share on the supply side, compared with their share of demand (17% and 26.4% for youth books; 13% and 15.6% for practical books). Finally, the downward trend in

the two indices of concentration (titles per genre and copies sold per genre) can be explained by the fall in market share of the dominant genres, “literature/news” and “school and university”, to the benefit of “youth” and “practical” books, on both the demand and supply sides.

## VARIETY, BALANCE AND DISPARITY SUPPLIED BY LANGUAGE OF ORIGIN

Variety by origin is measured by the number of languages from which books are translated. The number of languages represented grew from 23 in 1997 to 34 in 1998, and then fell back to finish at 29 in 2003 (Table 4)<sup>17</sup>. We analyse the balance supplied quite simply by observing the change in the number of titles acquired abroad as a percentage of the total number of titles published. The variations from one year to the next (with an exceptionally low share in 2000 and exceptionally high shares in 1998 and 2002) suggest that these results should be interpreted with prudence. Nevertheless, it appears that the average number of titles acquired abroad fell by 23% between 1997 and

17 | The same profile can be seen when we study the number of different countries. It rises from 35 in 1997 to 52 in 1998 before falling back to 49 in 2003.

18 | However, this share is falling, as it was close to 60% in 1997.

2003. This fall in the market share of works of foreign origin in the French publishing supply is even more striking when we consider that it took place at a time when the total number of new books being published was rising strongly.

Closer analysis of the purchase of publishing rights for literature over the period 1997–2003 brings out several elements worth noting. In 2003, literature comprised more than 48% of total purchases<sup>8</sup> while the share of titles purchased in foreign languages comprised about 10% of new books in the literature category, as compared with 15.6% in 1997. This downward trend was offset somewhat by a movement toward rebalancing between the various origins. The fall in the supply share of works of foreign ori-

gin did not affect all the different origins equally. The most striking fact is the relative decline in works of Anglo-American origin between 1997 and 2002, followed by their spectacular recovery in 2003. The share of Anglo-American works in the supply of titles of foreign origin stood at 75% in 1997 and 63.9% in 2003. The progression of the HHI for the distribution by language of the supply of works of foreign origin is erratic, but with a downward

**Table 4** Diversity in the French publishing industry (form of categorization: original language)

	1997	%	1998	%	1999	%	2000	%	2001	%	2002	%	2003	%
Foreign rights bought	1,321		1,636		1,090		927		1,269		2,216		1,290	
German	74	5.6	98	6.0	75	6.9	68	7.3	98	7.7	169	7.6	89	6.9
English/American	984	74.5	1,079	65.9	696	63.8	630	68.0	697	54.9	797	36.0	825	63.9
Danish	1	0.1	4	0.2	2	0.2	2	0.2	5	0.4	12	0.5	7	0.5
Spanish	34	2.6	57	3.5	31	2.8	20	2.2	76	6.0	139	6.3	69	5.3
Greek	4	0.3	4	0.2	3	0.3	1	0.1	9	0.7	51	2.3	4	0.3
Italian	160	12.1	173	10.6	146	13.4	129	13.9	105	8.3	193	8.7	72	5.6
Portuguese	5	0.4	9	0.5	10	0.9	3	0.3	36	2.8	78	3.5	13	1.0
Dutch	9	0.7	4	0.2	10	0.9	9	1.0	18	1.4	59	2.7	20	1.5
Others	50	3.8	110	6.7	229	21.0	149	16.1	344	27.1	959	43.3	256	19.8
HHI	5,748		4,555		4,755		5,130		3,926		3,365		4,595	
Average linguistic distance <sup>a</sup>	701.5		642.8		574.0		661.0		475.0		441.6		520.1	
Different languages	23		34		25		17		32		42		29	
Share of foreign books in books published <sup>b</sup>		5.4		5.9		4.5		3.6		4.8		7.3		4.2
Share of literature in foreign books published <sup>c</sup>		59.3		57.9		47.4		36.8		41.1		36.1		48.4
Share of foreign literature in literature published <sup>d</sup>		15.6		14.4		8.9		5.8		8.8		12.7		10.2

**Table 4** continued

	1997	%	1998	%	1999	%	2000	%	2001	%	2002	%	2003	%
Literature rights bought	714		913		440		304		411		613		546	
German	20	2.8	32	3.5	25	5.7	18	5.9	32	7.8	53	8.6	22	4.0
English/American	623	87.2	714	78.2	277	62.9	232	76.3	189	45.9	218	35.6	297	54.4
Danish	0	0.0	2	0.2	2	0.4	2	0.7	2	0.5	4	0.6	6	1.1
Spanish	18	2.5	32	3.5	22	5.0	11	3.6	33	8.0	53	8.6	50	9.2
Greek	3	0.4	3	0.3	1	0.2	0	0.0	4	1.0	21	3.4	3	0.5
Italian	15	2.1	22	2.4	47	10.7	13	4.3	26	6.3	45	7.3	45	8.2
Portuguese	1	0.1	5	0.5	6	1.4	3	1.0	11	2.7	22	3.6	11	2.0
Dutch	5	0.70	5	0.5	6	1.4	5	1.6	7	1.7	19	3.1	12	2.2
Others	29	4.1	98	10.7	53	12.0	20	6.6	86	20.9	178	29.0	100	18.3
HHI	7,649		6,262		4,284		5,938		2,729		2,346		3,473	

<sup>a</sup> Average linguistic distance of acquired books = mean of the distances of each language to French weighted by the share of this language in the total number of acquired foreign books.

<sup>b</sup> Titles acquired divided by titles produced (new titles and new editions) (%).

<sup>c</sup> Titles acquired in literature divided by titles acquired, whatever the genre (%).

<sup>d</sup> Titles acquired in literature divided by total titles produced in literature (%).

Source: Annual surveys of Syndicat National de l'Édition

trend, which suggests that the diversity of linguistic origins, in the sense of the balance between languages, has tended to rise. Lastly, we can observe a trade-off between the purchase of publishing rights to English-language books and the purchase of rights to works in the “other languages” category (i.e., in languages other than French, German, English, Danish, Spanish, Greek, Italian, Portuguese or Dutch), so that the period of decline in the influence of Anglo-American publishers almost automatically finds expression in a rise in the number of “other language” titles published. To put it slightly more provocatively, the loss of influence of the English-speaking world is immediately expressed by an increase in the diversity of the languages of origin of translated books, and vice versa. Indeed, the decline in English is not offset by any one language, but a whole range of different ones (just to quote some particularly diverse ones for the year 2002: Bahasa Indonesia, Bosnian, Khmer, Tamil and Latvian).

If we focus on literature, the core sector of publishing, we see that the HHI was much higher in 1997 and much lower in 2003 than it was for all titles taken together. This means that the rise in linguistic variety in the “literature” category was significantly higher than it was for all books taken together. At the same time, there was a very sharp slump in the number and share of titles of English origin (with some recovery

in 2003, but to a level much lower than was the situation in 1997). The average linguistic distance of titles purchased (see above) gives some insight into the evolution of disparity. It experienced a strong downward trend, with the average distance falling from 701.5 in 1997 to 520 in 2003, mainly due to the growing share of titles purchased in close languages (Italian, Spanish and Portuguese). Finally, looking beyond our analysis of the relative shares of works of Indo-European origin, the evolution in the share of works purchased in more distant languages (Japanese and, more generally, Asian languages) is disappointing, bearing witness to a distinct lack of French openness towards this continent. For literature, the number of Asian titles purchased was 21 in 1998, 15 in 1999, 2 in 2000, 16 in 2001, 19 in 2002 and 17 in 2003.

## BALANCE CONSUMED BY LANGUAGE OF ORIGIN

The relative share of works in French, English and “other languages” in samples composed of bestsellers remained stable during the period 1998–2004 (Table 5). Works of French-speaking origin continued to dominate the sales of literature, with the share usually oscillating around 65%, compared with about 30% for English and 5% for the “others”.

Despite its low level, the diversity consumed by language of origin for literature was higher than the diversity supplied. During the period 1998–2003, the average share of French titles in the works of literature published was 89.9%, compared with less than two-thirds for those consumed. Over the same period, translated literature comprised about 35% of sales, but only 10% of the supply. Foreign authors were therefore over-represented among bestsellers.

## DISCUSSION

How might such an analysis enable us to draw conclusions about the nature of the French publishing industry? Does the publishing policy of French firms favour cultural diversity?

**Table 5** Linguistic origin of bestselling novels

	1998	%	1999	%	2000	%	2001	%	2002	%	2003	%	2004	%
French novels	36	72	24	48	34	68	31	62	31	62	34	68	35	70
English-American novels	12	24	17	34	14	24	14	28	14	28	13	26	13	26
Others	2	4	9	18	5	8	5	10	5	10	3	6	2	4
HHI	5,776		3,784		5,264		4,728		4,728		5,336		5,592	

Source: *Livres Hebdo* and *Création et diversité des industries culturelles* (Département des études, de la prospective et des statistiques, Ministère de la culture, 2006)

If we judge solely by variety, the first dimension of diversity, the answer is yes

This measure emphasizes, in particular, the rise in the number of titles published. But a more thorough investigation of the concept of diversity leads us to qualify this observation considerably, with respect to all three of the classification schemes : titles, genres and the language of origin of translated books.

**« WITH ALL DUE RESERVATIONS (...), WE OBSERVE, BOTH FOR SUPPLY AND DEMAND, AN INCREASE IN THE SHARE OF UTILITARIAN REFERENCE BOOKS AND “EASY-ACCESS” READING BOOKS (...) »**

The rise in the number of books published went hand in hand with a decrease in the average print run, which fell by 10% from 10,483 in 1990 to 9,411 in 2003 for all genres except youth books. The declines for “literature, news”, “school, university”, “minority” genres and “practical” books were -9.7%, -13.8%, -21.2% and -25.5%, respectively. Such falls result in weaker exposure for many titles, which encounter growing difficulties in meeting their potential public. In addition, the publishing industry is far from achieving any balance between titles. Not that balance should necessarily be an end in itself, but the growing predation of market share by a small number of titles is hardly favourable to the visibility of the works published or to the sovereign exercise of choice by consumers. This conclusion is consistent with the importance of the self-promoting mechanism of reputation in the book sector [Benhamou, 2002; Ginsburgh, 2003; Verdaasdonk, 2003]. It should also be linked to the characteristics of the goods (prototype goods, experience goods), which predispose consumers to choose goods for which they possess relatively reliable information. This explains the highly standardized nature of the books in the Top 20. The three authors most present—Mary Higgins Clark, Patricia Cornwell and Christian Jacq—offer standardised products, with predictable norms for the subjects covered, the lengths of the texts and the chapters, the presentation and jacket, etc., which help to create or accentuate a feeling of familiarity in buyers.

Although balance by genre has increased, this conceals considerable change in terms of disparity. With all due reservations, which can only be satisfied by a more detailed analysis of book content, we observe, both for supply and de-

mand, an increase in the share of utilitarian reference books and “easy-access” reading books (youth and comics), to the detriment of literary works and of more or less formally prescribed school and university books.

Analysis of the linguistic origin of the books has led to two other observations: there was a fall in the share of books of foreign origin in French publishing, but this was accompanied by rebalancing between the different origins, with periods of decline in books of English origin to the benefit of a wide range of other languages.

Finally, it is striking to note that with respect to categorization by title, the variety supplied is much greater than the variety consumed. This concurs with other research that points out that the high level of uncertainty surrounding the conditions for the success of a book leads to the adoption of a “lottery” strategy by publishers : by publishing a large number of titles, they increase their chance of success [see especially Caves, 2000]. Analysis by genre and by language of origin, on the other hand, reveals that the diversity supplied is systematically lower than the diversity consumed. The downward trend in the number of works translated is combined with a relatively high proportion of translated books among bestsellers : the level of openness is not nearly as low for the “general public” sector as it is for all titles taken together.

In terms of genre, the discrepancy between diversity supplied and diversity consumed has two main causes. In the market for school and university books, the share in the supply is greatly in excess of the share in the demand for these works. The situation is the exact opposite in the “youth” segment and, to a lesser extent, for literary works. In the case of market segments for prescribed books—school and university—the competition between editors has taken on a winner-take-all character [Frank and Cook, 1995]. At the secondary level, the choice of a title by an educational establishment entails the capture of a significant share of the market, as these institutions have a policy of group purchasing. Furthermore, for school and university books, establishing a collection’s reputation is essential since an author’s reputation is usually weak. To increase their chance of winning a market, publishers in this sector therefore have every interest in supplying the widest

possible selection of works. The “winner-take-all” effect also operates in the youth and literature segments, but in a different manner. For “youth” books, the explanation probably resides in the sensitivity of demand to the intensity of promotional effort and to the cumulative effect of various series (Harry Potter, Blake and Mortimer, etc.), with the result that sales can easily reach several hundred thousand copies. The same logic reigns in the literature domain, with the presence of recurrent authors who benefit from very large promotion expenses.

## CONCLUDING REMARKS

In conclusion, a few topics require further comment.

The choice to work with the three properties of diversity (variety, balance, disparity) turns out to be revealing, since diversity may increase in one dimension while decreasing in another. This result weakens the legitimacy of public support for the arts that relies on an argument for diversity that focuses on a single dimension. As we have shown, privileging one dimension leads to debatable results with respect to the state and the evolution of cultural diversity. This could be one of the sources of conflict in national or international discussions about diversity.

Our analysis of balance by genre would be worth refining. As for the question of the degree of proximity between titles, so far this has been only partially tackled by Basuroy and Ravid [2004] for films and by Hamlem [1994] and Alexander [1996] for music<sup>19</sup>. As far as we know, nothing else has been published on books.

sults would be deeply questionable. This paper has suggested a methodology to measure cultural diversity in its multidimensional nature. This is a first but necessary step before going further in at least two directions. First, the analysis should be expanded to identify and evaluate determinants of cultural diversity such as demography, level of education and also linguistic market size, market structure, and degree of vertical integration<sup>20</sup>. Second, a measuring tool is a prerequisite to establishing a decision-making tool allowing a fine tuning of public policies devoted to promoting cultural diversity. Weitzman [1993] has assessed how to conduct a public policy that would ensure diversity of natural species. He recommends protecting those species that are most different from the others. In the same manner, our methodology is a tool to select appropriate public measures in order to increase cultural diversity. The paper shows that it is difficult, and maybe impossible, to enrich all of the dimensions of diversity simultaneously; it is certainly not possible on the basis of a unique measure. For example, in terms of the linguistic origin of books, it seems that public support for the translation of books from rare linguistic origins is coherent with the idea of promoting disparity offered, but it is not sure that this would increase diversity consumed. Another kind of policy would be necessary, through education in particular. In other words, for policy prescription a set of measures should be preferred if we aim to promote both diversity supplied and diversity consumed.

### « IT WOULD BE INTERESTING TO AUGMENT OUR RESULTS WITH A CROSS-NATIONAL ANALYSIS OF CULTURAL DIVERSITY IN THE PUBLISHING SECTOR. »

Our approach to disparity has been to examine the bestseller lists together with the variety of their linguistic origins. No doubt more work needs to be done in the analysis of disparity to measure the extent to which newly published works are the source of proliferation of standardised or diversified titles.

It would be interesting to augment our results with a cross-national analysis of cultural diversity in the publishing sector. But the statistics are not yet sufficiently harmonized, so the re-

19 | The entropy index proposed by Alexander (1996) intends to measure the quantity of disorder in a musical system, where disorder is assimilated to diversity. It is based on a certain number of product characteristics, such as tempo, harmonic structure, melody, etc. However, Peterson and Berger (1996) demonstrate the unsuitability of the characteristics chosen for the assessment of diversity in popular music.

20 | For example, in this article, we simply propose a hypothesis about the relationship between market structure and diversity. We demonstrate that, apart from youth books the increase in variety supplied is accompanied by a fall in the average print run. Two complementary processes are probably at work. Firstly, publishers adopt a strategy of product differentiation as a response to the specific demands expressed by consumers. Secondly, publishers may be engaging in a strategy of variety proliferation. In France, vertical integration in the book industry allows the adoption of a strategy of variety proliferation with the aim of maximising the occupation of retail display space, thereby evicting rival products [Benhamou, 2003].

## APPENDIX

The measures of variety by title and of balance by genre, both supplied and consumed, over the period 1990–2003 are based on the annual survey of the sector's professional body, the Syndicat National de l'Édition (SNE). The data are reliable; they are collected from all publishing firms and represent more than 95% of total turnover.

Analysis of balance supplied by language of origin is made possible thanks to the survey of the foreign rights committee of the SNE. These data have been collected since 1988, but they have only been subject to systematic and reliable processing since 1997. We have therefore chosen only to work with the period 1997–2003 to ensure greater homogeneity and continuity in the data. To evaluate the share of foreign titles purchased as a proportion of the total production of new books and new editions, we make the realistic assumption that all the titles purchased are published, thus ignoring the strategy of buying dormant rights, a strategy that may be practiced by certain publishers. This simplifying assumption does not weaken our analysis, as it tends to overestimate the importance of foreign works in French publishing. For the assessment of balance by titles, we use the lists of the fifty bestselling "novels" and "essays" drawn up by the magazine *Livres Hebdo* over the period 1998–2004. Although *Livres Hebdo* has been publishing bestseller lists every year since 1992, the information has only been based on a unified and certified methodology since 1998.

For the analysis of diversity consumed by language of origin and of disparity by title, we also study the lists of bestselling novels because of the lack of more complete statistics. Thus, we obtain a picture of the attraction of the general public for literature of diverse linguistic origins. This result cannot encapsulate the preference for diversity, but it does illustrate one of its facets.

## REFERENCES

**ACHESON, K. ; MAULE, C.** Convention on cultural diversity. *Journal of Cultural Economics*, 2004, 28(4), p. 243–256.

**ALEXANDER, P. J.** Entropy and popular culture : product diversity in the popular music recording industry. *American Sociological Review*, 1996, 61(1), p. 171–174.

**ALEXANDER, P. J.** New technology and market structure in the recording industry. *Journal of Cultural Economics*, 1994, 18(2), p. 113–123.

**BASUROY, S. ; RAVID, A. S.** Executive objective function, the r-rated puzzle and the production of violent films. *Journal of Business*, 2004, 77(2), p. 155–192.

**BENHAMOU, F.** L'Économie du star-system. Paris : Odile Jacob, 2002.

**BENHAMOU, F.** Concurrence pour la table du libraire. *Esprit*, 2003, 6, p. 98–115.

**BURNETT, R.** The implications of ownership changes on concentration and diversity in the phonogram industry. *Communication Research*, 1992, 19, p. 749–769.

**CANOY, M. ; VAN OURS, J. C. ; VAN DER PLOEG, F.** The Economics of Books. In Ginsburgh, V. and Throsby, D. (Eds.), *Handbook of the economics of art and culture*. Amsterdam : North-Holland, 2006, p. 721–761.

**CAVES, R. E.** *Creative industries*. Cambridge : Harvard University Press, 2000.

**COHENDET, P. ; LLERENA, P. ; SORGE, A.** Technological diversity and coherence in Europe : An analytical overview. *Revue d'Économie Industrielle*, 1992, 59, p. 9–26.

**COWEN, T.** *Creative destruction. How globalization is changing the world's culture*. Princeton : Princeton University Press, 2002.

**DOWD, T. J.** Concentration and diversity revisited : Production logics and the U.S. mainstream recording market, 1940–1990. *Social Forces*, 2004, 82, p. 1411–1455.

**DYEN, I., KRUSKAL J.B., & BLACK P.** An Indo-European Classification : a Lexicostatistical Experiment, *Transactions of the American Philosophical Society*, 82(5), Philadelphia : American philosophical Society, 1992.

**EUROPEAN COMMISSION.** Case n8 COMP/M.2978, Lagardère/Natexis/VUP, 7 January 2004.

**EUROPEAN COMMISSION.** *Publishing Market Watch. Sectoral Report 2 : Book Publishing*. Brussels : European Commission, 2005.



- FLORES, R. J.** The diversity of diversity. Further considerations on the use of the concept in cultural economics. 14th ACEI Meeting, July 2006, Vienna, Austria.
- FRANK, R. H. ; COOK, P. J.** The winner-take-all society. New York : Penguin Books, 1995.
- GABSZEWICZ, J. ; LAUSSEL, D. ; SONNAC, N.** Press advertising and the political differentiation of newspapers. *Journal of Public Economic Theory*, 2002, 4(3), p. 317-334.
- GABSZEWICZ, J. ; LAUSSEL, D. ; SONNAC, N.** Programming and advertising competition in the broadcasting industry. *Journal of Economics & Management Strategy*, 2004, 13(4), p. 657-669.
- GINSBURGH, V.** Awards, success and aesthetic quality in the arts. *Journal of Economic Perspectives*, 2003, 17, 99-111.
- HAMLEM, W. A.** Variety and superstardom in popular music. *Economic Inquiry*, 1994, 32, p. 395-406.
- LACY, S. A** Model of demand for news : Impact of competition on newspaper content. *Journalism Quarterly*, 1989, 66, 40-48.
- LI, S. C. ; CHIANG, C. C.** Market competition and programming diversity : a study on the TV market in Taiwan. *Journal of Media Economics*, 2001, 14, p. 105-120.
- LIN, C. A.** Diversity of Network Prime-Time Program Formats during the 1980s. *Journal of Media Economics*, 1995, 8(4), p. 17-28.
- LOPES, P. D.** Innovation and Diversity in the popular music industry, 1969 to 1990. *American Sociological Review*, 1992, 57(1), p. 56-71.
- MOREAU, F. ; PELTIER, S.** Cultural diversity in the movie industry : A cross-national study. *Journal of Media Economics*, 2004, 17(2), p. 123-143.
- PETERSON, R. A. ; BERGER, D. G.** Cycles in symbol production : the case of popular music. *American Sociological Review*, 1975, 40(2), p. 158-173.
- PETERSON, R. A. ; BERGER, D. G.** Measuring industry concentration, diversity, and innovation in popular music. *American Sociological Review*, 1996, 61(1), p. 175-178.
- SAVIOTTI, P. P.** Technological evolution, variety and the economy. Cheltenham & Brookfield : Edward Elgar, 1996.
- SCHIFFRIN, A.** Le contrôle de la parole. L'édition sans éditeurs, suite. Paris : La Fabrique, 2004.
- SOLOW, A. ; POLASKY, S. ; BROADUS, J.** On the measurement of biological diversity. *Journal of Environmental Economics and Management*, 1993, 24, p. 60-68.
- STIRLING, A.** On the economics and analysis of diversity. SPRU Electronic Working Paper, 1999, 28.
- TIOLE, J.** Théorie de l'organisation industrielle. Paris : Economica, 1993.
- VAN DER PLOEG, F.** Beyond the dogma of the fixed book price agreement. *Journal of Cultural Economics*, 2004, 28(1), 1-20.
- VAN DER WURFF, R. ; VAN CUILENBURG, J.** Impact of moderate and ruinous competition on diversity : The Dutch television market. *Journal of Media Economics*, 2001, 14, 213-229.
- VAN DER WURFF, R.** Supplying and viewing diversity : The role of competition and viewer choice in Dutch broadcasting. *European Journal of Communication*, 2004, 19, 215- 237.
- VERDAASDONK, H.** Ranking and Valuing Fiction Titles on Bestseller Lists. Social theory, politics and the arts conference, Columbus, Ohio, October 9-11, 2003.
- WATERMAN, D. H.** Diversity and quality of information products in a monopolistically competitive industry. *Information Economics and Policy*, 1990, 4, p. 291-303.
- WEITZMAN, M. L.** On diversity. *Quarterly Journal of Economics*, 1992, 107, 363-406.
- WEITZMAN, M. L.** What to preserve? An application of diversity to crane conservation. *Quarterly Journal of Economics*, 1993, 102, p. 157-183.
- WEITZMAN, M. L.** The Noah's ark problem. *Econometrica*, 1998, 66(6), p. 1279-1298.
- WEITZMAN, M. L.** Economic profitability versus ecological entropy. *Quarterly Journal of Economics*, 2000, 109, 237-263.

## AUTHORS



**Françoise Benhamou** (see the picture) is a French economist and researcher. She teaches today at the Université Paris XIII (Villetaneuse) and is Vice-Chairman in charge of International relations.

**Stéphanie Peltier** is member of the Centre d'économie de la Sorbonne, Université Paris I.

THIS ARTICLE WAS INITIALLY PUBLISHED BY SPRINGER IN ITS JOURNAL JOURNAL OF CULTURAL ECONOMICS (VOLUME 31, ISSUE 2, JUNE 2007, P. 85-107). THE EDITOR AND THE PUBLISHERS OF BIBLIODIVERSITY ACKNOWLEDGE SPRINGER FOR ITS AUTHORISATION TO REPRODUCE THIS ARTICLE. THIS ARTICLE CAN'T BE DISTRIBUTED WITHOUT THE SPECIFIC AGREEMENT OF SPRINGER, THE ORIGINAL PUBLISHER. COPYRIGHT SPRINGER, 2007

## LA BIBLIODIVERSITÉ ET SES INDICATEURS, FONDEMENTS ET PROSPECTIVE

PAR LUC PINHAS, MAÎTRE DE CONFÉRENCES ET CORESPONSABLE DU MASTER  
« COMMERCIALISATION DU LIVRE », UNIVERSITÉ PARIS 13 (FRANCE)

*Le terme de « bibliodiversité » semble avoir été forgé à la fin des années 1990 dans les milieux de l'édition indépendante hispanophone. C'est toutefois l'Alliance internationale des éditeurs indépendants qui, à partir de 2002, s'emploie à l'investir d'un contenu intellectuel en relation avec la notion de biodiversité. Le terme se répand dès lors rapidement et acquiert une large reconnaissance, y compris institutionnelle.*

*Son utilisation a été portée par une frange d'éditeurs de petite ou de moyenne taille, du « Sud » mais aussi du « Nord », qui revendiquent, à travers leur « indépendance », leur liberté de création. Regroupés en collectifs, ils entendent affirmer leur rôle face aux mouvements de concentration et d'internationalisation induits par la mondialisation économique et attirer l'attention des pouvoirs publics sur la spécificité des biens culturels, remise en question au sein de l'Organisation mondiale du commerce.*

*L'Unesco a certes adopté en novembre 2005 une « Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles », mais celle-ci ne présente aucun caractère contraignant ; la pression des acteurs culturels reste donc indispensable. En outre, la définition extensive de la Culture que propose l'Unesco ne s'attarde pas sur les enjeux spécifiques de la culture de masse, et de son accaparement par un petit groupe d'acteurs industriels qui dominant les circuits de diffusion et de distribution.*

*Peu de travaux se sont penchés pour l'heure sur les indicateurs potentiels de la bibliodiversité, à l'exception d'une étude précieuse menée dans le champ de l'édition française par Françoise Benhamou et Stéphanie Peltier. Elle tire sa méthodologie des recherches menées dans le domaine de la biodiversité et adapte au cas du livre trois propriétés majeures de la diversité : la variété, l'équilibre et la disparité, tout en opérant une distinction fondamentale entre « diversité offerte » et « diversité consommée ». Elle*

*reste toutefois tributaire des études statistiques disponibles et demande à être prolongée, notamment en prenant en compte les structures éditoriales au-delà des titres publiés et des langues traduites.* | The term “bibliodiversity” appears to have emerged toward the close of the 1990s in the world of independent Spanish-language publishing. However, it was the International Alliance of Independent Publishers who, starting in 2002, worked to endow the term with intellectual content corresponding to the notion of biodiversity. Since then, the term has spread rapidly and is now widely recognized, including in institutional settings. Its use was fostered by a fringe of small- to mid-sized publishers, from both the global south and the global north, who – by virtue of their independence – asserted their freedom to create. Acting collectively, they mean to affirm their role in the face of trends toward consolidation and internationalization caused by economic globalization and to draw the attention of public authorities to the uniqueness of cultural goods, which has been called into question by the World Trade Organization. In November of 2005, UNESCO did adopt a “Convention on the Protection and Promotion of the Diversity of Cultural Expressions”, but this convention lacks a binding mechanism; as such, the pressure of cultural stakeholders remains essential. Furthermore, the extended definition of culture proposed by UNESCO does not focus on the specific challenges posed by mass culture or by the monopoly on mass culture of a small group of industrial actors who dominate the mechanisms of dissemination and distribution. At the present time, little work has been done on possible indicators of bibliodiversity, with the exception of a valuable study conducted in the field of French publishing by Françoise Benhamou and Stéphanie Peltier. It draws its methodology from research performed in the field of biodiversity and adapts three major properties of diversity to the context of books: variety, balance, and disparity, while maintaining a fundamental distinction between “available diversity” and “consumed diversity”. Nonetheless, this approach remains interdependent on the available statistical studies and calls for further study, notably by going beyond published titles and translated languages and taking into account publishing structures.

La notion de « bibliodiversité » est d'origine récente. Sans que l'on puisse dater de manière extrêmement précise son apparition, les premières occurrences du terme apparaissent à la toute fin des années 1990 dans le milieu de l'édition indépendante hispanophone, au Chili et/ou en Espagne. Les éditions chiliennes RIL editores seraient ainsi prêtes à revendiquer la paternité du néologisme, « né d'une réunion interne du comité éditorial », puis diffusé par les responsables d'une autre maison indépendante chilienne, LOM, et plus généralement par l'Association des éditeurs indépendants du Chili (EDIN), devenue depuis Editores de Chile [Domínguez-Saul, 2010]. D'autres éditeurs indépendants, madrilènes cette fois, affirment toutefois avoir forgé le terme, avant de se regrouper en mai 2003 en une Association des éditeurs de Madrid, précisément nommée « Bibliodiversidad » [Ibañez, 2006, p. 211-219]<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit de ces prémices, le terme se trouve employé de manière attestée, bien que marginalement, en mai 2000, lors d'une première grande rencontre des éditeurs indépendants d'Amérique latine, réunis à Gijón, en Espagne, au moment du Salon du livre ibéro-américain, à l'initiative de l'Unesco, de la Banque interaméricaine de développement, du Centro régional para el Fomento del libro en América Latina y el Caribe (CERLALC)<sup>2</sup>, ou encore de la Bibliothèque interculturelle pour le futur, programme de la Fondation Charles Léopold Mayer, d'où naîtra deux ans plus tard l'Alliance internationale des éditeurs indépendants. C'est cette dernière qui lui donne un rôle central dans son action naissante et une dimension internationale, devenant dès lors son principal propagateur. C'est l'Alliance, également, qui s'efforce d'investir d'un

contenu intellectuel et de rendre opératoire ce qui n'était alors encore qu'un outil de communication, en établissant notamment un parallèle avec la biodiversité. C'est elle, enfin, qui place en 2005 ce qui devient alors une notion à part entière au cœur de la rencontre de Guadalajara (Mexique), intitulée « Les éditeurs indépendants du monde latin et la bibliodiversité »<sup>3</sup>.

À partir de ce moment, la notion de bibliodiversité se répand largement, et rapidement, d'abord dans l'ensemble des milieux du livre francophone, hispanophone et lusophone, puis plus largement dans l'espace public. Elle connaît bientôt une reconnaissance quasi officielle en étant reprise dans différents documents institutionnels, et en particulier, en France, dans la dernière version du « Protocole d'accord sur les usages commerciaux de l'édition avec la librairie », signée le 26 juin 2008 par le Syndicat national de l'édition (SNE), le Syndicat de la librairie française (SLF) et le Syndicat des distributeurs de loisirs culturels (SDLC)<sup>4</sup>.

Quelques mois auparavant, le 28 janvier 2008, l'ancienne candidate à l'élection présidentielle française, Ségolène Royal, l'avait elle-même utilisé dans le discours de présentation des chartes « Lire en Poitou-Charentes », qui accordent une labellisation aux librairies indépendantes de la région qu'elle préside et qui sont dotées d'une enveloppe financière de 1,5 million d'euros sur trois ans<sup>5</sup>. Par ailleurs, l'année 2010 a vu le lancement à travers toute l'Amérique latine, sous l'impulsion de l'éditeur argentin Guido Indij (La Marqua editora), de la Journée internationale de la bibliodiversité qui est désormais célébrée chaque 21 septembre. La première édition a été d'emblée un succès en Amérique latine, relayé jusqu'en Espagne par des dizaines de médias, journaux nationaux, radios ou sites Internet<sup>6</sup>.

1 | Voir également le site internet du groupe Bibliodiversidad : [www.bibliodiversidad.net](http://www.bibliodiversidad.net)

2 | Le CERLALC est un organisme intergouvernemental créé à l'initiative de l'Unesco en 1971 et dont le siège se trouve à Bogotá ([www.cerlalc.org](http://www.cerlalc.org)).

3 | Rencontre organisée par l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, en partenariat avec l'Union latine, avec le soutien du CERLALC et de l'Unesco. L'association s'est d'abord appelée Alliance des éditeurs indépendants pour une autre mondialisation, avant de prendre en 2009 l'appellation actuelle.

4 | « Le présent protocole s'inscrit dans le cadre mis en place par la loi du 10 août 1981 pour défendre la "bibliodiversité" et la création éditoriale. Dans ce cadre, ses signataires soulignent l'importance de cette loi et s'attachent à en défendre et à en promouvoir l'application » – [www.syndicat-librairie.fr/fr/accords\\_professionnels](http://www.syndicat-librairie.fr/fr/accords_professionnels)

5 | « C'est dans ce plan régional, que s'inscrit la signature d'aujourd'hui, qui permettra de soutenir efficacement la création et la bibliodiversité [souligné dans le texte], en favorisant la professionnalisation, et les conditions d'existence et de développement de ces librairies qui privilégient le commerce de conseil » – [www.poitou-charentes.fr/region/discours/archives](http://www.poitou-charentes.fr/region/discours/archives)

6 | Voir la revue de presse présentée sur le site consacré à « El día de la bibliodiversidad » : <http://eldiabi.org/en-la-prensa>

## LE CONTEXTE D'APPARITION DU TERME

Le contexte historique dans lequel le terme voit le jour n'est pas anodin, même si, bien entendu, à la manière de Monsieur Jourdain, il a pu être question de bibliodiversité avant la lettre, en particulier en France, lors des débats qui ont conduit au vote de la loi du 10 août 1981 sur le prix fixe du livre, grâce aux efforts de Jérôme Lindon, l'emblématique directeur des éditions de Minuit.

### « LE CONTEXTE HISTORIQUE DANS LEQUEL LE TERME « BIBLIODIVERSITÉ » VOIT LE JOUR N'EST PAS ANODIN. »

Les années 1990 connaissent en effet, sous la double contrainte de la mondialisation et de l'emprise croissante des marchés financiers, un mouvement sans égal de concentration et d'internationalisation de l'édition qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui, renforce le pouvoir des grands groupes de communication sur l'ensemble de la chaîne du livre, accentue la financiarisation de l'édition et remet en question les principes mêmes de péréquation et de fonds sur lesquels a été durant longtemps établi le commerce du livre. Les analyses d'André Schiffrin [Schiffrin, 1999, 2005, 2010] et des chercheurs réunis autour de Jean-Yves Mollier [Mollier, éd., 2007] sont sur ce point suffisamment éloquentes pour qu'il ne soit pas besoin ici de développer davantage.

Dans le même temps, commence à se déployer une nouvelle génération d'éditeurs, de petite ou de moyenne taille, qui revendiquent fortement leur autonomie d'action et de création – et bien souvent leur regard critique. C'est le cas dans les pays dits du Nord mais aussi – c'est une nouveauté, tant le système éditorial colonial est parvenu à perdurer au-delà des « indépendances » – dans les pays dits du Sud, y compris les plus démunis (en Afrique, par exemple). Ces éditeurs vont bientôt eux-mêmes se réclamer d'une autre forme d'indépendance pour se situer dans le champ éditorial et se regrouper dans bien des cas en collectifs d'éditeurs, de manière à mieux faire entendre leur voix parmi les acteurs du livre et auprès des organismes professionnels et des pouvoirs publics, auxquels ils demandent de soutenir leur action. La généralisation de l'emploi du terme d'« indépendant » – hors des États-Unis, où il est employé de longue date dans le domaine du cinéma pour désigner les films produits en marge des studios hollywoodiens – va d'ailleurs de pair avec le déploiement de la notion de bibliodiversité. Outre l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, apparaissent ainsi, à la même période, d'autres collectifs : en 2001, la Fédération italienne des éditeurs indépendants (FIDARE), en 2002 l'association française L'Autre Livre, Afrilivres et la Ligue brésilienne des éditeurs (LIBRE), en 2003 le groupe madrilène Bibliodiversi-

dad, en 2004 la Alianza de editores mexicanos independientes, en 2005 The Independent Publisher's Group qui réunit une dizaine d'éditeurs de New Delhi en Inde, en 2006 la Alianza de editores independientes de la Argentina por la bibliodiversidad, en 2007 la Alianza peruana de editores, en 2008 la Red de editoriales independientes colombianas (REIC)...

Enfin, la question du sort réservé aux biens culturels dans l'ordre économique mondial devient brûlante, dans les mêmes années 1990, lorsque le General Agreement on Tariffs and Trade (GATT) – remplacé en 1994 par l'Organisation mondiale du Commerce (OMC) – entreprend sous la pression des États-Unis de vouloir « libéraliser » les services au même titre que les autres marchandises, dans le cadre des négociations de l'Uruguay Round entamées dès 1986. C'est alors que se manifeste, poussée par différents milieux culturels et soutenue par la France, le Canada et l'Organisation internationale de la Francophonie – comme par des pans entiers de la société civile, la revendication d'une « exception culturelle », c'est-à-dire, en termes juridiques, l'exigence de ne pas appliquer aux biens culturels le droit commun des principes de libéralisation, au travers d'une clause d'exclusion, ainsi qu'elle existe d'ailleurs, par exemple, dans le cadre de l'accord de libre échange entre le Canada et les États-Unis [Regourd, 2002, 2004]. Malgré une victoire célébrée un peu vite par certains gouvernements, cette revendication n'a été, on le sait, que fort imparfaitement satisfaite. En effet, elle n'est pas inscrite dans l'Accord général sur le commerce des services (AGCS) adopté en même temps que la création de l'OMC en 1994 et elle n'existe

pour l'heure « qu'en creux, et à titre provisoire » [Regourd, 2006], tandis que le nouveau cycle de négociations (dit « de Doha »), qui était censé remettre en discussion les mêmes enjeux, est aujourd'hui au point mort.

Par ailleurs, de 1994 à 1999, s'est opéré un changement terminologique notable. La notion d'exception culturelle, sans doute « trop connotée comme "exception française" » [Regourd, 2005], « trop défensive et trop restrictive » [Benhamou, 2006, p. 252], s'est vue remplacée par celle de « diversité culturelle », présentée comme bien plus offensive et positive, et de nature à susciter une adhésion plus large, en particulier des pays du « Sud ». L'Union européenne y a acquiescé, ou du moins ne s'y oppose pas, malgré son orientation libérale actuelle, l'Organisation internationale de la Francophonie en a fait le fer de lance de son action présente et l'Unesco, sous l'impulsion de la France et du Canada, a solennellement adopté en novembre 2005 une « Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles », à laquelle ne se sont refusés que les États-Unis et Israël. Ce texte, certes salubre, ne fait néanmoins qu'énoncer quelques grands principes vertueux et ne présente aucun caractère contraignant, ni aucune obligation précise à la charge des États parties

prenantes. De la sorte, le passage d'une notion à l'autre peut ne pas paraître dénué d'ambiguïtés aux yeux de certains, non plus que le changement du lieu du débat, de l'OMC à l'Unesco. La convention, en effet, sur le terrain juridique, « n'offre aucune garantie nouvelle et ne change pas les données qui caractérisent les négociations de libéralisation [...] au sein de l'OMC » [Regourd, 2006, p. 11], et ce d'autant moins qu'elle se voit « fondée sur une conception anthropologique de la culture, assez largement distincte des enjeux spécifiques de l'exception culturelle » [Regourd, 2005, p. 263]. À tout le moins, et bien qu'elle manifeste une évolution notable du « regard » public, cette belle déclaration d'intention demande à être soutenue de manière effective par des actions de terrain concrètes, de la part des instances publiques, nationales et internationales au travers de politiques de la diversité. De ce fait, la pression des acteurs culturels sur le monde politique est loin d'être inutile, et c'est bien ce qu'ont compris, notamment, les éditeurs indépendants réunis en collectifs.

## LA DIVERSITÉ CULTURELLE

Au-delà de ces réserves, la diversité culturelle, en tant qu'un des enjeux majeurs de la mondialisation, est aujourd'hui à l'ordre du jour et l'on ne saurait s'en plaindre. Encore, toutefois, convient-il de s'entendre sur ce dont on parle. La définition précise du concept de « diversité culturelle » nécessiterait un long développement; il s'agit essentiellement ici de rappeler l'essentiel. L'approche actuellement la plus consensuelle renvoie à une analogie entre cette notion et celle de biodiversité. C'est précisément celle de l'Unesco, inscrite dans l'article premier de sa Déclaration universelle sur la diversité culturelle de 2001 :

*« La culture prend des formes diverses à travers le temps et l'espace. Cette diversité s'incarne dans l'originalité et la pluralité des identités qui caractérisent les groupes et les sociétés composant l'humanité. Source d'échanges, d'innovation et de créativité, la diversité culturelle est, pour le genre humain, aussi nécessaire qu'est la biodiversité dans l'ordre du vivant. En ce sens, elle constitue le patrimoine commun de l'humanité et elle doit être reconnue et affirmée au bénéfice des générations présentes et des générations futures. »* [Unesco, 2001, p.6].



©Siena

Un tel rapprochement peut favoriser l'inscription de la protection et la promotion de la diversité culturelle dans le cadre des problématiques environnementales et dans le débat sur le développement durable. C'est précisément ce que fait la déclaration de Johannesburg du 4 septembre 2002 qui affirme, en son paragraphe 16 :

*« Nous sommes déterminés à faire en sorte que la richesse de notre diversité qui est notre force collective, soit mise à profit pour nouer des partenariats constructifs axés sur le changement et visant à atteindre notre objectif commun, le développement durable »* [ONU, 2002; Cornu, 2005, p. 253].

C'est aussi ce lien qu'affirme, de manière assez similaire et à titre d'exemple, le parlementaire français Hervé Gaymard dans son Rapport de 2009 remis à la ministre de la Culture et de la Communication, à propos de la loi du 10 août 1981: « [Cette loi], relative au prix unique du livre reste pertinente, y compris à l'ère d'Internet, et il serait imprudent de la réformer. C'est une véritable loi de développement durable, à la fois culturelle, économique et territoriale, dont le bilan est positif » [Wicht, 2004, p.25-26]. La diversité culturelle est ainsi envisagée en tant que facteur du développement. L'intérêt de cette mise en relation est sans aucun doute de faire glisser la réflexion sur la diversité culturelle d'une logique de défense (d'une réalité en quelque sorte statique, qu'il s'agit de préserver) vers un processus dynamique de dialogue, de compréhension mutuelle et d'échange. La diversité culturelle s'oppose alors, pour reprendre les termes du juriste Bernard Wicht (qui étudie l'exemple

suisse), non seulement à l'« homogénéité » dont peut menacer la mondialisation, tout particulièrement au travers de grandes industries culturelles multinationales, mais aussi à la « disparité » qui verrait s'affronter les différentes valeurs et pratiques culturelles au sein d'une même société (problématique du multiculturalisme), comme d'une société ou d'une aire culturelle à l'autre. En ce sens, « l'idée de diversité culturelle dépasse le cadre des simples politiques culturelles, c'est un projet de société, un projet politique, une alternative au clash des civilisations prédit de manière dramatique par Samuel Huntington ». On pourrait y ajouter la conviction que la diversité culturelle, de pensée et d'expression, est un élément indispensable, sinon suffisant, de la démocratisation accentuée de l'espace public. Dans un monde complexe, où de supposés experts et de puissants groupes de pression, dont l'influence sur les principaux médias est prépondérante, tentent d'influer sur la décision politique, il importe en effet plus que jamais que les citoyens et leurs représentants aient accès à une pluralité de points de vue, d'enquêtes et d'opinion, y compris ceux a priori minoritaires, pluralité seule à même de les éclairer et de favoriser l'avancée vers des formes de démocratie participatives ou délibératives<sup>7</sup>.

Il s'agit cependant aussi de s'interroger sur ces cultures, dont il est question de favoriser les expressions diverses. Le sujet est assurément délicat. La définition qu'en donne l'Unesco se veut la plus extensive, la plus anthropologique qui soit, puisqu'elle renvoie à « l'ensemble des traits distinctifs spirituels et matériels, intellectuels et affectifs qui caractérisent une société ou un groupe social et qu'elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les façons de vivre ensemble, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances » [Unesco, 2001, p. 5]. Elle manifeste ainsi un souci sans aucun doute louable de n'opérer aucune hiérarchisation entre les formes culturelles et, notamment, de ne pas distinguer, sinon à travers une incise, une seule conception spiritualiste de la culture. Ce faisant, pourtant, elle englobe une multiplicité de formes qui dépasse largement la question des biens et services culturels.

## « LA PROMOTION DE LA DIVERSITÉ CULTURELLE REPOSE (...) SUR LA POSSIBILITÉ DE MAINTENIR UNE MARGE DE MANŒUVRE POUR DES ACTEURS LOCAUX ET INDÉPENDANTS »

Elle semble ainsi laisser de côté les enjeux de la culture de masse, et de son accaparement par un petit groupe d'acteurs industriels qui dominent les circuits de diffusion et qui non seulement menacent la culture critique, mais laminent tout autant l'ensemble des représentations culturelles populaires au profit d'une mar-

7 | Parmi tous les ouvrages pouvant relever d'une forme de « démocratie participative », on peut penser à *Noir Canada*, publié en 2008 par les éditions québécoises Écosociété; ce livre fait d'ailleurs l'objet depuis sa parution de « poursuites-bâillons » intentées par les grandes compagnies minières au niveau provincial comme fédéral. De même, le *Monde selon Monsanto* propose une enquête fouillée, dénonçant les dérives de la multinationale; certes initialement publié en France par un non-indépendant (La Découverte), il a été coédité depuis en plusieurs langues, et notamment en espagnol et en anglais, grâce à l'association de différents éditeurs indépendants membres de l'Alliance.



chandisation mondialisée de produits culturels formatés et déclinés en univers thématiques – le plus souvent, ceux de marques. C’est pourquoi la promotion de la diversité culturelle repose, tout autant que sur l’encouragement au dialogue inter-culturel, sur la possibilité de maintenir une marge de manœuvre pour des acteurs locaux et indépendants, tant en matière d’offre que de diffusion – et ce, en dehors de la sphère d’influence des grands acteurs mondiaux qui tentent de mettre en place une « industrie culturelle globale » [Lash et Lury, 2007]. Peut-on, pour cela, se passer de politiques de régulation et d’une remise à plat de la propriété intellectuelle ?

## LES INDICATEURS DE LA BIBLIODIVERSITÉ

Si, depuis un certain nombre d’années, se sont multipliés les travaux sur les industries culturelles et la question de la diversité de leurs produits<sup>8</sup>, il en est fort peu à l’heure actuelle, semble-t-il, qui se soient penchés précisément sur le cas spécifique de la chaîne du livre pour tenter de déterminer des indicateurs de la bibliodiversité. Une étude pionnière mérite toutefois une grande attention en ce qu’elle cherche à proposer une « méthode multicritère d’évaluation de la diversité culturelle », appliquée au cas de l’édition de livres en France de 1990 à 2003 : celle de Françoise Benhamou et de Stéphanie Peltier [Benhamou et Peltier, 2006]. Sans doute demandera-t-elle à être débattue et complétée, mais elle représente un élément appréciable dans la réflexion sur la bibliodiversité et nous nous permettons ici de la résumer.

Dans le droit fil des propos qui précèdent, la méthodologie adoptée par les auteures s’inspire de celle utilisée dans le champ des recherches sur la biodiversité et distingue « trois propriétés de la diversité : la variété, l’équilibre et la disparité. C’est la conjonction de ces trois propriétés qui permet que la diversité soit effective : lorsqu’une seule ou a fortiori deux de ces propriétés ne sont pas vérifiées, on ne peut parler de diversité » [Benhamou et Peltier, 2006, p.319]. La variété, dans l’évaluation de la biodiversité, fait référence au nombre des espèces existantes. La notion d’équilibre renvoie quant à

elle à la distribution relative des espèces, au nombre d’unités que chacune contient. La disparité, enfin, est un marqueur du degré de différenciation entre les espèces.

La transposition dans le domaine du livre français conduit Françoise Benhamou et Stéphanie Peltier à isoler trois unités d’analyse, dans lesquelles ces trois propriétés pourraient être appréciées : le nombre de titres, les catégories éditoriales et la langue d’origine des publications. Les auteures opèrent par ailleurs une distinction tout à fait primordiale entre diversité offerte et diversité consommée.

La variété offerte se voit alors appréciée en fonction du nombre de titres publiés annuellement, du nombre de langues traduites, mais aussi du tirage moyen par titre, tandis que la variété consommée, plus difficile à appréhender faute de statistiques précises, n’est évaluée dans l’étude de cas qu’à partir du nombre d’exemplaires vendus. L’équilibre se voit examiné pour sa part à travers la distribution du nombre de nouveaux titres proposés par genre et par origine linguistique – du côté de l’offre –, et par la distribution des exemplaires vendus, selon les mêmes classifications – du côté de la demande. La disparité est sans aucun doute la dimension la plus délicate à appréhender en ce qu’elle semble appeler des critères qualitatifs difficiles à définir et à mettre en œuvre. Elle est approchée, dans l’article étudié, par le biais de l’étude de la concentration des auteurs de romans et d’essais dans les listes de best sellers et par l’évolution du taux de persistance de ces auteurs d’une année à l’autre, ainsi que par les parts relatives, dans l’offre et dans les ventes, de chaque secteur éditorial et de chaque langue d’origine (cf. tableau).

8 | Depuis les premiers travaux de Bernard Miège, dans les années 1980, les sciences de la Communication se sont largement emparées en France du champ des industries culturelles. Sur la question de la diversité, traitée depuis une approche économique.

Unités d'analyse	Dimensions					
	Variété		Équilibre		Disparité	
	Offerte	Consommée	Offert	Consommé	Offerte	Consommée
Titres	Titres nouveaux et nouvelles éditions (a)  Tirage moyen (a)	Nombre d'exemplaires vendus (a)		Part des dix meilleures ventes romans et essais dans le Top 50 (c)	---	Concentration des auteurs dans les ventes de best-sellers (d)  Taux de persistance des auteurs du Top 50 (d)
Genre	Nombre moyen d'exemplaires (a)	---	Distribution des nouveaux titres et nouvelles éditions (a)	Distribution des exemplaires vendus (a)	Approche qualitative	Approche qualitative
Origine linguistique	Nombre de langues traduites (b)		Distribution du total des titres acquis et des titres de littérature (b)	Distribution des ventes de romans du Top 50 (c)	---	---
(a) Données SNE (1990-2003)			(b) Données SNE (1997-2003)			
(c) Données <i>Livres Hebdo</i> (1998-2004)			(d) Données <i>Livres Hebdo</i> (1992-2004)			

Une telle analyse est éminemment précieuse. Elle est aussi, tout naturellement et comme l'on peut le constater, tributaire des statistiques disponibles, ce qui la rend en partie incomplète. Elle est également essentiellement quantitative, malgré le souci des auteures qui indiquent que « la notion de diversité doit inclure la diversité quantitative et qualitative de la production et de la consommation de biens et services culturels ». Enfin, elle s'en tient à un examen de l'édition d'ouvrages et ne prend pas en compte, ici du moins, car Françoise Benhamou s'est penchée par ailleurs sur la situation de la librairie, l'ensemble de la chaîne du livre. Est-il pour autant possible d'aller plus loin ? Sans les exploiter en profondeur, il est sans doute possible de suggérer quelques pistes complémentaires – qui restent tributaires, elles aussi, de statistiques ou d'enquêtes peu disponibles à l'heure actuelle<sup>9</sup> et qui se prêteront sans doute, à leur tour, à discussion.

## QUELQUES PISTES COMPLÉMENTAIRES

### « LES STRUCTURES ÉDITORIALES – ET NON UNIQUEMENT LES TITRES PUBLIÉS – POURRAIENT ÊTRE PRISES EN COMPTE DANS UNE ÉVALUATION DE LA BIBLIODIVERSITÉ »

Il peut d'abord sembler, au niveau de la production, que les structures éditoriales, et non uniquement les titres publiés, doivent être prises en compte dans une évaluation de la bibliodiversité. Ne peuvent-elles pas en effet être considérées au ti-

9 | Rappelons ici qu'en France, du moins, le Syndicat national de l'édition a l'obligation de mener une enquête annuelle de branche auprès de ses adhérents. Si elle n'est pas complète (les petits éditeurs et leur production y sont sous-évalués), elle a du moins le mérite d'exister. Par ailleurs, la revue professionnelle *Livres Hebdo*, émanation du Cercle de la librairie, organisme interprofessionnel, publie régulièrement des enquêtes statistiques sur la chaîne du livre.

tre d'« espèces », dont la variété importe et dont l'équilibre et la disparité se montrent fragiles et en évolution constante? La théorie des industries culturelles affirme certes, de par le caractère prototypique des biens culturels, la nécessité pour les majors de laisser un espace pour de petites firmes porteuses de l'innovation. Il n'en reste pas moins que leur nombre relatif, le nombre de titres qu'elles publient, les catégories éditoriales dans lesquelles elles interviennent et le nombre d'exemplaires consommés de leurs ouvrages – c'est-à-dire achetés et/ou lus, car de longue date, il existe d'autres moyens d'appropriation d'un livre que l'acte d'achat) constituent une variable majeure de la diversité culturelle.

Ce constat s'impose plus fortement encore dans le contexte d'une relation Nord-Sud. Le nombre relatif d'éditeurs rapporté à la population d'un territoire, leur classement en catégories (selon leur chiffre d'affaires mais aussi le nombre de titres annuellement publiés et les domaines éditoriaux concernés), paraissent ainsi devoir mériter considération, du côté de l'offre comme de celui de la consommation. Il faudrait au demeurant y ajouter un indicateur prenant en compte la proportion, sur un marché national ou régional donné, des livres effectivement conçus et produits localement, - variable qui serait rapportée aux ouvrages proposés par des éditeurs étrangers (y compris à travers des filiales locales qui « contextualisent » des contenus mis au point par la maison-mère). L'exemple latino-américain, dont le marché est dominé par les groupes espagnols (suivis de groupes anglophones et français) est de ce point de vue éloquent.

L'indicateur linguistique gagnerait par ailleurs en pertinence s'il permettait d'analyser non seulement la langue d'origine et de destination des achats et des cessions de droits, mais aussi les origines et les destinations territoriales – ce que permettent de faire pour la France, bien qu'elles soient sur ce point fort incomplètes – les statistiques du Syndicat national de l'édition. On constate ainsi [SNE, 2009, p. 39], par exemple, que sur 580 achats de droits en provenance de l'anglais en 2008, 531 proviennent des États-Unis et de Grande-Bretagne (respectivement 260 et 271), ce qui laisse une part congrue à l'ensemble des autres pays anglophones (Inde, Australie, etc.) ou utilisant partiellement l'anglais comme langue d'édition (Pays-Bas, Israël, etc.). Par comparaison, l'espagnol ne fait l'objet que de 42 cessions, dont 22 venant d'Espagne et 13 d'Argentine.

Notons également que la prise en compte des dimensions d'équilibre et de disparité, par genre – voire par sous-genre – apparaît dans ce domaine éminemment précieuse: la même année, à titre d'exemple encore, si le japonais fait l'objet de 307 acquisitions, 294 d'entre elles entrent dans la catégorie de la bande dessinée, et l'on peut supposer que l'immense majorité est le fait de mangas, dont l'on sait que la France constitue précisément le deuxième marché mondial, derrière le Japon.

Il serait par ailleurs utile d'affiner l'analyse en se penchant, ici aussi, sur les structures éditoriales qui achètent ou vendent des droits, par catégories éditoriales et par genres. Gisèle Sapiro, à l'occasion d'une étude récente qui fait aujourd'hui référence et qui se réclame de la théorie bourdieusienne, met ainsi en évidence que « le nombre de langues traduites, qui est un indicateur de la diversité culturelle, est beaucoup plus élevé au pôle de production restreinte qu'au pôle de grande production » [Sapiro, 2008, p.15 et p.175-209]. Elle rappelle par ailleurs à cette occasion pour rappeler, face à une démarche purement économique, la dimension symbolique des biens culturels qui obéissent du coup à des logiques de marché fort spécifiques, tout particulièrement en termes de politique d'auteur considérée comme mode d'accumulation de capital symbolique [Sapiro, 2008, p.26]. Elle met enfin en évidence un élément majeur, qui est le rôle joué par les politiques publiques dans le soutien à la diversité des langues traduites.

Il convient d'autre part de se demander si l'analyse de la diversité offerte peut se limiter à celle de la diversité produite, ou s'il faut y ajouter, distinction fondamentale, celle de la diversité effectivement proposée au lecteur/consommateur final. La logique de fonctionnement des industries culturelles les pousse en effet à consacrer une part toujours plus grande aux frais de diffusion/distribution et, plus largement, d'information sur leurs produits de façon à les légitimer et à les distinguer, de même qu'à les placer en évidence sur les linéaires, pour mieux provoquer l'acte d'achat. Françoise Benhamou et Stéphanie Peltier rappellent au demeurant, dans la conclusion de l'article étudié, qu'en France « dix distributeurs assurent les flux physiques et financiers de 90 % de la production éditoriale, et deux d'entre eux en assurent 70 à 75 % » [Benhamou et Peltier, 2006, p.341], tandis que Gilles Colleu [Colleu, 2006] a précisé, dans *Éditeurs indépendants: de l'âge de raison vers l'offensive?*,



## « LA BIBLIODIVERSITÉ DOIT ÊTRE AUSSI APPRÉCIÉE A PARTIR DES LIVRES QUI NE NAISSENT PAS (...) OU PLUTÔT AU TRAVERS DES LIVRES QUI N'EXISTERAIENT PAS (...) SANS UNE ACTION DE SOUTIEN DES POUVOIRS PUBLICS »

Enfin, de la même manière qu'il faut évaluer le déficit démographique de la Grande Guerre en prenant en compte non seulement les morts au combat mais aussi les naissances qui n'ont pas eu lieu, la bibliodiversité doit être aussi appréciée à partir des livres qui ne naissent pas. Ou plutôt au travers des livres qui n'existeraient pas, en termes d'offre produite comme d'offre proposée, sans une action de soutien des pouvoirs publics, sans laquelle le libre jeu du marché et la censure économique<sup>10</sup> ne leur autoriseraient aucun espace de vie. En France par exemple, le Centre national du livre contribue ainsi chaque année, au moyen de différents dispositifs d'aide, à la publication de centaines de revues et de titres, d'éditeurs fort divers, mais aussi à leur présence et à leur valorisation dans le fonds des bibliothèques et des librairies, lesquelles n'auraient d'ailleurs pu subsister en nombre jusqu'à aujourd'hui sans une loi d'exception culturelle comme l'est la loi du 10 août 1981. Gisèle Sapiro a montré [Sapiro, 2008, p.35] à quel point de telles politiques culturelles ont contribué à la multiplication des langues traduites en français, et tout particulièrement dans le cas des littératures des petits pays. Il se peut que ce système ait des effets pervers, qu'il montre actuellement des limites et qu'il nécessite d'être complété par des dispositifs d'aides régionaux. Il n'en a pas moins le mérite de manifester une volonté publique indispensable.

L'exemple québécois est tout aussi probant. Aussi, la mise en place de dispositifs publics de soutien, à travers la législation, une fiscalité préférentielle (en particulier la taxe sur la valeur ajoutée), l'aide à la publication, à la librairie ou aux bibliothèques, comme aux animations autour du livre ou à la diffusion internationale, demande à être envisagée comme un indicateur de la diversité culturelle et à se voir considérée dans la constitution d'un éventuel indice de la bibliodiversité. Dans le cas des bibliothèques, il serait en outre pertinent de se demander dans quelle mesure les politiques de lecture publique intègrent – et de quelle manière – la notion de bibliodiversité, au-delà de l'attention que peuvent lui porter, souvent, les bibliothécaires. Pour prendre ici encore un exemple, il apparaît en effet étonnant que la norme internationale NF ISO 11 620 [AFNOR, 1998], qui porte sur les « indicateurs de performance des bibliothèques » et qui date (il est vrai) d'octobre 1998, ne présente aucun paramètre lié à la représentation de

l'offre éditoriale proposée dans les collections.

Ainsi qu'on le voit, la notion de bibliodiversité, au-delà de son invocation, nécessite la mise en place d'une batterie de mesures, quantitatives mais aussi qualitatives, qui demandent de multiplier enquêtes et les appareils statistiques, qui devront être croisés pour permettre l'élaboration d'un indice fiable. En outre, le développement du livre numérique, dont il a peu été question ici, appelle à développer de nouvelles approches. Toutefois, depuis une dizaine ou quinzaine d'années, des études abordent enfin la question essentielle de la diversité culturelle, notamment rapportée au monde du livre et dans une dimension internationale. Il convient de poursuivre ce travail en multipliant les échanges entre chercheurs et professionnels du monde entier.

10 | La question de la censure politique et idéologique est tout aussi importante dans l'évaluation des livres qui ne voient pas – ou très difficilement – le jour. Ce point mériterait un développement plus large.

## RÉFÉRENCES

- AFNOR.** Indicateurs de performance des bibliothèques. NF ISO 11620. Paris: AFNOR, octobre 1998.
- BENHAMOU, Françoise.** Les Dérèglements de l'exception culturelle. Paris: La Découverte, 2006, p. 252.
- BENHAMOU, Françoise, PELETIER, Stéphanie.** Une méthode multicritère d'évaluation de la diversité culturelle: application à l'édition de livres en France. In GREFFE, X. (éd.), *Création et diversité au miroir des industries culturelles*. Paris: La documentation française / Ministère de la culture et de la communication, 2006.
- BENGHOZI, Pierre-Jean; BENHAMOU, Françoise.** Longue traîne: levier numérique de la diversité culturelle? In *Culture Prospective*. Paris: ministère de la Culture, 2008. Disponible sur <[www.culture.gouv.fr/deps/fr/trainne.pdf](http://www.culture.gouv.fr/deps/fr/trainne.pdf)>.
- CORNU, Marie.** L'émergence du principe de diversité culturelle. In Labouz, M.-F, Wise, M. (éd.), *La Diversité culturelle en question(s)*. Bruxelles: Bruylant, 2005, p. 253.
- COLLEU, Gilles.** Éditeurs indépendants: de l'âge de raison vers l'offensive? Paris: Alliance internationale des éditeurs indépendants, 2006. Collection État des lieux de l'édition.
- DOMÍNGUEZ-SAUL, María Eugenia.** Les éditeurs indépendants au Chili (2000-2005). Un développement contemporain des industries culturelles. Montréal: Université de Montréal, mars 2010. Disponible sur: <<http://hdl.handle.net/1866/3759>>.
- IBAÑEZ, Federico.** Les politiques nationales et internationales, l'expérience du groupe Bibliodiversidad. In *Des paroles et des actes pour la bibliodiversité*. Paris: Alliance internationale des éditeurs indépendants, 2006, p. 211-219.
- LASH, Scott, LURY, Celia.** *Global culture industry*. Cambridge et Malden: Polity Press, 2007.
- MOLLIER, Jean-Yves** (éd.). *Où va le livre?*. Paris: La Dispute, 2007.
- MOTIF – OBSERVATOIRE DU LIVRE ET DE L'ÉCRIT EN ÎLE-DE-FRANCE.** Qui vend quoi? Paris: MOTif, mars 2009. Disponible sur: <[www.lemotif.fr/fr/etudes-et-analyses/etudes-du-motif/qui-vend-quoi-/](http://www.lemotif.fr/fr/etudes-et-analyses/etudes-du-motif/qui-vend-quoi-/)>
- ONU.** Déclaration de Johannesburg sur le développement durable. New York: ONU, 2002. Disponible sur: <[www.un.org/esa/sustdev/documents/WSSD\\_POI\\_PD/French/POI\\_PD.htm](http://www.un.org/esa/sustdev/documents/WSSD_POI_PD/French/POI_PD.htm)>.
- REGOURD, Serge.** L'exception culturelle. Paris: Presses universitaires de France, 2002. Collection Que sais-je?
- REGOURD, Serge.** De l'exception à la diversité culturelle. Problèmes politiques et sociaux, 2004, n° 904.
- REGOURD, Serge.** Le livre et l'exception culturelle. Les Cahiers du Syndicat de la librairie française, avril 2006, n° 4, p. 7.
- REGOURD, Serge.** De l'exception à la diversité culturelle. La rigueur juridique sacrifiée aux considérations politiques et communicationnelles. In Labouz, M.-F, Wise, M. (éd.), *La Diversité culturelle en question(s)*. Bruxelles: Bruylant, 2005, p. 262.
- SAPIRO, Gisèle** (éd.). *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*. Paris: CNRS éditions, 2008.
- SCHIFFRIN, André.** *L'édition sans éditeurs*. Paris: La Fabrique, 1999.
- SCHIFFRIN, André.** *Le Contrôle de la parole*. Paris: La Fabrique, 2005.
- SCHIFFRIN, André.** *L'Argent et les Mots*. Paris: La Fabrique, 2010.
- SNE.** Repères statistiques international 2009. Paris: Syndicat national de l'édition, 2009, p. 39.
- UNESCO.** Déclaration universelle de l'Unesco sur la diversité culturelle. Paris: Unesco, 2001, p. 6. Disponible sur: <<http://unesdoc.unesco.org/images/0012/001271/127160m.pdf>>.
- WICHT, Bernard.** La diversité culturelle: le sens d'une idée. In *Diversité culturelle et mondialisation*. Paris: Autrement, 2004, n° 233, p. 25-26. Collection Mutations.

## AUTHOR



Luc Pinhas est Maître de conférences à l'université Paris 13, directeur adjoint de l'UFR des sciences de la Communication et coresponsable du master « Commercialisation du livre ». Ses travaux portent sur l'histoire et sur la socio-économie de l'édition et de la librairie. Il a publié notamment *Éditer dans l'espace francophone* (Alliance internationale des éditeurs indépendants, 2005), a dirigé l'ouvrage collectif *Situations de l'édition francophone d'enfance et de jeunesse* (L'Harmattan, 2008) et a collaboré à *l'Histoire de la librairie française* (Le Cercle de la librairie, 2008). Parmi ses articles récents, se trouvent « La publication politique des éditeurs indépendants » (avec David Douyère, *Communication & Langages* n° 156, 2008) et « La librairie indépendante française entre passé et devenir » (*Les Enjeux de l'information et de la communication*, 2009).

## BIBLIODIVERSIDAD: INDICADORES Y DEBATE

DE STELLA PUENTE, CONSULTORA EN INDUSTRIAS CULTURALES,  
DIRECTORA DE UN POSGRADO EN GESTIÓN DE LA INDUSTRIAS  
CULTURALES (UNIVERSIDAD TRES DE FEBRERO) – ARGENTINA

*El concepto de diversidad cultural, su evolución histórica, hace eje en la relación existente entre una producción cultural, mayormente industrializada, y su incapacidad para representar distintas voces, actores, expresiones, territorios, con todo lo que ello implica en la construcción de los imaginarios sociales. Sus primeros pasos en la ronda del Gatt y su posterior cobijo en organismos internacionales evidencia, también, la influencia que en su desarrollo tienen las políticas tanto nacionales, regionales o globales. En este entramado se revela la existencia de actores, cuyas condiciones de generación y circulación de contenidos culturales en el marco de un mercado ganado por grandes conglomerados, presentan, por lo menos, grandes dificultades. Es en este punto donde el Estado como actor, en su rol de equilibrador de mercado, cumple un papel central. El concepto de bibliodiversidad presupone la existencia de un entramado de pequeños actores como condición de su existencia, sin reparar en otra serie de indicadores que bien podrían dar un panorama más complejo del tema.*

*Con una metodología de investigación basada en relevamiento de información secundaria, de fuentes de información estadística, se hace foco en los procesos de concentración que afecta al sector editorial en sus distintas variables. Finalmente y tomando como antecedente un modelo metodológico para medir la diversidad en la industria del cine, se propone una serie de indicadores capaces de ser aplicados para la construcción de un índice de diversidad en la industria del libro. |*



The notion of cultural diversity, and its progression over time, constitute the central issue in the present connection between a mostly-industrial type of cultural production and its inability to represent diverse voices, actors, opinions, and regions, along with everything that this implies about the construction of social imaginaries. The fact that this concept emerged during the GATT round and then found sponsorship among international bodies illustrates the influence that national, regional, and global policies have on its development. Within this framework, we discover actors who produce and disseminate cultural content in market conditions dominated by large conglomerates; to say the least, these conditions pose great difficulties. It is at this point where the State, as an actor assuming the responsibility of market equalizer, plays a central role. As a condition for its existence, the notion of bibliodiversity presupposes the existence of a network of small stakeholders, not to mention other indicators that could provide a more complete overview of the subject.

Using a study methodology based on a survey of secondary information and statistical sources, the article focuses on the consolidation processes affecting the publishing industry and its many variations. Finally, employing a methodology previously used to measure diversity in the film industry, a series of indicators has been proposed that can be applied to the creation of a diversity index in the book industry.

*«Quiero que el mundo de mañana esté marcado por la diversidad y no por el monopolio anglófono»* Así expresaba su preocupación Jean-Noël Jeanneney [Jeanneney, 2007], historiador y, en su momento, presidente de la Biblioteca Nacional de Francia, haciendo frente a la decisión de Google de digitalizar unos quince millones de libros y poner en red obras de las principales bibliotecas anglosajonas del mundo: las bibliotecas de las Universidades de Stanford, Harvard, Oxford y la Pública de Nueva York.

Resulta interesante observar y analizar qué hay detrás de esta controversia dado que, por lo menos en primera instancia, la creación de esta biblioteca virtual, lejos de preocupar, parecería facilitar el acceso de la comunidad mundial al conocimiento.

Sin entrar en los detalles de esta polémica en particular (que no será objeto de este trabajo), es posible visualizar en ella algunos tópicos que, como ya observaremos, han estado también presentes en la génesis conceptual y de gestión de las industrias culturales en gene-

ral: ¿la industrialización de la cultura ha puesto en riesgo los aspectos vinculados al arte, a su historia o a su universo social?; ¿quiénes son los verdaderos portadores de diversidad? ¿La aparición de grandes conglomerados de la comunicación y del entretenimiento tienen como condición irreductible la desaparición de contenidos diversos?; ¿la producción cultural que comienza a apuntar a un mercado de masas pierde sus rasgos estéticos y singulares capaces de referenciar el pensamiento crítico de una sociedad?; ¿hay posibilidades de convivencia entre lo comercial y lo cultural? Todas estas,

en efecto, son preguntas latentes en la relación entre industria cultural, cultura y diversidad.

**« JUNTO A LOS PROCESOS DE CONCENTRACIÓN Y A LA APARICIÓN DE MONOPOLIOS DEL ENTRETENIMIENTO, LA PREGUNTA SE REFORMULA A ¿CUÁNTOS CONTENIDOS QUEDAN, DIRECTAMENTE, FUERA DE CIRCULACIÓN? »**

## LA INDUSTRIA CULTURAL

Desde su primera conceptualización, la industria cultural, como la denominaban los teóricos de la Escuela Crítica de Frankfurt, soporta y carga con los males de la homogenización cultural.

La sola idea de que estas industrias, y en especial los medios masivos de comunicación, sean las grandes organizadoras del consumo cultural, alertaba sobre un trabajo de selección de contenidos puestos en circulación masivamente. En dicha operación, la preeminencia de lo comercial se ponía en evidencia.

Teniendo en cuenta la doble cualidad de los bienes culturales (económica y simbólica) el interrogante, que hoy tiene vigencia, es cuánto de la pulsión cultural y artística y cuánto de la comercial predomina a la hora de definir qué contenidos o qué productos ponen en circulación estas organizaciones. Junto a los procesos de concentración y a la aparición de monopolios del entretenimiento, la pregunta se reformula a ¿cuántos contenidos quedan, directamente, fuera de circulación?

Más cerca en el tiempo que la escuela crítica, Pierre Bourdieu [Bourdieu,1999] se preguntaba: “¿Es posible todavía, y será posible por mucho tiempo, hablar de producciones culturales y de cultura?” La misma preocupación mostraba el autor frente a la posible desaparición de los universos sociales que sostienen lo diverso...“*para tener un cine de autor, se requiere un universo social, pequeñas salas y cines-matecas que proyecten los clásicos y frecuentadas por los estudiantes, cine clubes animados por profesores de filosofía, cinéfilos... todo un medio social en el cual determinado cine tiene valor...*”

Ya en un escenario donde las nuevas tecnologías reconfiguran el campo de estas industrias y con otros actores influyendo, los temas planteados, precedente-

mente, parecen reeditarse y vertebrar gran parte del discurso de Jean-Noël Jeanneney [Jeanneney, 2007] frente a la propuesta de Google:

*“Un libro no es un objeto que sale así, de la nada; es el representante de un cierto tipo de cultura”(…) [Google] vive de los beneficios de la publicidad.(…) estoy inquieto por el principio de monopolio. Google es una empresa que funciona con un clima estadounidense, anglosajón, y con la búsqueda de beneficios (… ) Y desde que cotizan en Wall Street es más que evidente”.*

Desmitificadas tanto la visión de un mercado que pone todo al alcance de sus consumidores y aquella otra que entiende como espontánea la “libre elección” de estos últimos, todo parecería indicar que de la pluralidad de actores, de la variedad en la producción y de la multiplicación en los canales de circulación dependerá un consumo plural y no uniforme y homogéneo. El tema aquí es indagar respecto a cuánto se ha explorado en este sentido y si hay algún tipo de evidencia empírica o medición que permita corroborar lo que el sentido común y la buena observación parecerían dictaminar como verdad irrefutable.

Como bien dice García Canclini [Canclini,1993]: el consumo cultural de una Nación, a pesar de las diferenciaciones sociales y culturales de su público, es el producto de “...acuerdos entre productores, instituciones, mercados y receptores acerca de lo que es comunicable, compartible y verosímil en una época determinada”.

## DIVERSIDAD CULTURAL EN EL MUNDO DEL LIBRO

Hay un aspecto que es central en estos debates: el concepto de diversidad cultural. Este concepto está presente en el campo de la investigación del sector cultural y de su gestión. Diversidad es hoy la palabra “correcta” y, por lo tanto, obligada en cualquier escenario cultural, sea este el de la retórica, el de la investigación o el de la gestión.

A pesar de que el término tiene su principal antecedente en el de “excepción cultural”<sup>1</sup>, su uso en la actualidad refiere a la importancia de la pluralidad de actores, preferentemente locales, en la producción y circulación de bienes culturales.

1 | Enarbolada por los franceses en el año 1986, la “excepción cultural” intentaba poner reparos a la comercialización mundial de bienes culturales y alertaba sobre la necesidad de establecer parámetros de equilibrio para que convivan diferentes discursos y relatos culturales. De allí también la importancia en que los países tengan condiciones y políticas para el resguardo y desarrollo de sus culturas locales.

Esta temática, que ha encontrado en la UNESCO su organismo de referencia y desarrollo, ha generado todo un movimiento liderado por actores culturales cuyo principal resultado ha sido poner todas estas cuestiones en la agenda pública. Ahora, si bien es cierto que mucho se ha trabajado en pos de este concepto y mucho se ha ampliado su universo de actores<sup>2</sup>, poco se ha avanzado en el desarrollo de indicadores capaces de dar cuenta de su existencia y de orientar políticas acordes.

Según la definición de la alianza de editores independientes:

*“La bibliodiversidad es la diversidad cultural aplicada al mundo del libro (...) Si bien los grandes grupos, con su producción masiva de libros, contribuyen a la formación de una cierta oferta editorial, la bibliodiversidad está íntimamente ligada a la producción de los editores independientes”.*

Claramente, en esta definición, hay una posición política que ubica a lo diverso en el ámbito de las pequeñas empresas y pone en duda su existencia en el campo de las grandes.

Es objeto de este estudio bucear, pensar, investigar y, por qué no, cuestionar, cómo se genera la construcción de lo diverso en la industria editorial. Es decir, nos preguntamos qué sería lo diverso en este campo y cómo medirlo; qué elementos o indicadores se han relevado para suponer lo diverso en un ámbito de la edición y no en el otro; y, en todo caso, preguntarse por dónde pasa esta diversidad: ¿por los títulos? ¿Por los géneros? ¿Por sus autores?

De cara a la construcción de indicadores capaces de dimensionar la bibliodiversidad, uno de los aspectos posibles a indagar son los niveles de **concentración** que caracteriza al sector.

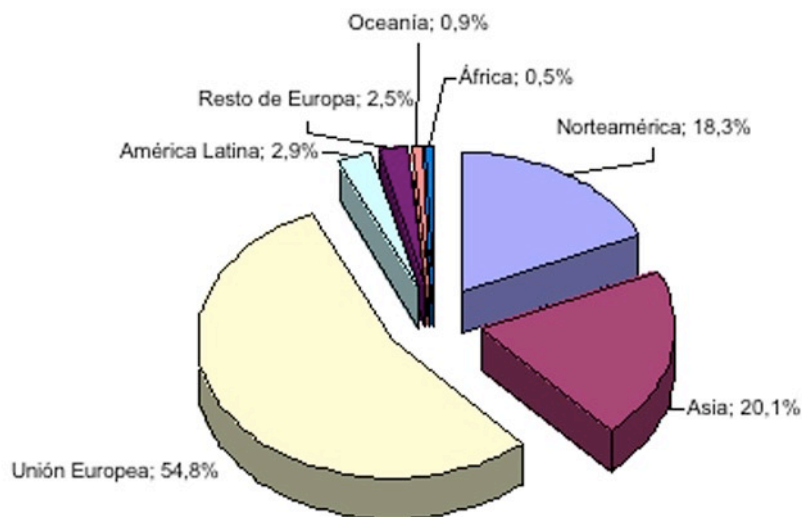
Luego de relevar estudios hechos en la materia y haciendo foco en Iberoamérica, un primer nivel de análisis podría ser la concentración del mercado mundial por países de acuerdo a la **exportación** de libros.

**« (...) SI BIEN ES CIERTO QUE MUCHO SE HA TRABAJADO EN POS DE ESTE CONCEPTO Y MUCHO SE HA AMPLIADO SU UNIVERSO DE ACTORES, POCO SE HA AVANZADO EN EL DESARROLLO DE INDICADORES CAPACES DE DAR CUENTA DE SU EXISTENCIA Y DE ORIENTAR POLÍTICAS ACORDES »**

En su estudio “El espacio Iberoamericano del libro 2008” el Centro Regional para el Fomento del Libro en América Latina, el Caribe, España y Portugal (CERLALC)<sup>3</sup>, sostiene que las exportaciones por región se distribuyen de la siguiente manera: Unión Europea: 54,8%; Asia: 20,1%; Norteamérica: 18,3%; América Latina: 2,9%; resto de Europa: 2,5%; Oceanía: 0,9% y África: 0,5%.

De acuerdo a estos números, La Unión Europea junto a Norteamérica concentran casi tres cuartas partes de las exportaciones mundiales de libros (73,1%).

**Participación en las exportaciones mundiales del Libro**



Fuente: El espacio Iberoamericano del Libro 2008.

2 | Es, paradójicamente, esta diversidad de actores lo que complejiza la especificidad del término. Algo similar ha ocurrido con el concepto de industrias creativas. Su uso indiscriminado, que sin duda aporta a su inserción en la agenda pública, tiene como efecto, no tan positivo distorsiones en el intento de delimitar el campo. Diversidad como “palabra correcta” del párrafo anterior, es una metáfora de ello e intenta ser una ironía: si diversidad es todo como lo creativo, si en ello se incluyen todos los ámbitos culturales, dé qué manera se identifican sus actores: operación absolutamente necesaria para la definición y aplicación de políticas.

3 | Auspiciado por la Fundación Grupo Iberoamericano de Editores, GIE.

Si bien el comercio internacional de libros tiene un flujo mayor entre los países que conforman una misma zona lingüística, al interior de la misma puede comprobarse una situación de intercambio desigual.

A pesar de que América Latina, incluyendo en ella el grupo de hispanohablantes en Estados Unidos y Canadá, constituye el 90 por ciento del mercado del libro en español, es dominante en la región la producción editorial española.

En efecto si tomamos la zona de la lengua española, para el año 2006, España exporta a toda América Latina más de lo que importa de toda América Latina, Canadá y USA, siendo ocho empresas las que concentran este mercado, donde se destacan Océano, Santillana, Norma y Planeta [Enríquez Fuentes, 2008].

Miremos, ahora, otra dimensión capaz de medir niveles de concentración, como lo es la edición y producción de libros. Si bien no se cuenta con información actualizada a nivel mundial, podemos trabajar al interior del espacio regional iberoamericano a partir del estudio mencionado y cuyas cifras explotamos a continuación [CERLALC, 2008].

Si observamos la edición de libros en español en el espacio iberoamericano, es decir España y los países latinoamericanos excepto Brasil, un solo país (España) producía en 2006 prácticamente la mitad de los libros de la región (48,7%). Si recorramos al espacio latinoamericano hispanoparlante, los tres principales países editores de libros (Argentina, México y Colombia) producían en 2006 más de 6 de cada 10 libros editados<sup>4</sup>.

En tanto que si hablamos del espacio iberoamericano en su conjunto (ahora si incluyendo a Brasil), España mantiene una participación muy importante con el 36% de los libros editados en la región, seguido por Brasil con el 26,1%. Estos dos países más los tres principales latinoamericanos de lengua española ya mencionados (Argentina, México y Colombia) editaban en 2006 casi 9 de cada 10 libros de Iberoamérica.

Al interior de estos países, se reproduce en general esta concentración geográfica de la producción de libros en sus principales ciudades. Valgan como ejemplo, Bogotá, con tres cuartas partes de los títulos registrados, o Buenos Aires con cerca del 70% de las ediciones<sup>5</sup>. Esto no es tan acentuado en el caso de Brasil, donde si bien sus dos grandes centros urbanos, San Pablo y Río de Janeiro, reúnen un número importante de las ediciones, con el 42,4% y el 15% respectivamente, tiene una distribución mucho más heterogénea, con varias ciudades como Brasilia, Belo Horizonte, Porto Alegre y Recife, entre otras, que participan entre el 2 y el 4% de los títulos editados<sup>6</sup>.

Un tercer nivel de concentración a relevar es el que está dado por empresas al interior de cada mercado. Si bien se conocen los procesos de concentración y transnacionalización que se vienen dando en los mercados editoriales –en particular en la región latinoamericana– no hay prácticamente estudios que midan con precisión los niveles realmente existentes de esa concentración.

De todas maneras el trabajo del CERLALC permite algunas aproximaciones interesantes al tema. Si nos centramos del lado de la oferta, solo tenemos datos de España. La información que se refleja es por títulos editados y muestra una distribución no concentrada por tamaño de empresa: en el 2006 las editoriales grandes registraban el 34% del total de los libros editados, las medianas el 24,1% y las pequeñas el 23%. Si bien es una primera aproximación que permite ver si la oferta (a nivel de títulos registrados) está más o menos concentrada en las grandes editoriales, no alcanza para determinar la concentración de mercado que se juega mucho más en el volumen comercializado. Lo más interesante son los datos que ofrece de los mercados editoriales de cuatro países iberoamericanos (España, México, Colombia y Brasil) según su rango de facturación, lo que permite alguna aproximación al análisis de concentración a nivel de consumo. Los datos ofrecidos: las cantidades de empresas por rango de facturación nos ha permitido realizar una estimación de concentración de esos mercados editoriales según el

4 | Medido por cantidad de ediciones de novedades y reimpressiones (títulos), año 2006. Con mayor exactitud el 61,8% del total regional.

5 | Al tope de este ranking de concentración en una sola ciudad –dentro de países con una producción relativa importante en la región– se encuentran Lima (Perú) con el 84% y Santiago de Chile, con el 89% de los libros registrados en 2006.

6 | El caso de España, no concentra en una sola ciudad, pero entre su capital, Madrid, y Barcelona, reúnen el 84% del total de libros registrados.

tamaño de las empresas<sup>7</sup>. Para ello se respetaron las clasificaciones del estudio estableciendo como corte para el análisis de las grandes editoriales (grandes y macro en el caso de México) en contraposición al resto del espectro de empresas editoriales (donde se incluyen micro, pequeñas y medianas empresas).

De los cuatro países, el que registra una mayor concentración es México donde poco más del 10% de las empresas editoriales reúne tres cuartas partes del mercado. Le sigue Colombia, donde 21 editoriales - 17% del total de empresas- se quedan con más de la mitad del mercado (58%).

En Brasil, que es el país con mayor proporción de micro empresas editoriales (76% del total) sólo 11 editoriales grandes (2% del total) se quedan con el 46% de la facturación global del sector. España tiene un nivel de concentración similar (44,2%), con una mayor cantidad de editoriales grandes (30 empresas son definidas así, cerca del 4% del total de empresas). España es el único país, dada la información recopilada, donde es posible comparar el nivel de concentración en sus grandes editoriales a nivel de títulos (que es una medida de la oferta editorial) con lo que sucede con los ingresos de las mismas empresas (que es una medida vinculada al consumo). En este país, entonces,

las grandes editoriales, con el 34% de los títulos editados concentran el 44% de los ingresos, lo que esta marcando una mayor concentración en el consumo. Todos estos datos corroborarían el actual estado de concentración del sector por lo menos en términos de mercado. También es cierto que sólo el caso de México muestra un muy alto grado de concentración.

Para retomar la intención de encontrar algún otro indicador capaz de medir diversidad, los datos muestran que la producción editorial a nivel de títulos publicados marca un crecimiento constante de la oferta de libros. En 2006 en toda Iberoamérica (España más Latinoamérica, incluido Brasil) se editaron 163.000 títulos contra los 118.000 del año 2001 (un 38% más). En Brasil en ese mismo período aumentaban un 71%, en Argentina un 50% y en España un 19%. Queremos marcar con estos datos que no hay disminución de la diversidad ofrecida a nivel de títulos.

Si seguimos esta secuencia, es tan cierta la concentración en el sector como el aumento constante en la diversidad de títulos representativos de todos los géneros. Esto nos lleva a la pregunta de ¿qué otros indicadores deberíamos agregar para poder construir un escenario más certero respecto a la relación entre concentración y diversidad?



©Eworm

7 | El estudio muestra para cada país la cantidad de empresas según su rango de facturación, lo que a su vez establece el tamaño de las mismas. Son rangos cerrados (entre 1 y 2 millones de dólares, por ejemplo) excepto el correspondiente a la categoría de empresas de mayor facturación, siendo en este caso un rango abierto: más de 2 millones de dólares por ej.) Frente a esta situación se ha calculado para cada rango cerrado la media de facturación y en el caso del rango abierto se ha optado por una estimación basada en aplicarle una media producto de la distancia promedio de la media de cada rango cerrado respecto al límite inferior. Es una estimación posiblemente conservadora, por lo que los grados de concentración estimados puedan ser inferiores a los reales.

« (...) LA ARTICULACIÓN ENTRE GESTIÓN PÚBLICA CULTURAL CON EL CAMPO ACADÉMICO DE INVESTIGACIÓN ES IMPRESCINDIBLE PARA AVANZAR EN ESTA TEMÁTICA »

## SISTEMAS DE INFORMACIÓN E INDICADORES DE DIVERSIDAD

Conviene aclarar, antes de avanzar en el tema precedente, que el desarrollo de los sistemas de información cultural data de muy poco tiempo. Con distintos niveles de desarrollo la construcción de indicadores de la cultura conforma un campo novedoso y su desarrollo tardío ha reflejado resistencias históricas para profesionalizar la gestión del área (muchas veces concebida como el patrimonio de las bellas artes) y a la utilización de herramientas vinculadas a la economía.

Hoy podemos decir que ha habido avances en este terreno, en especial, en la medición del peso económico y social de la cultura (PBI y empleo) pero resta mucho por hacer en otros aspectos más específicos capaces de reflejar una realidad que es de por sí compleja.

En este sentido, y como se ha dicho, si bien se ha sostenido (tanto desde organismos internacionales y locales como desde el campo académico) la necesidad de desarrollar indicadores de desarrollo o de diversidad cultural, muy poco se ha avanzado desde esos mismos campos en una definición metodológica<sup>8</sup>. Otra vez aquí, como en tantas otras situaciones, la articulación entre gestión pública

cultural con el campo académico de investigación es imprescindible para avanzar en esta temática.

Uno de los escasos antecedentes de un modelo metodológico para medir la diversidad cultural es el propuesto por los franceses Stéphanie Peltier y François Moreau [Peltier, Stéphanie, Moreau, F. 2004] para la industria del cine, quienes toman como modelos las exploraciones que distintos economistas han hecho sobre el tema de la diversidad en dos campos diferentes a partir de los años 90: el de la biodiversidad y el de la diversidad tecnológica<sup>9</sup>.

Estos autores analizaban tres dimensiones de la diversidad: la variedad, el balance o equilibrio y la disparidad. Descartando esta última por sus dificultades de medición en el campo cultural<sup>10</sup>, proponían tres unidades de análisis para cada una de aquellas dimensiones: películas, géneros y país de origen, tanto a nivel de la oferta como de la demanda.

A su vez el **Observatorio de la Cultura y las Comunicaciones de Québec** plantea una tipología de distintos tipos de indicadores culturales, incluidos algunos concernientes a la diversidad cultural. Para lo referente al universo del libro propone un indicador que releve a los autores de los libros (novedades y reimpressiones) publicados. El objetivo de la medición sería ver la oferta cultural (en la creación), con especial énfasis en conocer cuántos autores publican por primera vez. De tal manera entienden se puede conocer la vitalidad cultural.

« UNA DE LAS HERRAMIENTAS BÁSICAS PARA DIMENSIONAR ESTE SECTOR, EN ESPECIAL, DESDE EL PUNTO DE VISTA ECONÓMICO, HA SIDO LA CONSTRUCCIÓN DE SISTEMAS DE INFORMACIÓN »

## INDICADORES Y GESTIÓN PÚBLICA

No ha sido fácil ni menor incorporar las industrias culturales en el diseño de las políticas públicas. En muchos países éstas recién se delimitan como ámbito específico y, en otros muy pocos, esto último data de los últimos 30 años.

Una de las herramientas básicas para dimensionar este sector, en especial, desde el punto de vista económico, ha sido la construcción de sistemas de información. Dada la necesidad de poner en valor el área tanto hacia dentro de la gestión como en la opinión pública, la principal preocupación ha sido el peso que tienen en las economías locales.

8 | Hay sin embargo una mayor elaboración teórica respecto a los problemas que se le presentan al producto cultural para su realización en el mercado: la incertidumbre propia de los contenidos culturales a partir de su carácter de producto único, de las restricciones propias de la economía de las industrias culturales, el modelo de superproducción cultural del sistema de estrellas ó el tamaño y poder adquisitivo de los mercados nacionales. Economistas de la cultura como David Throsby, Francois Benhamou, Lluís Bonet o el fallecido Luis Stolvich han abordado estos temas entre otros.

9 | Puede encontrarse un ejercicio de aplicación del modelo planteado por los autores franceses en una publicación del Observatorio de Industrias Culturales de la Ciudad de Buenos Aires.

10 | Los autores plantean que son necesarias taxonomías perfectas –igual distancia entre las categorías– que entienden no existen para las actividades culturales: como medir la distancia entre géneros o países. De manera acertada los autores entienden que cualquier intento de medir cuantitativamente la disparidad entre los productos culturales sería demasiado controversial y lo único que haría es debilitar la herramienta.

Por dar un ejemplo, en la ciudad de Buenos Aires podría decirse que la acción primera, una vez tomada la decisión de aplicar políticas para el desarrollo del sector, ha sido la creación del Observatorio de Industrias Culturales. Este último ha sido una pieza clave para construir relato sobre el sector y sostener desde el mismo la aplicación de acciones específicas. Es así como la ciudad podía contar que sus industrias culturales ocupaban un espacio importante en su desarrollo económico, con un 8,4% de su producto geográfico y el 5,2% del empleo. De todas maneras, cabe aclarar que ha quedado pendiente un desarrollo metodológico capaz de medir resultados de gestión o cuestiones más finas del ámbito específico del aspecto cultural.

Ya centrándonos en el campo que nos ocupa, ese mismo Observatorio ha dimensionado al sector en cuanto a su dinamismo en cantidad de actores y producción de ejemplares y títulos. De un gran número de entidades que se dedican a editar libros, unas 385 tienen a ésta como su actividad principal y su producción en cuanto a títulos y ejemplares se concentra notablemente en la ciudad<sup>11</sup>.

Una de las acciones que se llevaron a cabo para la industria del libro local ha sido la creación del programa “Opción Libros”<sup>1</sup>, cuyo objetivo ha sido fomentar y promover las ediciones de calidad de las pequeñas y medianas empresas, garantizando de esta forma la diversidad en la oferta editorial. El programa, en una alianza con las librerías locales, promovía y difundía espacios destacados de venta donde exponía, con piezas gráficas específicas, un cuidadoso catálogo elaborado a tal efecto. Con sus cinco ediciones, 50 librerías, 94 editoriales y 186 títulos, “Opción libros”, apostaba a las empresas PyMES locales al considerar que las mismas eran garantía de calidad y diversidad dentro del sector.

Esto último se sostenía en un trabajo del CEP [Centro de Estudios para la Producción, dependiente del Ministerio de Economía 2005], que planteaba que el 86% de las empresas que integraban el sector facturaban menos de 10 millones de pesos anuales (siendo éstas todas PyMES) y sólo el 14% superaban dicho monto. Este mismo estudio observaba, también, que estas últimas concentraban cerca de tres cuartas partes del mercado y aportaban el 45% de los títulos publicados. Esto último ponía de manifiesto que las grandes editoriales dominaban un espectro mucho más amplio del mercado con una cantidad menor de títulos comparativamente a las editoriales pequeñas y medianas. De esto se deducía que las empresas editoriales de menor tamaño movilizaban nuevos contenidos.

Al día de hoy no hay registros respecto a los resultados o repercusiones de dichas acciones en el desarrollo de las editoriales intervinientes en la iniciativa. De todas formas el programa ha servido

para sentar al sector, en articulación con sus actores principales, posicionarlo y darle visibilidad.

La intención en este punto es destacar que muchas de las decisiones que se toman a diario en la gestión y en un sector tan complejo como este (dado que se requiere de una ingeniería que tome tanto los aspectos vinculados al negocio como a su impacto en el desarrollo cultural local, regional o global) cuanto más sostenidas estén por indicadores, más contundente será el accionar y más difícil su cuestionamiento.

También es cierto, por las mismas características de este ámbito antes mencionadas, que no es fácil poner en términos mensurables cuestiones vinculadas a valores culturales y subjetivos. Por ello, la aplicación de ciertas herramientas metodológicas conlleva el riesgo de reducir o sintetizar, de manera simplista, una realidad compleja

**« DE ESTA TRÍADA: EMPRESA, ESTADO Y LECTORES DEPENDERÁ EL LIBRO, SU FUTURO Y SU POSIBILIDAD EN LO DIVERSO. »**

## HACIA UN AVANCE EN EL TEMA

A pesar de lo dicho, no estaría mal hacer un ejercicio en este intento por dimensionar y precisar qué entendemos por bibliodiversidad.

De acuerdo a lo desarrollado y analizado en este trabajo y con los datos existentes, a nivel mundial y regional, se pueden señalar con cierta precisión los grados de concentración del comercio mundial de libros en unos pocos países y el de los mercados nacionales del libro según el tamaño de las empresas.

11 | Del total de editores (sean editoriales o no), la ciudad concentra un 33%; si se analiza solamente a las que tienen como actividad principal la edición de libros, esa concentración aumenta al 55%. Es en los ejemplares editados donde esa concentración es más notoria, con el 70% de los mismos en 2009. Fuente: Observatorio de Industrias Creativas, DGIC, Ministerio de Desarrollo Económico GCBA.

12 | Implementado en el año 2006 y 2007 por la entonces Subsecretaría de Industrias Culturales dependiente del Ministerio de Producción del gobierno de la Ciudad de Buenos Aires.



©Siena

Lo que no hemos podido constatar, claramente, es cómo esto afecta en la diversidad de los contenidos publicados. Si bien la propia existencia de una heterogénea trama de editores - según tamaños, naturaleza jurídica (privados, públicos, organizaciones sociales)- hace suponer una diversidad de intereses y orientaciones políticas, culturales y sociales, esto último no está medido y no hay datos suficientes para construir esa información.

La concentración editorial empresarial, entonces, ¿afecta a la diversidad de los libros editados y consumidos? Esto no parece tener una respuesta sencilla ni inmediata, siempre que hablemos desde el punto de vista metodológico. De la propia medición de la mayor o menor concentración de actores editores o libreros no surge la respuesta: vimos cómo crece año a año la oferta de títulos y libros publicados.

Al mismo tiempo, esta oferta ¿es demostrativa por sí sola de diversidad o la expresan mejor la variedad de géneros y autores publicados y sus lenguas de origen? Todos los indicadores parecen ser insuficientes. También puede pensarse que, como señala Luis Stolovich [Stolovich, 2005], siguiendo a Benhamou, la “superproducción cultural” es la condición necesaria del modelo de “estrellas”: se requiere un gran número de opciones culturales para atenuar el alto nivel de incertidumbre que tienen los productos culturales. Según este planteamiento, la variedad es solo aparente y la pre-condición necesaria para garantizar el éxito de unos pocos productos artísticos.

Una correcta línea de trabajo sería, entonces, por un lado medir (a la manera del modelo francés para la industria del cine) aquellas distintas dimensiones (variedad y balance) tanto en el momento de la oferta como

del consumo. La dificultad a vencer aquí es a través de qué variables medir aquellas dimensiones: en el caso del cine se proponían películas, géneros y países de origen. El gran ordenador era, en gran medida, esta última variable porque lo que estaba en cuestión es cuán concentradas están las pantallas de un país determinado en relación al cine de Hollywood.

No parece haber en el campo del libro un concentrador de contenidos con origen en un solo mercado editorial. Entiéndase bien: sí hay concentración editorial. Así quedó demostrado, por ejemplo, con la industria española en el mercado iberoamericano. No así en cuanto a concentración de contenidos. Por ello una propuesta para avanzar en este sentido sería, tomar un mercado editorial dado (Argentina por caso) según el tamaño de las empresas editoriales y analizar, al interior de esos distintos segmentos editoriales, qué tan diversos son en cuanto a cantidad de títulos, géneros y autores editados y consumidos.

Destacamos especialmente la necesidad de medir estas dimensiones y variables tanto en el momento de la oferta: cuántos títulos son ofrecidos y por quién, como de su consumo: que libros y de qué editoriales son comprados, medidos también por títulos y géneros.

Como se ha dicho es oportuno incorporar a las dos variables anteriores (“títulos” y “géneros”) la de “autores”, antes señalada en la propuesta del Observatorio de Quebec (distinguiendo autores noveles). Siempre que uno suponga que ello expresaría mayor diversidad. O, el extremo opuesto, ¿si sólo se publicaran autores consagrados, la diversidad de contenidos ofrecidos estaría afectada?

Valga, de todas formas, la salvedad a esta propuesta. Toda construcción de dato es política y, en general, se



fuerza su lectura para corroborar hipótesis y supuestos que se creen reales y seguros antes de medirlos. A ello habría que sumarle la subjetividad que caracteriza este campo y su consumo.

Pero, retomando lo planteado en el principio de este trabajo, podríamos afirmar, de acuerdo con algunos datos expuestos, que hoy estamos frente a una circulación de gran cantidad de información. El gran desafío es y será, cada vez más, como clasificar, organizar y seleccionar tamaño obra. No tienen tarea sencilla los editores. Convengamos que las nuevas tecnologías algo pueden aportar al respecto. La posibilidad de lo digital, en cuanto a su capacidad de almacenar información, es imposible pensarla en los soportes físicos tradicionales. Ni aunque se parquizaran las principales avenidas del mundo de bibliotecas sería posible albergar la cantidad de impresos existentes. (A propósi-

to, otro indicador de consumo a evaluar también, en directa relación a lo planteado por Bourdieu en cuanto a universos sociales, sería el entramado librero – evolución de librerías en un ámbito geográfico ) No es objeto de este estudio analizar el futuro del libro, en cuanto al destino de su soporte, o el de sus editores. Solo se dirá que sin duda hay algunas cuestiones de la profesión de editor que seguramente mutará en otras especialidades pero siempre existirá algo del relato que precise su corporeidad en papel, donde el rol del editor seguirá teniendo vigencia. No por ello, debe abandonarse el enorme potencial que ofrece lo digital en términos de diversidad por su capacidad de multiplicar emisiones de contenidos plurales. El tema entonces, aún más complejo, será la convivencia de una superproducción “on line” con la discriminación y selección de aquello que, y aquí nuevamente a definir, se considere de calidad y con capacidad de expresar diversidad.

Se supone que a medida que este campo tenga su desarrollo, la concentración “off line” que se reproduce “on line” será contrarrestada con aquellos actores que organicen plataformas con otros contenidos. Las políticas públicas mucho podrán hacer al respecto apalancando a estos nuevos actores y acercando lectores a este devenir.

De esta tríada: empresa, estado y lectores dependerá el libro, su futuro y su posibilidad en lo diverso.

## REFERENCIAS

### ALLIANCE INTERNATIONALE DES

**EDITTEURS INDEPENDANTS.** “Nociones clave”. Disponible en: <<http://www.alliance-editeurs.org/bibliodiversidad>>.

**BOURDIEU, Pierre.** “Más ganancia menos cultura”. Diario Clarín. Buenos Aires. Disponible en: <<http://edant.clarin.com/diario/1999/11/24/i-02101d.htm>>

### CENTRO REGIONAL PARA EL FOMENTO DEL LIBRO EN AMÉRICA LATINA, EL CARIBE, ESPAÑA Y PORTUGAL (CERLALC).

“El espacio iberoamericano del libro”. 2008. Disponible en: <[http://www.cerlalc.org/secciones/libro\\_desarrollo/Panorama.pdf](http://www.cerlalc.org/secciones/libro_desarrollo/Panorama.pdf)>

**CENTRO DE ESTUDIOS PARA LA PRODUCCIÓN.** “La Industria del Libro en la Argentina”. Síntesis de la Economía Real Nº 48. Buenos Aires: Ministerio de Economía, abril 2005.

### ENRÍQUEZ - FUENTES, Elena.

“El comercio de libros entre España y América Latina: disonancia en la reciprocidad”. Alianza Internacional de Editores Independientes. Diciembre 2008.

Disponible en: <[http://www.alliance-editeurs.org/IMG/pdf/Comercio\\_del\\_libro.pdf](http://www.alliance-editeurs.org/IMG/pdf/Comercio_del_libro.pdf)>

### GARCÍA – CANCLINI, Néstor. (coord.).

El consumo cultural en México. México: CONACULTA. 1993

### JEANNENEY, Jean – Noël.

“No se puede dejar a Google todo el manejo de la cultura”. Buenos Aires: La Nación, enero 2007. Disponible online: <[http://www.lanacion.com.ar/nota.asp?nota\\_id=875848](http://www.lanacion.com.ar/nota.asp?nota_id=875848)>

### MOREAU, Francois y PETLIER

**Stéphanie.** “Cultural diversity in the movie industry; a cross-national study”, Journal of Media Economics, 17(2): 123-143, 2004

### PUENTE, Stella.

Industrias culturales. Buenos Aires: Editorial Prometeo. 2007.

### Observatorio de Industrias Culturales de la Ciudad de Buenos Aires. ARIAS, Fernando.

“Diversidad cultural en la exhibición cinematográfica en la Argentina”. Disponible en: <<http://oic.mdebueno-saires.gov.ar/contenido/objetos/publicacionrevistaobservatorio2.pdf>>

### OBSERVATORIO DE LA CULTURA Y LAS COMUNICACIONES DE QUÉBEC.

“Le système d’indicateurs de la culture et des communications au Québec. Québec. 2007

### STOLOVICH, Luis.

“Diversidad cultural y economía: encuentros y desencuentros”. En Revista Observatorio de Industrias Culturales. Nº 2, abril 2005.

## AUTOR



Stella Puente es Licenciada en Sociología de la UBA. En la actualidad es consultora en industrias culturales y directora de un Posgrado en gestión de las Industrias Culturales en la Universidad Tres de Febrero. Ha sido Directora Nacional de Política Cultural y Cooperación Internacional en la Secretaría de Cultura de la Nación y Subsecretaria de Industrias Culturales de la Ciudad de Buenos Aires desde donde implementó políticas dirigidas a empresas de base cultural de la Ciudad. Es convocada para dar conferencias, cursos y seminarios en la temática por universidades, congresos y organismos nacionales e internacionales: (FLACSO, UBA, Univ. Tres de Febrero, Univ. de Palermo, Universidad Internacional Menéndez Pelayo (UIMP)-Santander- España, OEI). Ha escrito artículos en diarios y revistas especializadas. Es autora del libro, Industrias Culturales, editado por Prometeo en el 2007.

## LE CENTRE DU LIVRE ET DE LA LECTURE EN POITOU-CHARENTES, UN OUTIL AU SERVICE DE LA BIBLIODIVERSITÉ

PAR SYLVIANE SAMBOR, DIRECTRICE DU CENTRE DU LIVRE  
ET DE LA LECTURE EN POITOU-CHARENTES

L'auteur montre comment le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes, structure publique régionale, est devenu un véritable outil visant à défendre et promouvoir la bibliodiversité. Dans ce contexte, la bibliodiversité est entendue comme la production et la diffusion large des créations ayant pris la forme d'un livre. La notion de bibliodiversité repose non seulement sur la diversité des créations, sur l'amplitude de leur diffusion, ainsi que sur la qualité de la réception des œuvres. Sylviane Sambor insiste par ailleurs sur la nécessité d'une régulation – donc, d'une intervention publique dans la sphère culturelle –, qui garantirait la pérennité de la production et de la circulation de savoirs et d'imaginaires variés dans un contexte marchand. Le Centre s'est donc doté d'une capacité d'action concrète, au service d'un parti pris : celui de la bibliodiversité. Un chargé du livre a été spécifiquement chargé de favoriser la promotion des auteurs locaux, d'accompagner la professionnalisation des salons du livre régionaux, la transmission d'une offre culturelle de qualité sur le territoire. Un chargé de l'économie du livre veille par ailleurs à la mise en œuvre de la politique de soutien à la librairie – vue comme un maillon central dans la préservation de la bibliodiversité. En effet, la Région Poitou-Charentes a conçu un dispositif de labellisation, qui distingue les librairies de qualité. Cette labellisation s'accompagne d'une Charte – agissant comme un engagement à la fois symbolique et contractuel. Cette labellisation et l'acceptation du contenu de la Charte ouvrent la voie à des subventions, qui s'expriment non seulement sur les investissements nécessaires à

*l'activité, mais aussi sur l'exploitation. De 2007 à 2010, 15 librairies ont bénéficié du label, sont signataires de la Charte et ont reçu un total de 600 000 euros de subventions. En plus d'une capacité de médiation, d'un dispositif centré sur la librairie, le Centre du livre et de la lecture organise chaque année un événement d'ampleur, qui est entièrement concerté avec tous les acteurs du livre et de la lecture locaux. Cette concertation assure une solidarité et une complémentarité accrue au niveau local – dimensions essentielles de la bibliodiversité. Sylviane Sambor souligne enfin dans cet article l'importance de soustraire (au moins partiellement) les structures assurant des actes de transmission à la sphère du tout lucratif et au diktat du temps court. L'efficacité des dispositifs permettant de le faire ne peut être, selon l'auteur, mesurée avant tout quantitativement. Au contraire: l'évaluation doit avant tout être qualitative, et concerner un temps d'action long.*

! The author reveals how the Center for Books and Reading in Poitou-Charentes, a public regional establishment, has become a veritable tool for the promotion and defense of bibliodiversity. In this context, bibliodiversity is understood to refer to the production and widespread distribution of those creations in the form of books. The notion of bibliodiversity depends not only on the diversity of these creations, but also on their extensive distribution and their critical reception. Sylviane Sambor goes on to emphasize the need for regulation, and therefore for a public intervention in the cultural sector, to ensure the sustainability of production and flow of sundry knowledge and imaginaries in a commercial context. Accordingly, the Center is endowed with a capacity for concrete action on behalf of the stance it has adopted: bibliodiversity. A book coordinator has been specifically charged with promoting local authors, supporting the professionalization of regional book salons, and providing high-quality cultural offerings throughout the area. In addition, a book promotion coordinator is overseeing the establishment of a bookstore support policy – viewed as a key component of the preservation of bibliodiversity. In fact, the region of Poitou-Charentes has established a seal of approval program for high-quality bookstores. This seal of approval is accompanied by a Charter that acts as

both a symbolic and contractual agreement. When accompanied by acceptance of the Charter's provisions, this seal of approval opens the door to grants that address not only the investments that a business requires, but also business operations. From 2007 to 2010, 15 bookstores were awarded the seal of approval, are signatories of the Charter, and have received a total of € 600,000 worth of grants. In addition to its mediation capacity and the program targeting bookstores, the Center for Books and Reading organizes a large annual event that is planned and coordinated with all the local literary stakeholders. This coordination promotes community spirit and greater synergy at the local level – essential components of bibliodiversity. Finally, in this article Sylviane Sambor emphasizes the importance of shielding (at least partially) those establishments that perform cultural transmission activities from the profit-making sector and short-term diktats. According to the author, the efficacy of those programs that permit this can not be measured, particularly quantitatively. Quite the opposite: the assessment should be qualitative and concern long-term activity.

**NOTE DE LA RÉDACTION** | Une première version de cet article a été publiée en juillet 2008 dans le numéro 39 de la revue *Bibliothèque(s)*. Nous remercions à la fois Sylviane Sambor d'avoir accepté de reprendre son texte et la Rédaction de *Bibliothèque(s)* d'avoir accepté qu'il soit de nouveau mis à la disposition des lecteurs.

Le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes est l'une des structures régionales pour le livre ayant fait de la bibliodiversité le maître-mot de sa politique. Pourquoi, et comment traduire une exigence de principe en actions de terrain: quels projets, quels dispositifs, avec quels acteurs?

Le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes résulte de la fusion de l'Office du livre et de l'agence de coopération ABCD depuis le 1er juillet 2008; les deux associations avaient l'une et l'autre vu le jour en 1984. Soutenue par le ministère de la Culture et le Conseil régional de Poitou-Charentes, cette structure régionale pour le livre constitue désormais un outil au service de la bibliodiversité dans une région qui conçoit sa politique du livre et de la lecture comme une forme « d'écologie culturelle ».

En Poitou-Charentes, l'Office du livre a beaucoup évolué entre 2004 et 2008, passant d'une structure essentiellement tournée vers la production d'actions événementielles ponctuelles (festivals itinérants en région, Prix du livre, etc.) à une activité beaucoup plus marquée par la mise en place de services qualitatifs de développement durable apportés aux professionnels et à la population. Les manifestations publiques ont été maintenues –

voire développées – en associant plus étroitement les acteurs de la chaîne du livre à leur organisation; des missions d'observation des politiques publiques en faveur du livre, de la lecture et de la bibliodiversité sont actuellement en cours d'élaboration. Au moment où le secteur du livre – première industrie culturelle française – connaît des mutations sans précédents (concentration et financiarisation mondialisée de son économie, révolution numérique, etc.), il a paru nécessaire de réorienter cette association pour qu'elle soit mieux en mesure de répondre aux défis contemporains: le principal enjeu étant de favoriser les conditions du maintien d'une authentique bibliodiversité.

## BIBLIODIVERSITÉ : QU'ENTEND-ON PAR LA ?

Nous appelons bibliodiversité la production et la diffusion vers les plus larges populations de la diversité et du pluralisme des créations intellectuelles et artistiques qui trouvent forme dans un livre (matériel ou, de plus en plus demain, sur un support électronique), et qui ont souvent besoin de temps et de médiation pour rencontrer leurs lecteurs.

**« (...) FAIRE ÉMERGER ET CIRCULER SUR LE MODE MARCHAND UNE BONNE PART DES SAVOIRS, DES DÉBATS ET DES IMAGINAIRES D'UNE SOCIÉTÉ NE PEUT SE PERPÉTUER QU'AVEC DES MÉCANISMES SPÉCIFIQUES DE RÉGULATION. »**

Or ces deux facteurs sont de plus en plus mis à mal par des logiques économiques qui privilégient la médiatisation de quelques titres, les rotations rapides, les best-sellers et la standardisation des productions. C'est oublier que le livre doit continuer d'être « une industrie de contenus au sein de laquelle tout produit est peu ou prou un prototype », et combien faire émerger et circuler sur le mode marchand une bonne part des savoirs, des débats et des imaginaires d'une société ne peut se perpétuer qu'avec des mécanismes spécifiques de régulation. Car la question centrale est avant tout celle de la transmission et les conditions de celle-ci vers le plus grand nombre, au moment où les logiques financières qui régissent les groupes d'édition et de distribution du livre poussent ce secteur vers une marchandisation incompatible avec le maintien d'une véritable diversité éditoriale.

Les censures économiques qui se développent actuellement – et font qu'un livre peut ne pas être publié du seul fait d'une rentabilité immédiate jugée insuffisante – ont en effet une incidence tant en amont qu'en aval de la chaîne du livre : un auteur n'existe pas s'il n'est pas édité et diffusé ; la richesse et la diversité de l'offre de lecture publique dans les bibliothèques sont le reflet de ce qui a été édité et transmis dans les circuits de la commercialisation du livre. Nous savons tous combien les classiques de notre patrimoine littéraire sont souvent des œuvres qui, lors de leur création ou de leur première publication, n'ont d'abord rencontré qu'une poignée de lecteurs. Le défi actuel est donc bien de préserver les condi-

tions garantissant une authentique bibliodiversité pour aujourd'hui et pour demain, afin de permettre à toutes les catégories de la population, sans exclusive, d'accéder à une offre plurielle et de qualité.

## LA MÉDIATION, EN APPUI A LA BIBLIODIVERSITÉ

Toute l'évolution récente de l'activité du Centre du livre et de la lecture a été organisée pour contribuer à favoriser ces conditions en Poitou-Charentes, en prenant en compte la chaîne du livre dans son ensemble de l'auteur au lecteur. La fusion/absorption de l'agence de coopération ABCD en a constitué la dernière étape importante au début de l'été 2008. Auparavant, l'association a renforcé sa capacité à intervenir, dans la durée, auprès des réseaux qui agissent, de près ou de loin, sur l'accès au livre et le développement de la lecture : les acteurs de la « vie littéraire », et ceux de « l'économie du livre ».



©Controtono

**« (...) LA PRIORITÉ EST DONNÉE A LA TRANSMISSION D'UNE OFFRE CULTURELLE DE QUALITÉ VERS LAQUELLE PROFESSIONNELS ET LECTEURS N'IRAIENT PAS SPONTANÉMENT SANS CES MÉDIATIONS. »**

Un chargé de la « vie littéraire » ad'abord été recruté en 2005-2006 pour :

> accroître la promotion des auteurs de création liés au Poitou-Charentes : diffusion de brochures d'information sur leurs œuvres ; meilleure communication autour du Prix du livre en Poitou-Charentes décerné chaque année à un écrivain de la région ; actions de sensibilisation dans les lycées, etc. ;

> aider à la professionnalisation des organisateurs de salons du livre et autres manifestations littéraires : diffusion d'une charte qualitative invitant ces médiateurs à privilégier la promotion d'œuvres de création peu médiatisées, et à tenir compte des équilibres fragiles liés à la dualité culturelle et économique du livre en inscrivant leurs activités dans une démarche d'intérêt général ;

> développer des actions en faveur de la lecture, en particulier auprès des lycéens et jeunes en formation (concours Fabriquez un poème et Jeunes lecteurs critiques) ; mobiliser autour de ces opérations le plus grand nombre de relais complémentaires : libraires, bibliothécaires, documentalistes, enseignants et universitaires, animateurs et médiateurs culturels (dans les lycées, les pays...), journalistes, etc.

Dans tous les cas, la priorité est donnée à la transmission d'une offre culturelle de qualité vers laquelle professionnels et lecteurs n'iraient pas spontanément sans ces médiations. Tout cela s'apparente à un travail de fourmi, effectué à contre-cou-

rant des tendances dominantes du marché, en développant une action informative et pédagogique – quand ce n'est pas tout simplement de la formation et de l'éducation populaire – et peut donc être difficilement évalué sur la base de critères strictement quantitatifs.

En 2007, un chargé de « l'économie du livre » a ensuite été recruté pour accompagner le plan de soutien à la librairie indépendante, très innovant, adopté par la Région Poitou-Charentes, qui permet désormais au conseil régional d'attribuer à des librairies de qualité, sur la base de critères très précis, non seulement des subventions à l'investissement, mais également à l'exploitation : des aides comparables à celles allouées aux cinémas « art et essai », qui s'ajoutent aux dispositifs nationaux (CNL, FISAC, etc.).

Comme a tenu à le rappeler Ségolène Royal, présidente de la Région, le 28 janvier 2008 [Royal, 2008], « *les enjeux d'une politique du livre et de la lecture sont plus que jamais des enjeux sociétaux de développement durable, fortement liés à l'éducation. De même que la Région a privilégié une politique ambitieuse d'accès à la culture pour tous (...), elle s'engage aujourd'hui pour que chacun ait droit à proximité de son lieu de vie, non seulement à une école et une bibliothèque, mais aussi à une librairie indépendante. Car les politiques publiques ont leur rôle de régulation à jouer pour favoriser une forme de diversité culturelle. Cette bibliodiversité que nous défendons, accessible à tous, ouverte à tous, est garante de l'égalité des chances pour la formation et l'accès aux savoirs.* »

## DES DISPOSITIFS PUBLICS INNOVANTS

Pour faire suite au Forum participatif sur le livre et la lecture qu'elle avait organisé en mai 2006, la Région Poitou-Charentes a décidé en 2007 de mener une politique audacieuse : avec les dispositifs LIRE<sup>1</sup> en Poitou-Charentes, adoptés le 19 novembre 2007, elle a pris un engagement pionnier et concret pour une librairie d'excellence indépendante et régionale : ce faisant elle soutient la création et la bibliodiversité, en favorisant la professionnalisation et les conditions d'existence et de développement des librairies qui privilégient le commerce de conseil.

Ces dispositifs entrent dans le cadre d'un Plan voté par l'Assemblée régionale le 2 avril 2007 pour le soutien et le développement des lieux de diffusion du livre en Poitou-Charentes, décliné en 7 axes et doté d'une enveloppe de 1,5 millions d'euros sur 3 ans.

Entre 2007 et début 2010, 15 librairies ont été labellisées en Poitou-Charentes, et plus de 600 000 euros attribués sous forme de subventions à l'investissement ou à l'exploitation. Ces labels et les aides financières qui les accompagnent sont

1 | Librairie indépendante régionale d'excellence.

# THE PROFESSIONAL'S PERSPECTIVE

attribués par la Région Poitou-Charentes sur la base d'une étude technique assurée par le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes et un groupe de professionnels indépendants qualifiés auquel est associé le Conseiller livre et lecture de la Drac. La condition préalable à toute demande est

la signature par le libraire de la Charte LIRE en Poitou-Charentes – le texte de la Charte est reproduit dans son intégralité ci-après [Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes, 2007].



© Joy Charly Görsch



## CHARTRE

### « LIRE EN POITOU-CHARENTES »

Le livre n'étant pas un produit comme les autres, un libraire n'est pas un commerçant comme les autres; son métier répond à un ensemble d'engagements qualitatifs qui constitue un service culturel d'intérêt général apporté à la population d'un territoire. La charte s'adresse aux entreprises de librairie indépendantes de Poitou-Charentes, garantes de la diversité de la création et de l'édition: enregistrées au registre du commerce dans la rubrique 4761Z de la nomenclature d'activité française (NAF): *commerce de détail de livres en magasin spécialisé*; dont l'activité principale est la vente de livres neufs; dont le capital (ou l'enseigne) est indépendant de toute chaîne ou groupe financier; ainsi que de toute centrale d'achat; et dont l'actionnaire majoritaire est impliqué personnellement dans le fonctionnement et le financement du point de vente.

La charte constitue un ensemble de préconisations non contraignantes, visant à aider les librairies à garantir un service qualitatif d'intérêt général auprès de la population du Poitou-Charentes. Ces libraires indépendants, généralistes ou spécialisés, membres ou non d'un groupement ou d'une association professionnelle, et signataires de la charte s'engagent:

**1** | à réserver **un accueil et une écoute de qualité**, favorisant l'échange et la prise en compte, personnalisée, des recherches et demandes de chaque client;

**2** | à organiser la vente des livres avec du **personnel formé et compétent**, susceptible de comprendre le besoin spécifique d'un client, de conseiller indépendamment d'impératifs strictement commerciaux, et d'orienter vers des ouvrages peu connus et *a priori* non attendus. Cette compétence d'*aiguilleurs* et de *passseurs de livres* est mise tant au service des particuliers que des bibliothécaires, documentalistes, enseignants et autres médiateurs du livre du territoire dans lequel est installée la librairie. La qualité de l'équipe de vente intègre tout ce qui renforce le **conseil au public** (lecture de nouveautés, connaissance de catalogues, « coups de cœur », bulletins rédigés, vitrine...) et **l'inscription dans un tissu social et culturel**;

**3** | à **tendre vers un assortiment de livres sélectionnés et diversifiés**, non exclusivement composé de nouveautés (livres ayant été publiés dans les douze derniers mois), et à proposer à sa clien-

tèle au moins 40 % de livres de fonds, tous éditeurs réunis. Sont considérés comme titres de fonds, les ouvrages brochés ou « format de poche » dont la parution remonte à un an au moins. Cet assortiment doit être susceptible de porter une offre culturelle originale et non standardisée tout autant que de répondre aux demandes plus courantes, en réservant une place importante à l'édition de création;

**4** | à accorder une attention particulière aux productions d'**éditeurs installés en Poitou-Charentes** et aux œuvres d'**auteurs liés à cette région** et publiés à compte d'éditeur; à s'inscrire, autant que possible, dans des dynamiques de **professionnalisation**, ou favorisant les **échanges interprofessionnels**, le travail en réseau et le développement d'actions collectives; ainsi qu'à privilégier les **coopérations avec les acteurs locaux** (associations, collectivités, écoles, etc.), et à collaborer avec la Région Poitou-Charentes pour faciliter la mise en place de réflexions et de solutions susceptibles d'**accompagner les mutations du métier de libraire** (révolution numérique, etc.);

**5** | à assurer une **politique d'animation dans ou hors les murs de la librairie**, à raison d'une fois au moins par trimestre à l'initiative de la librairie - rencontre littéraire, vitrine thématique, lecture publique, etc. - pour favoriser les découvertes et la *bibliodiversité*, et participer à la vie culturelle de sa ville et de sa région. Cette dimension d'acteur culturel à part entière assurée par le libraire passe le plus souvent par des **invitations d'auteurs** (en excluant les publications à compte d'auteur) pour des rencontres publiques privilégiant des créations, peu ou mal connues, qui ont besoin d'être promues. Elle se manifeste également dans la **participation à des manifestations**, comme des salons du livre ou autres festivals nécessitant la présence de libraires professionnels pour garantir une offre de livres adaptée et qualitative, en collaboration avec des partenaires locaux: bibliothécaires, enseignants, acteurs associatifs et autres professionnels du livre;

**6** | à **respecter la loi sur le prix unique du livre** (loi Lang du 10 août 1981) dans son texte et dans son esprit: chaque livre doit être vendu au même prix (fixé par l'éditeur) dans toutes les librairies en France. Seule une remise de 5 % maximum est autorisée pour la vente au détail. Cette loi permet

le développement durable de services de qualité, et assure l'égalité des citoyens devant le livre, qui est vendu partout au même prix ; elle constitue un dispositif de soutien au pluralisme dans la création et l'édition (en particulier pour les ouvrages à rotation lente), et favorise la *bibliodiversité* ;

**7|** à assurer gratuitement des **recherches bibliographiques**, ainsi que le **service gratuit de commande à l'unité** ou en nombre pour n'importe quel livre (dès lors que ce livre est distribué de façon professionnelle et encore disponible) demandé par un client, quel que soit son éditeur. Ce service doit être assuré dans les meilleurs délais, la librairie disposant de comptes ouverts chez les principaux distributeurs (dont Belles Lettres, Harmonia Mundi, etc.). Pour ces recherches, le libraire utilise des outils bibliographiques sous forme papier, cédérom ou bases de données ;

**8|** à respecter les autres législations relatives à la commercialisation des livres en France, en particulier la **loi sur le droit de prêt** (18 juin 2003) : plafonnement à 9 % (du prix public) des rabais

sur les achats de livres non scolaires réalisés par les collectivités et reversement à la SOFIA de 6 % (du prix public hors taxes) de ces mêmes livres au titre du droit de prêt ;

**9|** à apporter un **service aux collectivités** (bibliothèques, écoles, etc.) en facilitant : l'accueil de scolaires dans la librairie ; le conseil et la participation active à des manifestations autour du livre (salons, festivals, rencontres avec des auteurs organisées par des associations, des écoles, etc.) ; le choix de livres sur place par des bibliothécaires ; les recherches bibliographiques ou thématiques sur mesure ; la mise à disposition de catalogues d'éditeurs et d'information sur l'édition, etc. ;

**10|** à accepter d'être évalué dans la mise en œuvre des neuf premiers points, d'être accompagné dans l'expertise et le suivi des préconisations qui permettront d'obtenir le label. Le signataire de la charte s'engage à afficher les supports de promotion de la charte.

**« (...) UNE ANTHROPOLOGIE DU LIVRE ET DE LA LECTURE (...) NE SE MESURE PAS A L'AUNE DE L'AUDIMAT ET DES MEILLEURES VENTES. »**

## DES ÉVÉNEMENTS CONCERTÉS

Cet engagement actif pour la bibliodiversité en Poitou-Charentes est encore illustré par le festival régional itinérant que le Centre du livre et de la lecture organise chaque année en octobre : « Passeurs de monde(s) ». Au fil des ans, cette manifestation s'affirme comme le festival des littératures du monde et des acteurs de la chaîne du livre. Pendant plus d'une année, la programmation a été définie en étroite collaboration avec les libraires, bibliothécaires, universitaires et autres médiateurs du livre du Poitou-Charentes, autour du thème retenu pour 2010 : Péninsules et méditerranée(s). Ainsi construit de manière très participative, « Passeurs de monde(s) » propose un temps privi-

légié de découvertes de textes et de rencontres avec des auteurs et des éditeurs singuliers. En 2010, le festival a permis de voyager de la péninsule ibérique aux mondes méditerranéens, du Portugal à la Turquie, en passant par la France, l'Algérie, l'Égypte, le Liban et Israël. De Farouk Mardam-Bey, directeur de la collection de littératures arabes, « Sindbad », chez Actes Sud à Rosie Pinhas-Delpuech, auteure et traductrice chez Bleu autour et responsable des « Lettres hébraïques » chez Actes Sud, en passant par Eric Hazan, il était question de contribuer à recréer du commun – pour reprendre les mots du directeur des éditions La Fabrique – en faisant entendre la diversité des expressions humaines d'écrivains et de créateurs de littérature, sciences humaines, bande dessinée et productions pour la jeunesse. En composant ainsi l'essentiel de sa programmation autour d'éditeurs, de traducteurs et d'auteurs de création qui ont besoin de relais (ces passeurs de livres) pour trouver leurs publics, le Centre du livre et de la lecture rappelle combien l'édition est un « art de la découverte » (Hubert Nyssen, Sagesse de l'éditeur), et œuvre pour la bibliodiversité, en portant vers les populations une offre qualitative et différente de ce qui est le plus médiatisé.

Outre les nombreuses rencontres publiques qu'il propose aux quatre coins de la région avec des éditeurs et une douzaine d'auteurs, ce festival constitue un moment privilégié pour sensibiliser les publics à la réalité de l'économie du livre, et au rôle que joue l'édition indépendante dans ce paysage. Un ouvrage hors commerce édité à 5000 exemplaires, et offert au public, donne cette année encore la parole aux éditeurs invités.

## TEMPS LONG, TEMPS DE LA DÉMOCRATIE

Défendre la bibliodiversité nécessite du temps, de la patience, et la conscience partagée qu'une « anthropologique » du livre et de la lecture – véritable « politique de civilisation » au sens où l'entendait Edgard Morin – ne se mesure pas à l'aune de l'audimat et des meilleures ventes.

Comme pour tout acte de transmission – qu'il soit produit dans une école, une librairie, une bibliothèque, etc. – il faut investir dans des structures et des actions à but non exclusivement lucratif ou de rentabilité immédiate; il faut mettre en place des dispositifs dont l'efficacité se mesure plus en termes qualitatifs que quantitatifs, et dans la durée. S'engager de cette manière en faveur de la bibliodiversité revient ainsi à poser la question centrale – et pourtant trop souvent occultée – de la place véritable de la culture dans les politiques publiques, en rappelant que la culture ne devrait pas être « un enjeu aléatoire et circonstanciel » (termes empruntés à Jean-Michel Lucas, mais « un enjeu public fondamental pour un territoire »).

C'est militer pour qu'une légitimité spécifique d'intérêt général soit reconnue aux politiques publiques en faveur de la culture (comme l'illustre bien le plan LIRE en Poitou-Charentes), dont l'évaluation ne doit pas se limiter exclusivement à des tableaux Excel.

C'est rappeler que les ambitions des politiques culturelles ne doivent pas se réduire au seul financement d'acteurs culturels dont la valeur pour un territoire est d'être utiles aux autres politiques locales.

Enfin, c'est donner une priorité à la médiation culturelle, afin de concilier à la fois l'élaboration d'une culture commune (nécessaire au « vivre ensemble ») et la garantie de la liberté des choix culturels de chacun: « la démocratie a nécessairement besoin d'organiser les dispositifs publics de confrontation des univers culturels; elle a impérativement besoin des médiateurs culturels pour articuler liberté privée et vivre ensemble » [Doc Kasimir Bisou et Lucas, 2010].

Sans ces principes, la bibliodiversité peut difficilement continuer d'exister: l'une des missions d'une structure telle que le Centre du livre et de la lecture est justement d'être l'un de ces lieux d'interfaces et de médiations sur le territoire, en investissant dans le travail de fond, dans la durée.

Renoncer à ce temps long nécessaire à la création et à la diffusion de la diversité culturelle vers les publics, abandonner une politique de l'offre pour privilégier essentiellement la demande et le marketing, reviendrait à livrer des populations entières à la logique des « temps de cerveaux humains disponibles », et à d'inacceptables handicaps et inégalités devant l'accès aux savoirs et à la culture. Ce serait également compromettre gravement la richesse du patrimoine de demain.

Il s'agit bien, on le voit, « d'enjeux sociétaux de développement durable, fortement liés à l'éducation », indispensable à la bonne santé d'une démocratie. Le Centre du livre et de la lecture continuera de participer activement à cette ambition, aux côtés des institutions nationales et régionales qui soutiennent son action.

## RÉFÉRENCES

### CENTRE DU LIVRE ET DE LA LECTURE EN POITOU-CHARENTES.

Charte LIRE en Poitou-Charentes. Poitiers: Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes, 2007. Disponible sur: <<http://www.livre-poitoucharentes.org/fichiers/livre-charte.pdf>>

### DOC KASIMIR BISOU,

LUCAS, Jean-Michel. L'inévitable échec de la médiation culturelle confrontée à l'intimité du sensible. Raison-publique.fr, 22 avril 2010. Disponible sur: <http://www.raison-publique.fr/article284.html>. Voir aussi <[www.irma.asso.fr/Jean-Michel-Lucas](http://www.irma.asso.fr/Jean-Michel-Lucas)>

### ROYAL, Ségolène.

Signature des Chartes « Lire en Poitou-Charentes ». Disponible sur: <<http://www.poitou-charentes.fr/content-alfresco-portlet/document?uuid=14397968-a515-11-dd-855b-053ec33b658b>>

## AUTHOR



Sylviane Sambor dirige depuis sept ans le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes, après avoir créé et développé à Bordeaux entre 1987 et 2003 une entreprise indépendante de médiation culturelle (7 personnes en 2003) et un festival itinérant en Aquitaine, le Carrefour des littératures, dédié aux littératures étrangères. Favoriser les conditions de la transmission de la bibliodiversité vers les populations a toujours été au cœur de son engagement personnel et professionnel : plus que jamais aujourd'hui, elle milite pour de nouvelles formes de promotion de la lecture dans un écosystème du livre bouleversé par de profondes mutations (économiques et numériques). Le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes (ex-Office du livre) est une association créée en 1984 qui continue de bénéficier des soutiens respectifs du ministère de la Culture et de la Région Poitou-Charentes, ainsi que d'autres partenaires en région ou à l'étranger.

## MIDIENDO LA DIVERSIDAD – HACIA EL DESARROLLO DE UN ÍNDICE DE BIBLIODIVERSIDAD

DE DANIELA ALLERBON, EDITORA Y GESTORA CULTURAL

*El término bibliodiversidad se utiliza desde hace algunos años entendido como la diversidad de la oferta editorial, orientando los esfuerzos de distintos organismos para promoverla. A pesar de ello, todavía no se ha realizado ninguna medición que dé cuenta de la misma. Esto se debe, en parte, a lo reciente del término y su consecuente dificultad para definirlo. Para atender esta falencia, el presente artículo propone una primera aproximación para la construcción de un “Índice de Bibliodiversidad”, asignando un valor a un cierto estado de situación de la relación entre las distintas dimensiones del mercado del libro.*

*Su medición supone una definición operacional del concepto de bibliodiversidad. Esta será definida no sólo en términos de la cantidad y variedad temática de títulos en circulación en un determinado país, a través de los canales comerciales, sino también en relación al nivel de equilibrio en que los distintos actores del mercado del libro se encuentran y al grado de accesibilidad a la oferta por parte de los consumidores. A lo largo del documento se fundamenta la elección de cada una de las variables del ámbito de la producción y comercialización de las que se compone el índice, a saber: distribución de títulos por editorial, cantidad de títulos de autores y temas locales de editoriales de capital extranjero sobre cantidad total de títulos de editoriales de capital extranjero, variedad temática de los títulos, participación en el mercado de las editoriales de capital extranjero, cantidad de títulos editados cada cien mil habitantes, cantidad de habitantes por cada librería y cantidad de librerías de cadena sobre total de librerías.*

*Se han utilizado una serie de herramientas estadísticas entre las que se encuentra el cálculo del coeficiente de Gini, el índice de Shannon y la ponderación de cada una de las variables mencionadas. Esperamos que la aplicación de este índice arroje luz sobre las discusiones acerca de la bibliodiversidad y constituya un aporte para la elaboración y evaluación de políticas tanto públicas como privadas en torno del libro.* |

In use for the past few years, the term bibliodiversity is understood to refer to the diversity of publishing supply, thereby guiding the efforts of various bodies to foster this diversity. Despite this, no measurement of bibliodiversity has yet been performed. This is due in part to the recent nature of the term and to the subsequent difficulty defining it. To address this shortcoming, this article, with the creation of a "Bibliodiversity Index", offers a preliminary approximation that would assign a value to the various degrees of association between different aspects of the book market. This measurement pre-supposes a working definition of bibliodiversity. Bibliodiversity will be defined not only in terms of the quantity and thematic variety of titles circulating in a given country via commercial channels, but also in relation to the extent to which various book market actors are in equilibrium and degree to which the book supply is accessible to consumers. Throughout the document, the choice of each variable in both the production and marketing sectors is based on what comprises the index, namely: distribution of titles by publisher, number of local author and topic titles from foreign-held publishers over the total number of titles from foreign-held publishers, thematic variety in the titles, participation in the market by foreign-held publishers, number of titles published per one-hundred thousand inhabitants, number of inhabitants per bookstore, and number of chain bookstores over total bookstores.

A range of statistical tools was used, including the Gini Coefficient, the Shannon Index, and the weighting of each of the variables mentioned. We hope that the use of this index sheds light on future discussions concerning bibliodiversity and represents a step toward the development and evaluation of public and private book-related policies.

## INTRODUCCIÓN

La “bibliodiversidad” es un concepto relativamente nuevo que describe una serie de condiciones de equidad en la circulación de obras y autores en el marco de la industria del libro. Suele ser esgrimido para defender la existencia de editoriales pequeñas frente al avance de los grandes grupos editoriales transnacionales y, por ende, se encuentra cargado de diferentes matices tanto ideológicos como políticos que incluyen, también, el impulso de un nuevo sentido de la circulación de obras. Esto es, desde el hemisferio sur hacia el hemisferio norte en lugar del colonial y paradigmático sentido inverso. Su historia se encuentra íntimamente ligada a los colectivos de editores independientes. Se estima que comenzó a utilizarse a finales de la década del 90 y, en 2002, la Alianza Internacional de Editores Independientes tomó este concepto como uno de sus ejes fundacionales. Pero, a pesar de tratarse de un término bastante difundido en la actualidad, todavía no se ha realizado ninguna medición cuantitativa que dé cuenta de él y que, por ende, vuelva posible concluir las diferencias existentes entre distintos países o regiones en torno a él. De esta manera, las discusiones sobre políticas públicas y privadas acerca de la manera de incrementar la bibliodiversidad corren el riesgo de terminar en terrenos bizantinos, repitiendo pre-conceptos y reflejando posiciones de mercado ya sean estas dominantes o no.

Para atender esta falencia y contribuir con una herramienta estadística al ámbito de la gestión y política cultural, este documento se propone establecer una primera aproximación para la construcción de un “Índice de Bibliodiversidad”. Con este fin, se vuelve fundamental generar una “definición operacional” del término que nos permita trabajar a nivel cuantitativo, es decir, definir qué actividades u operaciones deben realizarse para medirla. En otras palabras, cómo podemos convertirlo en una entidad observable. Entonces, de nuevo, es necesario volver sobre él.

## DEFINICIÓN OPERACIONAL DE BIBLIODIVERSIDAD

El término bibliodiversidad se nutre del concepto biológico de “biodiversidad”, también llamado “diversidad biológica”, que se refiere a la diversidad de especies, poblaciones y organismos y el equilibrio entre los distintos ecosistemas que conforman. Cabe notar que no resulta menor la noción de “equilibrio” ya que no se trata del mero registro numérico de la cantidad de especies sino también del equilibrio en el que se encuentran. Vale decir, si una especie se encuentra en vías de extinción y otra se encuentra en un momento de superpoblación, se puede decir que la biodi-

versidad se encuentra afectada y por ende, disminuida.

A menudo, cuando se habla de desarrollo humano sustentable, se clama por un desarrollo que respete la preservación de la diversidad de las especies. Precisamente, la Asamblea General de las Naciones Unidas ha declarado este año, el 2010, como “El año de la Biodiversidad”.

Volviendo al concepto de “bibliodiversidad” que nos ocupará en este artículo, durante los últimos años se ha hablado largamente, tanto desde el ámbito académico como desde el de la gestión y política cultural, de la “diversidad cultural” y del “multiculturalismo”, entendiéndose que se trata de maneras de abordar realidades sociales complejas donde las tensiones de la globalización conviven con las tensiones de las diferentes identidades locales.

**« (...) LAS DISCUSIONES SOBRE POLÍTICAS PÚBLICAS Y PRIVADAS ACERCA DE LA MANERA DE INCREMENTAR LA BIBLIODIVERSIDAD CORREN EL RIESGO DE TERMINAR EN TERRENOS BIZANTINOS, REPITIENDO PRE-CONCEPTOS Y REFLEJANDO POSICIONES DE MERCADO YA SEAN ESTAS DOMINANTES O NO. »**

A partir de estas ricas discusiones se ha llegado a un importante consenso sobre la importancia de la heterogeneidad, es decir, de considerar lo diverso como un valor a preservar, también en el ámbito cultural. Especialistas como Theo Goldberg y García Canclini se han referido a la manera en que «la historia del monoculturalismo» muestra cómo los pensamientos centrados en la identidad y la diferencia conducen a menudo a políticas de homogeneización fundamentalista. Canclini concluye que convertir en concepto eje la heterogeneidad es no sólo un requisito de adecuación teórica al carácter multicultural de los procesos contemporáneos, sino

una operación necesaria para desarrollar políticas multiculturales democráticas y plurales, capaces de reconocer la crítica, la polisemia y la heteroglosia.

En lo que respecta a la legislación internacional en relación con este tema se destaca la «Convención para la protección y la promoción de la diversidad de las expresiones culturales», adoptada por la Conferencia General de la UNESCO en octubre de 2005 y ratificada por 35 países. De esta manera, se consagró una herramienta para facilitar la libre circulación de las ideas por medio de la palabra y de la imagen.

Pero en este artículo nos referiremos a un objeto cultural en particular, al libro, uno de los objetos culturales por antonomasia. Pero, ¿qué es lo que vuelve al libro en tanto bien cultural, un bien definitivamente diferente del resto? Cuando definimos al libro como bien cultural lo encontramos revestido de dos dimensiones: una en tanto objeto de consumo (producto) y otra en tanto vehículo contenedor de sentidos de una determinada cultura, es decir, de una dimensión simbólica. Esta última dimensión es la que lo diferencia de otros productos y lo convierte en merecedor de políticas específicas que promuevan su producción, libre circulación y, siguiendo la línea argumental que inspira este escrito, su diversidad.

Recapitulando, entonces, sobre los conceptos de biodiversidad y diversidad cultural, definiremos a la bibliodiversidad no sólo en términos de la cantidad y variedad temática de títulos en circulación en un determinado país, a través de los canales comerciales, sino también en relación al nivel de equilibrio en que los distintos actores del mercado del libro se encuentran y al grado de accesibilidad a la oferta por parte de los consumidores. Traducido al ámbito económico, esto último se refiere al nivel de equidad con el que editoriales y librerías participan del mercado medido en base a la facturación, distribución, exhibición y difusión.

Otro concepto en boga desde hace relativamente pocos años es el de “responsabilidad social empresarial”, el cual se refiere a lo que las empresas hacen en pos de sus clientes, accionistas, el medio ambiente y la comunidad, más allá de sus obligaciones legales. Trasladando este concepto a las empresas editoriales, podemos afirmar también que en la medida en que éstas actúen como verdaderos agentes culturales, que asumen riesgos culturales, económicos y financieros que permiten la existencia y la difusión de los autores y aportan al debate y la circulación de ideas aún a costa de sacrificar parte de su rentabilidad

económica, los mismos serán socialmente responsables y realizarán un aporte a la bibliodiversidad.

Pero ¿Cómo convertir esta compleja y abstracta noción de “bibliodiversidad” en una serie de indicadores que se puedan medir? En particular, cuando hablamos de bibliodiversidad, nos referimos a la necesaria diversidad de las producciones editoriales que se ofrecen a los lectores.

Aunque los grandes grupos editoriales, debido a su producción masiva de libros contribuyen a una cierta oferta editorial, la bibliodiversidad está íntimamente ligada a la producción de los editores independientes. Ellos padecen intensamente los efectos de la globalización económica, que favorece la concentración financiera del sector editorial, dominado hoy por grandes grupos que poseen los recursos económicos, los medios de comunicación y mecanismos de difusión. Uno de los principales problemas con los que se enfrentan gran parte de los editores es el de la sobreproducción, esto es, la edición de grandes tiradas por parte de las editoriales más grandes, ya que éstas, al tener un poder de negociación con los distribuidores y librerías mucho mayor, terminan desplazando la oferta del resto de las editoriales en términos de espacios de exhibición (mesas y vidrieras). La concentración de la edición de libros, dado que existen leyes de precio único en varios países, hace que la competencia más fuerte ocurra a nivel de la distribución. Asimismo, a menudo los requerimientos de resultados de los accionistas de los grandes grupos editoriales plantean la necesidad de editar la mayor cantidad posible de la menor cantidad de títulos, lo que se denomina “bestsellerización” e implica productos (títulos) que sean rentables en el corto plazo. Justamente, para que el pequeño editor pueda realizar una apuesta necesita poder recostarse sobre el largo plazo, editando “long sellers”, libros cuyo ciclo de vida sea largo.

Por otro lado, al tratarse de un mercado con bajas “barreras de entrada” ya que no se requiere enormes cantidades de capital para instalar una editorial, se vuelve posible el surgimiento de nuevos pequeños proyectos que suelen constituir un aporte a la bibliodiversidad.

**« ¿CÓMO CONVERTIR ESTA COMPLEJA Y ABSTRACTA NCIÓN DE “BIBLIODIVERSIDAD” EN UNA SERIE DE INDICADORES QUE SE PUEDAN MEDIR? EN PARTICULAR, CUANDO HABLAMOS DE BIBLIODIVERSIDAD, NOS REFERIMOS A LA NECESARIA DIVERSIDAD DE LAS PRODUCCIONES EDITORIALES QUE SE OFRECEN A LOS LECTORES. »**



## EL ÍNDICE

A continuación, describiremos las distintas variables y subindicadores que componen este índice.

>Librería: *espacio físico dedicado principalmente a la venta de libros al público, de manera permanente.*

>Librería de cadena: *librería con al menos tres sucursales en distintas ciudades dentro de un país*

>Editorial: *agente editor de cualquier naturaleza jurídica que tiene por objeto social principal la edición y comercialización de libros, de capital privado, con ánimo de lucro o sin él, o sociedades de Estado, que editen año tras año libros impresos, prensados, grabados, quemados o publicados electrónicamente, en maquinarias o instalaciones propias o de terceros y que publiquen regularmente al menos un título al año.*

>Editorial transnacional: *editorial que posee filiales en al menos dos países.*

>Título: *Obra editada y distribuida comercialmente a través de librerías, kioskos, supermercados y demás locales comerciales (se excluyen los títulos de distribución gratuita, ya sea por parte del Estado o por asociaciones civiles y de organizaciones religiosas y los títulos que no poseen distribución en librerías).*

Como ya indicamos, el índice de bibliodiversidad considera distintas instancias de la cadena del libro incluyendo su producción y comercialización. Este índice aspira a medir la distribución y diversidad y para esto se propone aplicar el coeficiente de Gini, una herramienta estadística originalmente desarrollada para medir la distribución del ingreso per cápita en una determinada sociedad. Por otro lado, dadas las dificultades que implican la medición de algunas variables directamente vinculadas con la diversidad se vuelve necesario que en esta primera versión del índice se utilice como “proxys” la inversa de la concentración de ciertas variables. En las áreas en que resulte más sencillo, y por ende menos costoso, se propone aplicar procedimientos específicos para medir la distribución equitativa. Asimismo, uno de los objetivos buscados es un buen nivel de comparabilidad en distintos países, para lo cual, en una primera instancia, es fundamental definir variables para las que existan datos ya relevados.



©Siena

Como antecedente a este índice se ha encontrado el índice de bibliodiversidad temática aplicado a la Biblioteca Conmemorativa Orton de Costa Rica de los autores G. Páez, M. Abarca, J. Brenes, R. Aguilar y M. Hidalgo. El mismo aplica un método basado en la teoría de la información como una medida de la entropía para estimar el Índice de Shannon con el objeto de determinar la riqueza temática de la colección de monografías interamericana de la ORTON-biblioteca especializada en temas agrícolas.

Justamente, el índice de Shannon (Shannon y Weaver, 1949) tiene entre sus usos más populares, la medición de la biodiversidad, concepto en el que nos estamos basando para pensar la bibliodiversidad. El mencionado índice de la biblioteca Orton parte de la clasificación internacional Dewey para medir la riqueza temática de una colección bibliográfica y será uno de los componentes de este nuevo Índice bibliodiversidad.

**« [ESTE] ÍNDICE ASPIRA A MEDIR LA DISTRIBUCIÓN Y DIVERSIDAD Y PARA ESTO SE PROPONE APLICAR EL COEFICIENTE DE GINI, UNA HERRAMIENTA ESTADÍSTICA ORIGINALMENTE DESARROLLADA PARA MEDIR LA DISTRIBUCIÓN DEL INGRESO PER CÁPITA EN UNA DETERMINADA SOCIEDAD »**

## VARIABLES DE PRODUCCIÓN (EDICIÓN)

Para pensar este índice tomaremos en cuenta solamente la producción dado que no existen datos confiables de las ventas con el nivel de detalle necesario. Otra de las cuestiones fundamentales a tener en cuenta para la obtención de los datos necesarios es realizar un adecuado refinamiento de las bases de datos de ISBN disponibles, de manera de solo tomar en cuenta las ediciones correspondientes a editoriales pertenecientes al sector privado cuyos libros sean comercializados a través de distintos canales-librerías, kioscos, web, supermercados, entre otros-descartando así los libros de distribución gratuita. Asimismo, en el caso de obras compuestas por varios fascículos de venta sucesiva (enciclopedias y manuales que se comercializan junto con los diarios a través de la red de kioscos) y de acuerdo con la reglamentación para el registro de ISBN se considerará como “libro” a cada uno de los mismos. Entre los indicadores construidos a partir de variables del ámbito de la producción editorial se proponen:

### **A | Distribución del mercado en términos de títulos por editorial.**

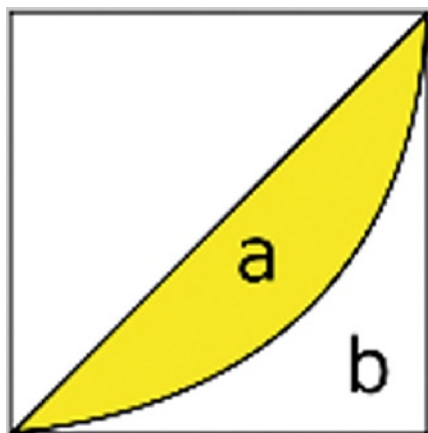
Las editoriales más pequeñas producen, en proporción, más títulos y menos ejemplares de cada uno, favoreciendo la bibliodiversidad. A esta variable se le podrían hacer la siguiente serie de críticas: ¿Por qué el hecho de que cada editorial edite una cantidad similar de títulos resultaría mejor en términos de bibliodiversidad que la situación en la que un grupo de

editoriales editara la mayoría de los títulos, manteniendo constantes la cantidad de títulos (*ceteris paribus*)? ¿Es necesariamente un indicador de diversidad? ¿Y si las editoriales grandes estuvieran compuestas de varios sub-sellos? Ante estos interrogantes nos atrevemos a afirmar, por un lado, que el hecho de que cada editorial edite una cantidad similar de títulos es un indicador de que las decisiones de edición se encuentran repartidas y de que hay una diversidad comprobable de criterios a la hora de la producción. Podemos decir que este hecho colabora fuertemente con la diversidad de la oferta. Cabe aclarar que cuando se habla de la “independencia” de criterios de un determinado sub-sello de una editorial transnacional se está hablando de una independencia relativa ya que existen una serie de lineamientos tanto económicos como financieros y políticos establecidos, por fuera de los cuales sería imposible operar para este sub-sello.

También se podría argüir la imposibilidad de comprobar la relación entre mayor equidad en la producción de títulos y mayor diversidad de la oferta. En este caso, se trata de una hipótesis. Dada la dificultad de medir la diversidad efectiva de la oferta, esta es una de las variables que constituyen una aproximación a la misma. Como ya dijimos, los grandes grupos económicos trasladan su poder de negociación en el mercado a las condiciones de distribución y exhibición en los distintos canales de venta y, de esta manera, su oferta suele ser más visible y llegar en mejores condiciones al público.

Finalmente, para medir este indicador, se propone la aplicación del coeficiente de Gini. Para esto es necesario listar a todas la editoriales según la cantidad de títulos que

produzcan, de menor a mayor. Luego, volcar dicha información en un gráfico de dos dimensiones, siendo el eje x-la variable independiente-la editorial, y el eje y, la cantidad de títulos producidos. En ambos casos se representa la distribución acumulada. El coeficiente que se obtiene de dividir el área existente entre la recta de 45 grados que nace en el eje de coordenadas y la curva representada (curva de Lorenz) por el área total existente entre dicha recta y el eje indicará el grado de desigualdad. En el gráfico se representa como a/b



Dicho coeficiente comprenderá valores entre cero y uno representando el uno el máximo nivel de desigualdad y el cero la equidad absoluta (esto sería así en el caso de que todas las editoriales produjeran la misma cantidad total de títulos). Para el cálculo se utiliza la fórmula de Brown

$$G = 1 - \frac{\sum_{k=1}^{k=n-1} (X_{k+1} - X_k)(Y_{k+1} + Y_k)}{2}$$

Siendo “G” el coeficiente de Gini, “x” la proporción acumulada de la variable “editoriales” e “y” la proporción acumulada de la variable “títulos”.

En el estudio “Espacio Iberoamericano del Libro” CERLALC, 2007, se puede comprobar la alta concentración de la facturación del mercado en un pequeño grupo de editoriales en el caso de Argentina. El 14% de las editoriales concentran el 75% de la facturación pero solamente aportan el 45% de los títulos (no pudiendo en este caso discernir entre re-ediciones y títulos nuevos).

## **B | Cantidad de títulos de autores y temas locales de editoriales de capital extranjero**

## **sobre cantidad total de títulos de editoriales de capital extranjero.**

Cabe reflexionar sobre la manera en que la cultura de un determinado país encuentra canales de circulación. Para preservar la diversidad en este sentido es fundamental que los autores locales tengan la mayor participación posible en el mercado editorial y no se encuentren con trabas derivadas de las economías de escala de explotación de títulos exitosos en la mayor cantidad de países posibles por parte de las empresas de capital extranjero. Dado que las editoriales nacionales son las que poseen un mayor contacto y compromiso con la cultura local, estas suelen darle prioridad en sus catálogos.

**« (...) UTILIZAREMOS UNA MEDIDA DE LA CONCENTRACIÓN DEL MERCADO EDITORIAL A MANOS DE CAPITAL EXTRANJERO PARA ACERCARNOS A LA PRESIÓN EJERCIDA SOBRE ESTE TIPO DE COMPETENCIA EN EDITORIALES LOCALES Y POR ENDE, SOBRE LAS POSIBILIDADES DE CIRCULACIÓN DE TÍTULOS DE AUTORES LOCALES. »**

## **C | Variedad de temática de los libros producidos.**

Como ya dijimos, tomaremos la aplicación del Índice de Diversidad de Shannon H’ para medir la riqueza temática de la Biblioteca Orton y lo modificaremos a los fines de medir la diversidad temática de los títulos producidos en un determinado país. Esto será posible siempre que los países tengan bases de datos completas sobre los títulos producidos en un determinado año, catalogadas según la clasificación internacional Dewey.

El índice aumentará en la medida en que exista una mayor cantidad de áreas temáticas entre los títulos producidos (equiparando “área temática de los títulos” con “especies” en el uso original para la medición de biodiversidad en el índice de Shannon) y a medida que la distribución entre ellos sea más homogénea, es decir, cuanto más equitativa sea la distribución de títulos entre áreas temáticas, mayor será este índice. La dimensión que corresponde a la cantidad total de títulos por país será medida por otro de los indicadores del presente índice (lo que en términos del índice de Shannon se referiría a la cantidad total de individuos), normalizada por la cantidad total de habitantes del país-ya que la producción de títulos se encuentra relacionada con la cantidad de posibles lectores.



©Siena

La fórmula del índice de Shannon es la siguiente:

$$H' = - \sum_{i=1}^S p_i \log_2 p_i$$

donde:

- >S - número de especies (la riqueza de especies)
- >pi - proporción de individuos de la especie i respecto al total de individuos (es decir la abundancia relativa de la especie i):
- >ni - número de individuos de la especie i
- >N - número de todos los individuos de todas las especies

Para aplicarlo a este índice de biodiversidad, de manera similar a cómo se realizó con la biblioteca Orton, se utilizará la clasificación internacional Dewey, equiparando sus secciones a la cantidad de especies en la fórmula de Shannon. Esta clasificación comienza con tres subcategorías, la primera define diez grandes clases, la segunda establece cien divisiones (diez por cada clase) y la tercera genera mil secciones (diez por cada división y, a su vez, 100 dentro de cada clase). De esta manera, cada sección está compuesta por diez subsecciones y

así sucesivamente. Una convención de este sistema dictamina que no puede existir un número de clasificación con menos de tres dígitos.

Para poder aplicar el índice de Shannon debemos definir en qué nivel de la clasificación mediremos la diversidad de títulos y su distribución. Basándonos en el caso de Argentina, un país con un índice de desarrollo humano (PNUD) alto en el que la mitad de los descriptores Dewey más utilizados en términos de títulos poseen más de tres números (Estadística año 2009, Cámara Argentina del Libro), aplicaremos Shannon al nivel de clasificación Dewey de cuatro números. Así, este subíndice considerará en qué medida la producción de títulos de un país alcanzan a cubrir estas diez mil secciones y con qué nivel de homogeneidad lo hace.

### **D | Participación en el mercado de las editoriales de capital extranjero**

(Porcentaje de los libros que son producidos por las editoriales de capital extranjero - en términos de títulos)

Nuevamente, en este caso utilizaremos una medida de la concentración del mercado editorial a manos de capital extranjero para acercarnos a la presión ejercida sobre este tipo de competencia en editoriales locales y por ende, sobre las posibilidades de circulación de títulos de autores locales.

### **E | Cantidad de títulos editados cada cien mil habitantes.**

Este indicador refleja la amplitud de la oferta editorial y, por supuesto, en él suelen incidir el nivel de desarrollo socio-económico, la madurez del mercado editorial de un país, la tradición que exista al respecto, el nivel educativo y las prácticas y hábitos en torno a la lectura, entre otras variables. Hemos escogido esta manera de presentar el indicador en función del estudio Espacio Iberoamericano del Libro- CERLALC (Centro Regional para el Fomento del Libro en América Latina y el Caribe)- UNESCO, 2007. Como ejemplo presentaremos este indicador para algunos países de América Latina relevados en el mencionado estudio donde se lo relaciona con el ingreso per cápita:

País	Población	Ingreso per capita (US\$)	Títulos	Títulos por 100.000 habitantes
España	42.690	24.360	62.820	147,2
Costa Rica	4.253	4.349	2.474	58,2
Argentina	38.372	3.988	16.040	41,8
Colombia	44.915	2.176	9.640	22
Chile	16.124	5.836	3.148	19,5
Uruguay	3.439	3.842	644	19
Panamá	3.175	4.325	569	18
Ecuador	13.040	2.322	2.060	16
Brasil	183.913	3.284	27.439	15
México	103.795	6.518	12.075	12
Venezuela	26.127	4.214	2.867	11
Perú	27.562	2.490	3.016	11
Cuba	11.245	2.880	1.075	10
Nicaragua	5.376	847	397	7
Paraguay	6.017	1.220	438	7
Bolivia	9.009	974	646	7
República Dominicana	8.768	2.130	586	7
El Salvador	6.762	2.340	332	5
Honduras	7.048	1.046	273	4
Guatemala	12.295	2.233	411	3

Fuente: Agencias Nacionales ISBN CERLALC- Base Mayo 2006, Agencia Española del ISBN, Base de datos Banco Mundial

## COMERCIALIZACIÓN

### CANALES DE COMPRA

Como objetivo de máxima se aspira a desagregar, cuando sea posible, canales: librería, supermercados, farmacias, kioscos, web y a identificar las librerías que funcionan cabalmente como tales cruzando y filtrando información de las bases de datos provistas por los proveedores más importantes del sector (distribuidores, etc.)

### INDICADORES

#### F | Cantidad de habitantes por cada librería.

Este indicador se refiere al acceso a la oferta de libros a través del canal comercial y, dado que este sigue siendo una de las principales vías de acceso para la compra de libros por parte del público, nos referimos a un dato de relevancia para la bibliodiversidad.

#### G | Cantidad de librerías de cadena sobre total de librerías-porcentaje-definiendo “librerías de cadena” como librerías que poseen sucursales en más de tres localidades distintas.

Este indicador apunta a mostrar la concentración de la cadena de comercialización, lo cual influye en el poder de negociación de las editoriales más pequeñas y, por ende, en la diversidad de la oferta.

### PONDERACIÓN DE LOS INDICADORES

Para la construcción de este índice hemos decidido ponderar cada uno de estos indicadores de acuerdo con la incidencia, peso específico, que entendemos que cada uno de ellos posee sobre la bibliodiversidad. Asimismo, se le otorgará un mayor peso a los indicadores que tengan una relación directa con el término tal cual lo hemos definido en este trabajo, privilegiando las medidas que analicen directamente la distribución (diversidad) de las variables por sobre las que hagan foco en la concentración.

De esta manera se propone la siguiente ponderación: (Cada uno de estos indicadores será normalizado para que su resultado se encuentre entre 0 y 1, de manera de obtener un índice que se encuentre dentro de este rango donde 1 indica un máximo de bibliodiversidad.)

	Indicador	Ponderador
a	<u>Gini-relación</u> títulos-editoriales	0,20
b	Porcentaje de títulos de autores y temas nacionales de editoriales de capital extranjero / total de títulos de editoriales de capital extranjero	0,10
c	Variedad temática de los títulos producidos	0,30
d	Porcentaje de títulos de editoriales de capital extranjero/ total de títulos producidos en el país	0,10
e	Cantidad de títulos cada 100 mil habitantes	0,10
f	Cantidad habitantes por librería	0,10
g	Porcentaje de librerías de cadena sobre total de librerías	0,10

« ESPERAMOS QUE ESTA PRIMERA APROXIMACIÓN A LA CONSTRUCCIÓN DE UN “ÍNDICE DE BIBLIODIVERSIDAD” CONSTITUYA UNA HERRAMIENTA ÚTIL A LA HORA DE COMPARAR LAS CONDICIONES DE CIRCULACIÓN DE LIBROS EN DIFERENTES PAÍSES. »

Este índice, a su vez, está compuesto por una serie de subíndices o indicadores, cuyo cálculo se detalla a continuación.

Índice de Bibliodiversidad

$0,2 A + 0,1 B + 0,3 C + 0,1 D + 0,1 E + 0,1 F + 0,1 G$

Subíndice A:  $a.\text{real} - a.\text{mín} / a.\text{máx} - a.\text{mín}$

Subíndice B:  $b.\text{real} - b.\text{mín} / b.\text{máx} - b.\text{mín}$

Subíndice C:  $c.\text{real} - c.\text{mín} / c.\text{máx} - c.\text{mín}$

Subíndice D:  $1 - (d.\text{real} - d.\text{mín} / d.\text{máx} - d.\text{mín})$

Subíndice E:  $\log(e+1).\text{real} - \log(e+1).\text{mín} / \log(e+1).\text{máx} - \log(e+1).\text{mín}$

Subíndice F:  $1 - (10f.\text{real} - 10f.\text{mín} / 10f.\text{máx} - 10f.\text{mín})$

Subíndice G:  $1 - (g.\text{real} - g.\text{mín} / g.\text{máx} - g.\text{mín})$

Cada subíndice se calcula partiendo de es base:

$$\text{Índice del componente} = \frac{\text{valor real} - \text{valor mínimo}}{\text{valor máximo} - \text{valor mínimo}}$$

Al aumentar los indicadores a, b, c y e la bibliodiversidad crece. Esto sucede a la inversa con los indicadores d, f y g, por esta razón se toma (1-subíndice) para que el Índice sea creciente entre cero y uno.

En el caso de la cantidad de títulos por cada 100 mil habitantes (e) entendemos que se trata de una variable que en la medida en que aumenta debe ser menos significativa en términos relativos, o sea, su aporte marginal a la bibliodiversidad debe ser decreciente. Para reflejar esta relación, utilizamos la función logarítmica. Al indicador le sumamos uno ya que la mencionada función es negativa cuando e pertenece al intervalo entre cero y uno.

Usamos esta misma lógica para el subíndice f, pero utilizamos la función exponencial (inversa de la logarítmica) ya que al aumentar afecta negativamente a la bibliodiversidad.

Para su cálculo son necesarios los siguientes datos.

## DATOS NECESARIOS (FRECUENCIA ANUAL, EN UN DETERMINADO PAÍS)

- >Títulos producidos (total)
- >Librerías (total)
- >Librerías de cadena (total)
- >Habitantes
- >Editoriales (Total)
- >Cantidad de títulos producidos por editoriales de capital extranjero

>Títulos de temas y autores nacionales producidos por editoriales de capital extranjero

>Editoriales de capital extranjero

>Títulos producidos por cada editorial

Esperamos que esta primera aproximación a la construcción de un “Índice de Bibliodiversidad” constituya una herramienta útil a la hora de comparar las condiciones de circulación de libros en diferentes países, como también para establecer parámetros y metas a alcanzar en términos de políticas públicas y privadas para promover al libro. De esta manera, se podrá debatir con fundamentos más sólidos, lo que creemos derivará en el fortalecimiento de las mismas.

## AUTHOR



Daniela Allerbon es editora y gestora cultural. Licenciada en Economía (Universidad de San Andrés) con un Postgrado Internacional en Gestión y Política en Cultura y Comunicación de FLACSO (Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales). Es Coordinadora del Programa de Promoción del Libro y la Lectura de la Secretaría de Cultura de la República Argentina. Miembro de Red Planes de CERLALC-UNESCO (Red de Responsables de Políticas y Planes Nacionales del Libro y la Lectura de América Latina, el Caribe, España y Portugal). Columnista de la revista de literatura infantil y juvenil Cultura LIJ. Directora de Editorial Tantalia, Vicepresidenta de EDINAR (Alianza de Editores Independientes por la Biodiversidad) y Vocal del Consejo Nacional de las Mujeres.



## BIBLIOPOBREZA O BIBLIODIVERSIDAD: DEL SOPORTE EN PAPEL AL NATIVO DIGITAL

DE ALEJANDRO ZENKER, DIRECTOR GENERAL  
DE SOLAR Y EDICIONES DEL ERMITAÑO (MEXICO)

*A partir de sus estudios, análisis y elucubraciones, el autor —pionero en la incorporación de la tecnología de impresión digital en México, y estudioso y analista, desde hace más de 15 años, del efecto de las nuevas tecnologías en el quehacer editorial y en la transfiguración del lector y la lectura— plantea que el tema de la bibliodiversidad puede abordarse desde muchos ángulos: como una bandera de lucha de las editoriales independientes que viven en un entorno dominado por las grandes editoriales, o como un derecho humano hacia cuya materialización nos encaminamos gracias a las nuevas tecnologías. Este artículo esboza, a grandes rasgos, cómo es que llegamos al punto en que nos encontramos, y hacia dónde se dirigen tanto la industria del libro en general, como las editoriales independientes en particular, pero con una mirada especial hacia el principal implicado: el lector y, por lo tanto, a la lectura. Transitar de la bibliopobreza hacia la bibliodiversidad presupone la adopción universal del libro electrónico y sus derivados. Pero no sólo eso: también supone comprender que el lector se ha convertido en esa nueva generación de “nativos digitales” a quienes corresponderá transformar el mundo. |*

Drawing from his studies, analysis, and musings, the author – a scholar, pioneer in the use of digital printing technology in Mexico, and analyst of over 15 years of the effect of new technologies on the publishing industry and the transformation of the reader and reading – suggests that the issue of bibliodiversity can be approached from many different angles: as a rallying point for the in-

dependent publishers that exist in an environment dominated by large publishers, or as a human right that we are close to realizing thanks to new technologies. This article outlines, in broad strokes, how we got to the point where we are and where the book industry in general and independent publishers in particular are heading, with special attention paid to the central participant: the reader, and therefore, reading. The transition from bibliopoverty to bibliodiversity presupposes the universal adoption of the electronic book and its derivatives. But this alone is not sufficient: one must also understand that the reader has been transformed into a member of this new generation of “digital natives” – on whose shoulders it falls to change the world.

## EL INICIO DEL FIN DEL DESENLACE QUE DIO LUGAR A QUE...

Cuando, a finales de la década de 1990, surgió el término “bibliodiversidad”, el escenario parecía muy claro. En el mundo editorial se daba una concentración de capitales sin precedentes que puso en manos de muy pocos no sólo el mercado del libro, sino también el poder para determinar las políticas editoriales y, con ello, lo que se podría leer y lo que no. Conforme fue evolucionando el mercado globalizado, se perfiló con claridad hacia dónde irían las cosas: el mundo mediatizado buscaba cerrar las pinzas culturales mediante el uso de la mancuerna medios masivos de comunicación-industria editorial. Es decir, la industria editorial dejaba, poco a poco, de ser una actividad relativamente independiente, para convertirse en eslabón de la cadena de consumo masivo de contenidos mediáticos, como la tv, la radio, el cine, los periódicos y revistas, etc. Quizá fue la fusión que tuvo lugar en 2001 entre aol y Time-Warner la que puso de manifiesto las nuevas reglas del juego. El enorme poder económico de la naciente industria de internet mostró su músculo... y su estrategia. La compra de editoriales medianas o pequeñas por parte de los grandes conglomerados comenzó a ser noticia cotidiana. Con la concentración vino la disminución relativa de la oferta de títulos y un incremento de la publicación de autores conocidos en detrimento de los desconocidos. La industria editorial globalizada dictó sus reglas: divulgación de libros de venta fácil que garanticen un retorno rápido del capital. Las librerías pronto se apegaron al esquema: presionadas por la creciente falta de liquidez de los lectores, cada vez más selectivos y más influidos por los medios, apostaron por lo que la industria editorial proponía. Se gestó así la

“bestsellerización” del mercado y el empobrecimiento de la oferta. La bibliopobreza se apoderó del mundo. La industria editorial tradicional globalizada ganó, pero por poco tiempo. La historia estaba, y está, lejos de concluir.

## LA BIBLIODIVERSIDAD AMENAZADA: EL ENVEJECIMIENTO DE ACERVOS EDITORIALES BASADOS EN LAS VIEJAS TECNOLOGÍAS DE PRODUCCIÓN

Entendamos por bibliodiversidad no sólo la riqueza de títulos disponibles, sino, sobre todo, nuestra capacidad de acceder a ellos. A mayor riqueza de títulos y mayor facilidad de adquirirlos, mayor bibliodiversidad; a menor cantidad de títulos y mayor dificultad para obtenerlos, mayor bibliopobreza. Esto último, la bibliopobreza, comenzó a ponerse de manifiesto no sólo a raíz de la “bestsellerización” del mercado, sino también de la incapacidad de las empresas editoriales de surtir la

totalidad de su acervo. Los libros, al finalizar el milenio —pero antes del surgimiento de la computadora y de los programas de composición tipográfica primero y de diseño gráfico después—, reposaban en los anaqueles de negativos en espera de una reedición. Pero la tecnología imperante, el offset, requería de tirajes largos para justificar una edición. Así, libros que ya habían “agotado” su mercado natural, tenían que esperar muchos años antes de ser reimpresos, cuando “alguien” en la empresa detectaba una nueva oportunidad de venta masiva. Pero tempus fugit, y muchos negativos languidecían, acumulaban hongos, se pegaban, resultaban inutilizables. Así, miles de títulos quedaron condenados a la desaparición. La tecnología que los hizo posibles se convirtió en la que los destruyó.

## «LA BIBLIODIVERSIDAD MORÍA POR IGNORANCIA Y FALTA DE PERSPECTIVA HISTÓRICA.»

En la última década del siglo xx, varias editoriales me llamaron para rescatar sus acervos. Yo había incorporado al flujo de trabajo de mi editorial la impresión digital y, con ello, soluciones innovadoras en ese entonces. Una editorial en particular tenía ya un catálogo histórico de 6 500 títulos. De éstos, unos 5 000 pertenecían a la era predigital, es decir, de ellos se conservaban, si acaso, negativos o sólo ejemplares impresos. Al revisar los soportes físicos encontré que gran parte era inservible: negativos terriblemente deteriorados y libros dañados por los efectos del sol. No hubo previsión alguna. La bibliodiversidad moría por ignorancia y falta de perspectiva histórica. Algunas obras podían ser rescatadas vía ocr (Optical Character Recognition), pero eso significaba incurrir nuevamente en el costo de formación y corrección, y las editoriales no podían o no estaban dispuestas a afrontar ese gasto. Quizá se podrían hacer ediciones digitales facsimilares, pero el desastre era previsible. Las viejas tecnologías estaban poniendo de manifiesto sus limitaciones y su incapacidad para garantizar la bibliodiversidad. De esto ya teníamos antecedentes. La destrucción de las grandes bibliotecas con ejemplares únicos ha sido un episodio recurrente a lo largo de la historia. La de Alejandría, fundada por los tolomeos y cuya primera destrucción es atribuida a Julio César,

es quizá la más conocida, aunque polémica ante la falta de datos fidedignos de su desaparición. Pero una y otra vez las nuevas tecnologías emergentes (prensa plana, offset) parecían prometer no sólo mayor difusión, sino también longevidad. Pero no cumplían.

Así las cosas, llegamos a la segunda mitad del siglo xx con una industria editorial boyante y prepotente. Nunca se habían editado tantos títulos. Nunca habían llegado a tantos lectores. Nunca hubo tantas librerías. Sin embargo, estábamos lejos de una genuina democratización de la bibliodiversidad, entendida como el derecho y la posibilidad de todo ciudadano del mundo a acceder a los libros existentes. La marginación, la pobreza, la ignorancia, el analfabetismo, la falta de bibliotecas, de políticas públicas y el centralismo seguían haciendo del libro y de la lectura, como de la cultura en general, privilegio de pocos. La libertad, la democracia, eran prerrogativas de un puñado de mortales. Como en la Grecia antigua. Pero a mayor escala... quizá...

## LAS EDITORIALES INDEPENDIENTES: ¿ESPERANZA PARA GARANTIZAR LA BIBLIODIVERSIDAD?

Ya para finales del siglo xx, cuando parecía que ante la globalización y el predominio de los grandes conglomerados editoriales nada se podría hacer, emergieron como hongos, por todo el mundo, proyectos editoriales que comenzaron a denominarse “independientes”. Se trataba de un fenómeno complejo, difícil de englobar en un término certero. Algunos retomaron las tecnologías en extinción, como los tipos móviles, el linotipo y la prensa plana, la encuadernación manual europea o japonesa y los tirajes pequeños. Otros se basaron en la impresión offset, cuyos precios bajaban; algunos más iniciaron actividades o migraron a las nuevas tecnologías emergentes, como la digital, que permitía la producción de libros en tirajes cortos, variables. Ya no se trataba de proyectos basados en grandes capitales en búsqueda de la maximización de sus ganancias. Generalmente, eran proyectos personales impulsados por el gusto por los libros en general, o por un proyecto en particular (personal, las más de las veces). Ante la ausencia de profesionalización de quien asumía la labor editora, las

cosas se hacían intuitivamente. El resultado era previsible: así como surgían, desaparecían los proyectos. No estaban destinados a brindar un sustento económico al editor. No tenían una visión a largo plazo. Tenían que ver más con una especie de pasión creativa, personal: publicar por gusto. Como quien pinta por pintar, esculpe por esculpir, escribe por una necesidad de dar cauce a su ímpetu creativo.

También surgieron proyectos editoriales encabezados por profesionales de la edición que buscaban una identidad alejada del mainstream que, por lo tanto, representaban genuinas opciones a las ofertas “bestsellerizadas” de la industria. Hubo otros intentos de gran importancia que deseaban romper las ataduras dictatoriales en diversos países, como España ante la dictadura de Franco (Anagrama es un ejemplo). Así, poco a poco, el mundo se pobló de nuevas opciones. Los que defendían la libertad de expresión, más que la bibliodiversidad, en algunos casos persistieron, crecieron y se mantuvieron. Pero la bandera libertaria desapareció como razón de ser para muchos, conforme se establecieron las libertades en Europa y América Latina, por ejemplo. El enemigo natural dejó de serlo. Ahora tenían que luchar por prevalecer ante el mercado “bestsellerizado”.

En no pocos países los gobiernos impulsaron, paulatinamente, políticas de apoyo a proyectos editoriales. En algunos de ellos, las editoriales “independientes”, sobre todo las emergentes, se convirtieron en genuinos zániganos del presupuesto, pero las más articularon proyectos alternos que dieron a conocer voces que, de otra manera, jamás habrían emergido. Por lo tanto, las editoriales y los proyectos editoriales independientes (porque algunas fueron y son editoriales, y otros sólo proyectos) surgieron como

genuina esperanza de una bibliodiversidad renovada y complementada con numerosas otras voces que, de no ser así, hubieran permanecido calladas.

No obstante, enfrentaron y siguen enfrentando —y muchas veces tratan de emular— un mercado creado a imagen y semejanza de las grandes editoriales, de los grandes conglomerados, de la “bestsellerización” del mercado.

## LOS “TEÓLOGOS” DEL LIBRO INDEPENDIENTE, DEL LIBRO CON SOPORTE EN PAPEL...

Surgieron así los panegiristas de las editoriales “independientes” y del soporte en papel del libro; alabadores de todo lo que oliera a “independiente”, pero en ese mundillo de las falsas ilusiones se cocinaba y se cocina de todo. Libros de excelentes autores maravillosamente producidos con el cuidado del editor artesanal que mira cada detalle, así como esperpentos con una pasmosa carencia de los más elementales conocimientos del oficio. Es verdad que más vale poder leer lo que a uno le interesa por precarias que sean las condiciones de la publicación, pero otra cosa es aprovechar una carencia para arrojar a quien tiene hambre de conocimiento un bodrio, producto, más que nada, de la ignorancia. La edición independiente surgió como alternativa ante el empobrecimiento de la oferta editorial por parte del mercado globalizado. Pero hay que saber discernir entre lo que es resultado del buen oficio, de lo que simplemente es fruto del oportunismo mercantil.

Las críticas, en un inicio, se centraron en las grandes editoriales. Parecía que emergía un frente común contra una práctica comercial universal, pero eso no llevaba a nada. Criticar al contrincante, al competidor, en el terreno comercial, no implicaba que éste cediera parte del mercado. Las reglas son otras. De tal suerte que, poco a poco, los “otros” editores, algunos al menos, comenzaron a percatarse de que, más que criticar al contrario, era necesario crear alternativas comercialmente viables.

**« UN LIBRO QUE NO LLEGA AL LECTOR CARECE ENTERAMENTE DE VALOR CULTURAL, O AL MENOS NO CUMPLE SU COMETIDO, ASÍ SE TRATE DE UN LIBRO DE ARTISTA CON UN TIRAJE DE EJEMPLAR ÚNICO. »**

## LA DISTRIBUCIÓN Y VENTA: LA GRAN BARRERA PARA LA BIBLIODIVERSIFICACIÓN

Como decíamos, el circuito comercial fue organizado en función de los intereses de las grandes editoriales que, a la postre, se convirtieron en necesidades de los propios librereros. Un libro que

no llega al lector carece enteramente de valor cultural, o al menos no cumple su cometido, así se trate de un libro de artista con un tiraje de ejemplar único. De este modo, los editores independientes enfrentaron su principal e irresoluble reto: entrar con sus “longsellers”, es decir, libros de lenta y a veces difícil venta, a un circuito comercial diseñado para grandes tirajes y libros de venta fácil y rápida, es decir, los bestsellers. Los libros de las grandes editoriales están diseñados de pe a pa para eso. Son cuidadosamente seleccionados no tanto en función de sus valores literarios, sino mercantiles. Eso no quita que se publiquen excelentes obras. Pero infinidad de textos de igual o mayor valía no es considerada. No todos pueden, a fin de cuentas, gozar del beneplácito, la difusión y mercantilización de los grandes.

Hoy en día, la industria editorial, la gran industria editorial, está indisolublemente ligada a un enorme aparato de mercadotecnia basado en los medios masivos de información (tv, radio, periódicos, revistas, etc.). Las ediciones independientes carecen de esa capacidad de difusión. Las librerías, que dependen de sus ventas, que a su vez dependen de esa difusión, se arriesgan cada vez menos. Destinan sus espacios a lo que les asegura ventas y, por lo tanto, ganancias. Se abren así a las ofertas de los grandes conglomerados. Se cierran a las propuestas marginales. Y si abren espacios a estas últimas, lo hacen para aparentar diversidad de oferta. El editor independiente, en general, recibe su mercancía de regreso con poca o sin venta alguna, y muchas veces no recibe pago ni siquiera cuando algo de su oferta se vendió.

De eso se desprende que una propuesta realmente independiente tiene que ser integral e incluir no sólo la selección de sus autores y la definición de su estrategia editorial, sino también comercial. En países como México, donde la cantidad de librerías decrece proporcionalmente al aumento de su población, llegar a las pocas que todavía existen supone un enorme esfuerzo comercial. Si una población de más de 100 millones sólo cuenta con menos de un millar de puntos de venta, distribuidos a lo largo de casi dos millones de kilómetros cuadrados, podemos imaginar que una editorial independiente difícilmente llegará a cubrir el escenario.

centros comerciales, los Sanborns, de ejemplares, cueste lo que cueste, y vender esos 1000 que sabemos se desplazarán, pese a que, para lograrlo, tendremos que distribuir 5000 y asumir la devolución de 4000 o más y, por lo tanto, las pérdidas?

Hay, sin duda, opciones. Algunos han explorado novedosas formas de comercializar sus libros con mayor o menor éxito, pero al menos en un país como México, donde el gobierno no ha comprendido el valor tanto de la cultura en general como de la industria editorial en particular, el editor navega a la deriva con pocas posibilidades de hacer de su proyecto una empresa rentable y viable.



©Siena

**«(...) EN UN PAÍS COMO MÉXICO, DONDE EL GOBIERNO NO HA COMPRENDIDO EL VALOR TANTO DE LA CULTURA EN GENERAL COMO DE LA INDUSTRIA EDITORIAL EN PARTICULAR, EL EDITOR NAVEGA A LA DERIVA CON POCAS POSIBILIDADES DE HACER DE SU PROYECTO UNA EMPRESA RENTABLE Y VIABLE.»**

Por otro lado, y como ejemplo de esto, se sabe (intuye) que hay varios miles de amantes de la poesía entre esos más de cien millones de habitantes en México, ¿cómo llegar a ellos? Quienes convocan a concursos de poesía se sorprenden cuando reciben miles de propuestas, pues a duras penas venden un centenar de libros. ¿Realmente hay más escritores o poetas que lectores? ¿Cómo superar la dispersión? ¿No hay otra forma más que llenar las librerías, los

## LAS DIMENSIONES FÍSICAS DEL LIBRO CON SOPORTE EN PAPEL CONVERTIDAS EN PRINCIPAL PELIGRO PARA SU SUBSISTENCIA

Conforme evolucionó la industria editorial, las características físicas del libro con soporte en papel se fueron convirtiendo en el principal enemigo para su distribución. En países como México, excepto algunas librerías grandes que pueden albergar decenas de miles de títulos, la mayor parte de los puntos de venta son relativamente pequeños, con capacidad de albergar unos cuantos cientos o pocos miles de títulos a la vez. Eso hace que tengan que ser muy selectivos en cuanto a lo que aceptan exhibir. Los libreros subsisten con dificultad. Cada centímetro cuadrado de los espacios de que disponen les cuesta. Por eso no puede reprochárseles que no incorporen a sus existencias cuanto libro se les ofrece a consignación. Eso reduce las posibilidades de venta de infinidad de títulos y empobrece la bibliodiversidad. El lector, al acudir a una librería, encuentra una oferta muy filtrada. Primero, por las decisiones del editor, que también es comercialmente muy selectivo cuando define su línea editorial y los libros que producirá. Luego, por el librero, que sólo incorpora una pequeña parte de lo que le ofrece el editor, dadas las limitaciones físicas de su librería. Para ilustrar nuestro pesimismo, la unesco registra un total de 1 004 725 títulos publicados en 78 países en un solo año, partiendo del registro disponible entre 1990 y 2005. En ese año, en Inglaterra se publicaron 206 000 títulos, y en Estados Unidos, 172 000. Entre enero y abril de 2009 ya habían sido publicados 289 000 nuevos títulos. Y podemos suponer una cantidad igual o incluso mayor de títulos no registrados. ¿Dónde y cómo albergar semejante riqueza científica, técnica y literaria? ¿Cómo tener acceso a ella? Y eso que sólo mencionamos estadísticas de lo “medible”, de las que escapa el inmenso universo de las publicaciones independientes y de los libros de autor, que no entran en la lógica del ISBN.

Para darnos una idea del problema, tomemos como ejemplo la Feria Internacional del Libro en Frankfurt, donde en 2009 se exhibieron más de

400 000 títulos, de los cuales 123 000 fueron nuevas ediciones. Si suponemos un ancho de lomo promedio de tan sólo 2 cm, los 400 000 libros requieren de 8 000 metros lineales de espacio de exhibición, 8 km, y las 123 000 novedades, 2 460 metros, casi 2.5 km. Y estamos considerando sólo los lomos. Si quisiéramos exhibir las portadas y partiéramos sólo de un tamaño promedio, media carta, es decir, de 13.5 cm, estaríamos hablando de 54 km de espacio de exhibición. Y ésta es sólo una fracción de los libros “vivos”. Evidentemente, no hay manera, excepto en esas grandes ferias, de exhibir la bibliodiversidad de la industria comercial. En México, en el año 2010, las editoriales independientes realizaron una pequeña feria del libro auspiciada por el Fondo de Cultura Económica. Sólo participaron 50 sellos que exhibieron más de 1 500 títulos. Y ésa es sólo una fracción de lo producido. Por supuesto, fuera de estas ferias esporádicas, los libros independientes no tienen dónde exhibirse ni venderse en su totalidad. Ninguna librería incorporaría el acervo completo de estas editoriales. El libro con soporte en papel se ha convertido en una limitante para la bibliodiversidad.

## LA BIBLIODIVERSIDAD COMO DERECHO HUMANO: EL ROMANTICISMO ABSURDO QUE HACE APEGARSE AL SOPORTE EN PAPEL Y CONDENA A LA BIBLIOMISERIA

El libro con soporte en papel tiene una larga trayectoria, lo que hace entendible que la mayor parte de los lectores lo considere “insustituible”. Pero, por otro lado, está una gran industria con enormes intereses comerciales en juego. Las opciones de nuevos soportes emergieron hace relativamente poco, y sus limitaciones iniciales eran evidentes. Sin embargo, la tecnología avanzó a pasos muy acelerados, y lo que hasta hace unos años era impensable, de pronto emergió como una verdadera opción para superar las barreras impuestas a la bibliodiversidad. No sólo la existencia de una internet cada vez más extendida, sino también el surgimiento de más puntos de conexión tanto alámbricos como inalámbricos permitieron prever un cambio fundamen-

tal en el mundo del libro y la lectura y, en general, en la transmisión de contenidos. Pero a ello se sumó la gigantesca red de teléfonos celulares y la transformación de éstos en dispositivos “inteligentes” con muchas capacidades que van más allá de la simple llamada o el envío de mensajes escritos, así como los nuevos dispositivos de lectura, particularmente el Kindl y el iPad. El cosmos de la palabra escrita y de la imagen cambió casi de la noche a la mañana. El libro electrónico pensado ya como contenido dotado de un contenedor igual de ligero y transportable que el libro con soporte de papel pasó de ficción a realidad en tan solo unos años.

No obstante, el conservadurismo editorial, por un lado, y la criminal miopía gubernamental, por el otro, han impedido que las inmensas posibilidades que emanan de las nuevas tecnologías sean adecuadamente aprovechadas. La bibliodiversidad debería ser considerada un derecho humano fundamental. El apego al libro con soporte en papel condena a millones a la bibliopobreza, y a los países de bajo desarrollo, al retraso. Hoy en día, el conocimiento es un capital humano fundamental, y también un capital nacional y universal. Los países que no lo comprendan estarán condenados al subdesarrollo intelectual y a su transformación en entes subsidiarios de quienes hayan entendido a tiempo la necesidad de impulsar radicales cambios en la administración y diversificación de la cultura, viendo el libro, y por lo tanto la bibliodiversidad, como parte fundamental de ella.

**« EL LIBRO CON SOPORTE EN PAPEL SE HA CONVERTIDO EN UNA LIMITANTE PARA LA BIBLIODIVERSIDAD. »**

## LAS NUEVAS TECNOLOGÍAS Y EL SURGIMIENTO DE UNA BIBLIOTECA UNIVERSAL CON BASE EN EL LIBRO ELECTRÓNICO

Mientras arreciaba la discusión sobre la viabilidad del nuevo soporte electrónico, algunos pusieron manos a la obra. Las iniciativas pioneras, como la biblioteca digital Gutenberg, dejaban intuir ya los alcances del nuevo soporte. Los estudiantes, ávidos de conocimiento, buscaban la información que necesitaban independientemente del soporte. Google, con gran visión del futuro, inició su megaproyecto de digitalización del acervo universal con medidas muy polémicas, cuyos alcances y repercusiones aún no se vislumbran por completo. Los grandes conglomerados editoriales, más enfocados al negocio, comprendieron finalmente el cambio inminente e iniciaron una labor titánica de conversión de sus acervos al formato electrónico, mientras sus envejecidos directivos de niveles medios y bajos seguían aferrados a la defensa a ultranza del soporte en papel. De esta suerte, Amazon lanzó su Kindl al mercado dotado de una gran oferta de títulos, base de su éxito junto con otras características, como una moderna gestión de derechos de autor (drm) y una conexión inalámbrica continua a la red, lo que permite la adquisición de libros desde cualquier lugar sin necesidad de contratar un servicio especial. Las bases sobre las que se centra la discusión son hoy, en 2010, diferentes de que las que teníamos dos años atrás. Aparentemente nos acercamos a un escenario en el que la bibliodiversidad podría darse finalmente. Pero no todo es miel sobre hojuelas.

## LA UNIVERSALIZACIÓN DE LA CONECTIVIDAD COMO EJE CENTRAL DE LA DEMOCRATIZACIÓN DE LA LECTURA

En un principio, cuando la conectividad a la red era lenta y cara, la miopía e ignorancia de las leyes que les son inherentes a los avances tecnológicos (como la progresión geométrica de sus capacidades y alcances) hacían que muchos negaran la posibilidad de la proliferación del uso de internet. Poco a poco, sin embargo, en algunos países más rápido que en otros, la velocidad de conexión fue aumentando y también la comprensión de la importancia de ofrecerla, incluso gratuitamente. Mientras que en un inicio, digamos 15 años atrás, montar una red de voz y datos en una empresa era caro, hoy su costo ya no es significativo. Eso ha conducido a que algunos gobiernos incluso estén creando o ampliando las redes gratuitas de conectividad a internet en parques y lugares públicos. Lo mismo hacen las entidades privadas,

como hoteles y restaurantes, que ofrecen una conexión gratuita. Esa capacidad de conexión está pasando de ser un privilegio de unos pocos, a convertirse en una verdadera necesidad. Habrá que trabajar para que esa conectividad no sólo se dé en las grandes ciudades, sino también en los poblados, sobre todo aquéllos alejados de las urbes. Un elemento básico contribuirá a ello: la migración de la televisión tradicional a la televisión digital y, con esto, a la combinación de conexión a la red televisiva y a internet, o a una televisión interactiva, como ya ocurre, y cuyo desarrollo a gran escala está previsto. Quizá pecho de optimista, pero pronto veremos cómo esa necesidad se convertirá seguramente en un derecho. No sólo porque ya los negocios no se comprenden sin el uso intensivo de la red, sino también porque es requisito para democratizar el conocimiento y la cultura y, por lo tanto, para lograr no sólo la bibliodiversidad, sino también el acceso a ella. Claro, la “democratización” sería no va de la mano de los propósitos de muchos gobiernos, en particular no de los totalitarios. Pero en la medida en que internet se está convirtiendo cada vez más en vehículo imprescindible para la comercialización de bienes y servicios, la propia economía empujará la modernización de la infraestructura de comunicación y, con ello, el acceso universal a la red. No por afán democratizador, sino meramente comercial. Quizás en este caso uno y otro irán de la mano.

## EL ABARATAMIENTO DE LOS DISPOSITIVOS DE LECTURA

A la par de la extensión de la red de conexión, se está dando ya un abaratamiento espectacular de los dispositivos de conexión y lectura. Los teléfonos celulares dieron la pauta. Sus precios han bajado espectacularmente, pero también los dispositivos de lectura lo han hecho. Hoy, un Kindle cuesta menos de la mitad que hace sólo un año, y el abaratamiento de las tablets tipo iPad es previsible. Los iPhone que en México costaban casi mil dólares hace un año, hoy los “regalan” al contratar cualquier plan de telefonía. También las televisiones, algunas de las cuales ya cuentan con conexión a internet, y las computadoras han ido bajando de precio. Recordemos lo que sucedió con las calculadoras de bolsillo. De ser muy caras en un inicio, acabaron siendo extremadamente baratas. Eso mismo pasará, inevitablemente, con los dispositivos de lectura. Con eso se están dando las tres condiciones básicas para el cambio que puede llevar de la bibliopobreza a la bibliodiversidad: la existencia de libros digitales, que ya se cuentan por millones, la ampliación y abaratamiento cada vez mayor de la cobertura y acceso a internet alámbrico e inalámbrico, y la popularización y abaratamiento gradual, pero veloz de los dispositivos de lectura. Para completar, ya hay nuevos dispositivos de lectura que funcionan con energía solar, de manera que

incluso el impedimento representado por la necesidad de conexión eléctrica o duración de la batería irá desapareciendo.

**« (...) YA SE HABLA DE LOS NACIDOS A PARTIR DE LOS AÑOS OCHENTA COMO “NATIVOS DIGITALES”, A DIFERENCIA DEL RESTO DE NOSOTROS, A QUIENES LAS NUEVAS TECNOLOGÍAS NOS LLEGARON CON NUESTROS CEREBROS YA MADUROS Y QUE, POR ENDE, SOMOS CONSIDERADOS “INMIGRANTES DIGITALES”. »**

## UNA NUEVA GENERACIÓN DE LECTORES: LOS NATIVOS DIGITALES

Hasta aquí hemos analizado los factores técnicos, tecnológicos y comerciales del problema. Sin embargo, hay un elemento que viene a rematar la reflexión: la transfiguración del lector y, por lo tanto, de la lectura en las nuevas generaciones. En el pasado reciente hablábamos de que tanto la aceptación como el rechazo de las nuevas tecnologías era una cuestión meramente generacional. Es decir, que quienes habían nacido y crecido en contacto con los nuevos dispositivos electrónicos los aceptarían con mayor facilidad, mientras que, quienes habían crecido con las publicaciones con soporte en papel tendrían mayores dificultades para adaptarse a los nuevos recursos. Sin embargo, nuevas investigaciones indican que no se trata sólo de que las nuevas generaciones tengan una mayor capacidad para aceptar las nuevas tecnologías —y particularmente los nuevos dispositivos— por su familiaridad con ellos, sino que incluso sus procesos mentales, sus conexiones neuronales, han tenido transformaciones sustantivas, al grado de que ya se habla de los nacidos a partir de los años ochenta



ta como “nativos digitales”, a diferencia del resto de nosotros, a quienes las nuevas tecnologías nos llegaron con nuestros cerebros ya maduros y que, por ende, somos considerados “inmigrantes digitales”. Es imperioso comprenderlo para entender que no podemos abordar el tema de la bibliodiversidad haciendo caso omiso de esto. ¿Por qué? Porque la nueva generación de nativos digitales procesa la información de manera distinta que los inmigrantes digitales. Y hablamos apenas de la primera generación. Es previsible que dichos cambios generen mutaciones en el ADN que se transmitan de una generación a otra. Las implicaciones de esto sólo las podemos intuir, pero no podemos establecer estrategias para la bibliodiversidad partiendo sólo de los mismos trillados elementos que hemos manejado hasta ahora.

Nos enfrentamos a un panorama de enorme complejidad, ya que estamos en un proceso de transición en el que hay una gran diversidad de lectores y no lectores de distintas generaciones y capacidades. No cabe duda de que hay que atender los requerimientos de todos, por complejo que parezca. Pero nuestra atención debería estar, desde ahora, orientada a la satisfacción de las necesidades de las nuevas generaciones. Crear “soluciones” para generaciones que “van de salida” y que pronto serán obsoletas, habla de una gran miopía estratégica. Como hemos visto, crear condiciones para una genuina bibliodiversidad es poco menos que imposible si pretendemos que ésta ocurra basada en el libro con soporte en papel. Haríamos mejor si enfocamos nuestros esfuerzos en: a) capacitar a las nuevas generaciones de “nativos digitales” para que hagan uso de las enormes ventajas que ofrecen las nuevas tecnologías, b) impulsar una labor sistemática de investigación científica que nos dé luz sobre lo que está aconteciendo y nos permita trabajar en los diversos niveles (sociológicos, políticos, económicos, culturales, educativos, etc.), con miras a adecuar la educación y formación cultural de manera que responda a las nuevas características y capacidades, inéditas, de los “nativos digitales”, y c) educar a los “inmigrantes digitales” para que aprendan el uso de las nuevas tecnologías y les saquen el mayor provecho posible.

Pronto, el quehacer editorial ya no será lo mismo ni toda la cadena del libro. Con el cambio, con la transfiguración del lector y la lectura, los autores trabajarán de manera distinta e irán produciendo obras que se adaptarán a los nuevos medios. Con eso, los editores tendrán que adaptarse y transfigurarse.

## LA ÉPOCA DE LA TRANSICIÓN HACIA UN MUNDO DIGITAL: COMPLEJIDADES Y OPORTUNIDADES

Al tratarse de una época de transición, enfrentamos una paradoja fundamental: son aún los “inmigrantes digitales” quienes tienen el poder en sus manos, y éstos todavía no comprenden cabalmente lo que sucede con las nuevas generaciones. Es más, en buena medida no tienen la capacidad de hacerlo. Por eso se aferran a las fórmulas que funcionan para sí mismos, critican los hábitos de los “nativos” y los abordan como si fueran “enfermos” y no como seres con otras capacidades que hay que saber aprovechar. Pero estamos a sólo 10 años, quizá, de que las cosas cambien de manos, si no es que ya está sucediendo. Lamentablemente, las capacidades multitarea de estos nuevos cerebros digitales están siendo desaprovechadas, y los editores de hoy, que no serán los editores del mañana, centran su atención en quejarse de las condiciones que prevalecen y que no permiten una diversificación del mercado del libro con soporte en papel. Ciertamente, no podemos evadir esa tarea: hoy por hoy, el libro con soporte en papel es el que prevalece y el que genera la mayor parte del negocio, aunque esto esté cambiando. Los editores independientes que usan procesos tradicionales de producción son quienes más sufren, y quizá quienes más amenazados están ante el cambio, si bien, por sus características, podrían adaptarse con relativa facilidad a las nuevas condiciones. Pero hay un mundo de oportunidades que se abren gracias, precisamente, a las nuevas tecnologías.

Hasta ahora, el lector no tenía otra posibilidad más que leer los libros según las decisiones (muchas veces erróneas) de quien tuvo en sus manos el diseño. Los libros con tipografía muy pequeña, una elección de familia tipográfica inadecuada, y una interlínea apretada son comunes. Y en el mundo se ha confundido a quien tiene discapacidad visual con un “no lector”. ¿Cuántos no han dejado la lectura no porque no les interese sino porque les resulta tan cansada que terminan por abandonarla? Las investigaciones en el terreno de la “lectotipografía” (Lesetypographie) son pocas, y la incursión en el mundo digital, así como abre puertas presenta un sinfín de retos. Bibliodiversidad no sólo es existencia de títulos, sino también acceso a ellos y facilidad de lectura. En ese

sentido, los libros que incluyen la lectura humana o robótica en voz alta, adicional a la capacidad de incrementar el tamaño de la tipografía, representan un avance significativo en el terreno de la facilidad de lectura.

« **BIBLIODIVERSIDAD NO SÓLO ES EXISTENCIA DE TÍTULOS, SINO TAMBIÉN ACCESO A ELLOS Y FACILIDAD DE LECTURA** »

## ¿ES IMPRESCINDIBLE EL EDITOR?

El mundo de los blogs, la facilidad de subir textos a la red, los programas cada vez más sofisticados que permiten fácilmente darle formato a los textos, las nuevas políticas de algunas empresas, como Amazon por ejemplo, que invitan a subir ya no sólo libros, sino también documentos sueltos, hacen florecer la pregunta: ¿será imprescindible el editor en el futuro? A esto hay dos respuestas: sí y no. Sin lugar a dudas, fluirán cada vez más textos libremente, sin un editor de por medio, como ya sucede. De hecho, son previsible dos movimientos antagónicos: el que detenta, defiende y se beneficia económicamente de los derechos de autor, y el que los trasgrede, ya sea creando sin

afanes de lucro, de manera personal o colectiva, o el que por la vía de la “piratería” se apropia y difunde obras protegidas legalmente. Hay una larga discusión sobre si deben o no persistir los derechos de autor. De hecho, su defensa pareciera atentar, desde algunos puntos de vista, contra la bibliodiversidad, al limitar el libre flujo de información. No obstante, podemos esperar que, al pasar del soporte en papel al electrónico, el libro se abaratará progresivamente, pues sus oportunidades de venta aumentarán al llegar a un público más amplio; un precio menor lo hará más accesible y crecerá la posibilidad de que lo compre un público más amplio.

Por otro lado, nos acercamos a la transmutación de una obra hacia lo que se conoce como “ciberliteratura”, es decir, piezas multimedia cuya complejidad de producción irá en aumento en la medida en que se le integren nuevos elementos, como música, foto y video, así como la capacidad de interactuar, de intervenir en diversos aspectos de la obra. Mientras podemos prever que la producción de obras con simple texto lineal se simplificará cada vez más, las otras, las multimedia, requerirán de un editor que quizá se parecerá cada vez más a un director de películas, en las que son muchos los que intervienen en su creación.

Como decíamos antes, es probable que la función editora, con el tiempo, cambie radicalmente de manos, y que las editoriales como las conocemos habrán desaparecido o habrán sido compradas por otras empresas, precisamente aquellas que detentan hoy el poder sobre los medios de comunicación, incluida, por supuesto, la internet. Pero, por el otro lado, la tecnología nos depara aún tantas cosas en el futuro inmediato, que también podemos imaginar que, así como hoy infinidad de individuos crea libremente aplicaciones que van de sencillas a relativamente complejas para diversos dispositivos (como el iPad, el iPhone, la iPod, etc.), pronto también generarán “libros multimedia” (ciberliteratura) de gran interés y éxito comercial con herramientas cada vez más simples de usar.



©Siena

## LA PROFESIONALIZACIÓN DEL EDITOR EN LA ÉPOCA DE LA TRANSICIÓN

Lo que es seguro es que los editores de hoy tienen que profesionalizarse con urgencia. Hay algunos que ya no podrán engancharse en esta nueva era digital. Hay nuevas generaciones de editores en proceso de formación que están emergiendo de diplomados o maestrías y, quizá, en un futuro próximo, en países hasta ahora atrasados en ese terreno, incluso de licenciaturas. Esos editores tienen que mirar, sobre todo, hacia el futuro inmediato, pues generalmente los estudios que están cursando parten de una premisa falsa: la perdurabilidad, *per secula seculorum*, del libro con soporte en papel. Hoy, el editor debe estar preparado para hacerle frente a los retos tradicionales del mercado “bestsellerizado” descrito al inicio, y a la transición a la digitalización del mercado, y a la exploración y competencia una vez incorporado de lleno a él. Producir la obra y llevarla al “estante”, a la librería virtual, ya no será el problema, sino competir desde un punto de vista mercadotécnico entre millones de otras obras. La bibliodiversificación enfrentará a editores y autores al reto de destacar para vender o, simplemente, darse a conocer. Desarrollar los programas de capacitación para un futuro aún incierto es todo un reto. No obstante, quienes, a fin de cuentas, moldearán y se moverán en ese mercado serán, sin lugar a dudas, los mismos nativos digitales.

lectura. Habrá que redefinir la función de los que hoy están involucrados en el quehacer editorial. Por otro lado, las decisiones gubernamentales de incentivo o desaceleración de este proceso serán cruciales para definir el grado de competitividad de los países en esta nueva carrera. También viviremos batallas en las que la censura totalitaria tratará de cerrar los ductos de información, como ya ha sucedido en países como China y Cuba. En este proceso, los guerrilleros de la libertad de expresión cobrarán cada vez más importancia ante las tendencias hipócritamente moralistas de algunos de los principales dueños de los medios, como Google, Facebook y otros. Quizá viviremos en los próximos años una etapa de libertad y bibliodiversidad nunca antes vista en la historia de la humanidad, pero también seremos testigos de grandes debates en torno a la libertad de expresión y del flujo indiscriminado de la información ante previsible medidas que tomarán algunos gobiernos o empresas para controlar la información. Dará gusto vivir lo uno, y terror lo otro.

**« EL RETO AHORA ES QUE SE LOGRE IMPULSAR LA EXPANSIÓN DE LA RED DE CONECTIVIDAD Y EL USO DE LOS DISPOSITIVOS DIGITALES MULTITAREA Y DE LECTURA. HABRÁ QUE REDEFINIR LA FUNCIÓN DE LOS QUE HOY ESTÁN INVOLUCRADOS EN EL QUEHACER EDITORIAL. »**

## A MANERA DE CONCLUSIÓN...

La industria editorial, en general, y las editoriales independientes, en particular, enfrentan una situación sumamente compleja. Mientras hoy sigue prevaleciendo el mercado dominado por unos cuantos conglomerados editoriales, por otro lado hay una expansión inédita de las nuevas empresas que dominan internet y se han ido apropiando de los diversos medios de comunicación y generación de contenidos. Es previsible que sigan comprando las empresas editoriales que aún no pertenecen a sus consorcios, con lo que la industria editorial cambiará de manos. Con eso continuará el proceso encaminado a la digitalización de los acervos y a la transformación del libro en uno más de los recursos digitales a su servicio. Todo esto pareciera indicar, sin embargo, que la bibliodiversidad se verá beneficiada, si bien preocupa el enorme poder que se está concentrando nuevamente en pocas manos. Las editoriales independientes perderán banderas, pero ganarán espacios y oportunidades. El reto ahora es que se logre impulsar la expansión de la red de conectividad y el uso de los dispositivos digitales multitarea y de

## AUTOR



Director general de Solar, del Ermitaño y de la revista Quehacer Editorial. Dirige también el Instituto del Libro y la Lectura de México. Fue fundador de la Asociación de Traductores Profesionales y miembro del Consejo de la Federación Internacional de Traductores. Fue secretario general de la Sociedad Iberoamericana de Estudios sobre la Traducción y director del Instituto Superior de Intérpretes y Traductores, así como miembro de la mesa directiva de la Asociación Mexicana de Lingüística Aplicada. Miembro fundador de la Alianza de Editores Mexicanos Independientes. Estudió pedagogía en Alemania y traducción en El Colegio de México. Ha publicado numerosos artículos e impartido conferencias en maestrías y diplomados en Producción editorial de prestigias universidades mexicanas y a nivel internacional. Es un entusiasta difusor del uso de las nuevas tecnologías en el medio editorial.

## INDICATORS OF BIBLIODIVERSITY: A MULTIVERSALIST'S MATRIX

BY DR SUSAN HAWTHORNE, DIRECTOR OF SPINIFEX PRESS, ADJUNCT PROFESSOR,  
DEPARTMENT OF HUMANITIES SCHOOL OF ARTS & SOCIAL SCIENCES,  
JAMES COOK UNIVERSITY (AUSTRALIA)

The research focus for this essay is the theoretical and practical basis of bibliodiversity among independent publishers. The theoretical foundations are based on research developed ten years ago while the author undertaking her PhD. Central themes of the research were biodiversity, cultural diversity and epistemological multiversity. The work drew an analogy between agricultural monocultures of factory farming and intellectual monocultures formed by dominant social constructions. Susan Hawthorne contested the idea of a single universalist knowledge by proposing instead a wild politics based on resistance to domination, globalisation and a one-size-fits all decontextualized approach.

As Maria Mies says, in order to change a thing, you need to experience it first. Working as a publisher has given Susan Hawthorne plenty of scope and opportunity to test her ideas and to discover how applicable they are in the light of the concept of bibliodiversity. She found that the concept of bibliodiversity fitted easily into her schema of epistemological multiversity, discovering along the way that writers, publishers and educators at the margins of the dominant discourse were simultaneously coming up with similar ideas in South America (bibliodiversity), India (monocultures of the mind), Africa (multiversity), Australia (multiversity and wild politics). Not only that, but that they provided a way to critique a vast array of institutional dominations including agriculture, production, pornography and heterosexuality. Using feminist and anti-racist theoretical tools alongside insights from ecology, pluralistic viewpoints can be put without falling into a conservative, anything-goes, cultural relativist post-modernism.

In the precursor to her conclusions, the author outlines principles of bibliodiversity, drawing out particular systems of thinking and action in order to make bibliodiversity a genuine outcome. In her second conclusion, she names a number of key areas in which active and conscious resistance is necessary in order to create the social change that is at the root of the idea of bibliodiversity.

In this paper, I explore the three-layered analogy between the health of an ecosystem and its biodiversity<sup>1</sup>; the health of an eco-social-system and its multiversity<sup>2</sup>; and the health of the publishing industry and its bibliodiversity<sup>3</sup>. It is useful to think of this as a view from below. Like old trees in the right soil, the roots of culture are deep. Time has created a rich seam of knowledge and if the tree cannot tap into this soil of knowledge, it will die for lack of nutrients. But the tree is not alone. It is dependent on a host of organisms and plants and animals around it.

« BIBLIODIVERSITY OCCURS WHEN BOTH THE DEEP SOIL OF CULTURE IS NURTURED AND THE MULTIPLICITY OF EPISTEMOLOGICAL STANCES IS ENCOURAGED. »

A biodiverse ecosystem is one that is in 'dynamic balance'<sup>4</sup>. If a sudden change in conditions occurs and one part of that system overruns the habitat, then there is biodiversity loss. Homogenisation of ecosystems is an adverse effect of globalisation, and in the cultural sphere, homogenisation also occurs. Monocultures of the mind (Shiva 1993) are as destructive as agricultural monocultures. If a social system is dominated by epistemological monocultures, it suffers in just the same way as an ecosystem: there is loss of 'dynamic balance', loss of diversity. In this context, the search for an epistemological approach that emphasises multiversity is the first step. In order for multiversity to thrive, an accompanying phenomenon of publishing is also required, and this necessitates an approach that highlights bibliodiversity.

Bibliodiversity occurs when both the deep soil of culture is nurtured and the multiplicity of epistemological stances is encouraged. I refer to this as cultural multiversity. Small and independent publishers contribute to cultural multiversity through the deep publishing cultural materials (e.g. books

that draw on non-homogenised cultural knowledge) and producing books that represent a wide range of viewpoints and epistemological positions.

My own publishing practice emerges from this philosophy. As a feminist publisher, our voices are rarely heard in the mainstream; nevertheless, we publish both local and international materials and attempt to represent those whose voices are most marginalised. To this end, we have published works by Indigenous writers and by lesbian writers from many different countries; we have published working class histories, but also the histories of women who have had class privilege. The writers whom we publish come from every continent, and they work across many different forms and genres.

## MULTIVERSITY

The concept of multiversity<sup>5</sup> is one that has at its centre respect for systems of knowledge born out of experience as well as through research and study. Interactions between knowledges are important in the development of systems that value the collective whole, the self-sustaining organism, the consequences and the contexts. Paul Wangoola (2000) has also proposed a multiversity<sup>6</sup>. For him, multiversity is a challenge to the ways in which knowledge is structured in western systems, in particular in universities where abstraction and disconnection from place result in specialist discourses that cannot communicate with one another across disciplines. He proposes an Mpambo Multiversity, which actively resists modernisation and its accompanying "Disconnects from culture" [Wangoola, 2000, p. 270-272].

*The guiding principle behind Mpambo is that being rooted in their own knowledge bases people can engage in dialogue, synthesis, articulation, partnership, collaboration, the building of synergies and cross-fertilization: all of this across sectors, knowledges, cultures and civilizations* [Wangoola, 2000, p. 274].

1 | Biodiversity is the complex self-sustaining system of an ecological niche in a very particular locale. It includes diversity in genetics, within species and within ecosystems. It includes plants, animals and micro-organisms. It "encompasses all of the species that currently exist on Earth, the variations that exist within species, and the interactions that exist among all organisms and their biotic and abiotic environments as well as the integrity of these interactions" [Gowdy and McDaniel, 1995, p. 182]. I expand the notion of biodiversity to take in cultural diversity, and I explore the idea that biodiversity could be the inspiration for culture and the development of bibliodiversity.

2 | Multiversity is an epistemological approach that takes account of the location and context of the knower. It values local knowledge. It does not attempt to straitjacket those in what I call the diversity matrix.

3 | Bibliodiversity is a complex self-sustaining system of storytelling, writing, publishing and other kinds of production of orature and literature. The writers and producers are comparable to the players in an ecosystem. Bibliodiversity contributes to a thriving life of culture and a healthy eco-social system.

4 | See Conclusion 1 for the 'Principles of bibliodiversity' in which dynamic balance is defined.

'Marginal knowledges' have contributed significantly to feminist knowledge. The 'multiversalist', in contrast to the 'universalist', recognises that universals tend to work against the most dispossessed members of society since they deny the worth of the knowledge of the dispossessed. The multiversalist, by contrast, recognises that there are many different ways of organising knowledge, and that those who live close to the biophysical world have the best knowledge of it and are well-versed in the local conditions; likewise that the knowledges of the poor, of women, of people marginalised for a multiplicity of reasons have a great deal to offer, with their perceptions and knowledges of the world. Wangoola explains the name:

*After the harvest, the mother selects the best seeds for careful and safe keeping for planting the next season. Thereafter, permission is given to eat the rest. In the Lusoga language of Uganda, 'mpambo' means the best of the seeds that are kept away for propagation* [Wangoola, 2000, p. 277].

Multiversity recognises that the existence of alternative knowledges is important to human knowledge as a whole [Wangoola, 2000, p. 273]. The caution here is that respect for the way in which knowledges are structured is important, and appropriation or commercialisation of such knowledges results in their distortion. For, just as money in Indigenous Warlpiri society in Australia transforms its meaning [Bell, 1998 and 2002], so does commercialisation of ideas that are structurally anathema to a monied economy.

## THE SOIL

I grew up in a multiple knowledge system. The accident of my birth in the southern hemisphere was the first knowledge dislocation I noticed. Later, with political activism around feminism, lesbian culture, Aboriginal culture and disability, I noticed other systems. But my first understanding of the dual system – northern hemisphere/mainstream, southern hemisphere/margins – occurred on a daily basis throughout my childhood. Christmas cards filled with snow and reindeer accompanied blistering hot days, withering grass and ice creams. My grandmother told us stories of innocuous rabbits such as Peter Rabbit, while my father – a farmer – went out on shooting expeditions to rid the land of the introduced pest: the European rabbit. At school, the textbooks were filled with images of oaks and elms, God and the church; only in Nature Study classes did anyone mention the eucalyptus and callitris; no one mentioned the dreamings of the Indigenous owners of the land. The history we learnt had more to do with the British Empire than the 70,000 years (and more) of continuous Aboriginal culture, or even the mere 200 years of white habitation. What was conveyed

to us was that the knowledge of Britain or Europe was more important. It represented 'Truth'. What we learnt in nature study, or by living on the land, was incidental, only of interest to us, and not the sort of knowledge that would carry you through your life. This was the 1950s in rural New South Wales. We knew we were a long way from where the real and important events of the world occurred. Nevertheless, the first twelve years of my life gave me a rootedness in the local, in the land, and a real sense of my place. It is the background against which my thinking and imagining takes place.

There were, of course, internal displacements of class, religion and cultural background and these things divided us. In my remote rural region, the working class was comprised of new migrants from post-war Europe (mostly from Italy) and farm labourers. What united (most of) us was our sense of difference from that other world, the Northern Hemisphere, where the real business of world politics, war and fear went on. As a colonised nation, 'home' was elsewhere<sup>7</sup>.

The knowledge that I had thought disadvantaged me, in the long term, I have come to see as the most valuable heritage I have.

Out of this background, I have become a writer and a publisher. I inherited a love of books from my mother and a love of storytelling from my grandmother. I have entered many marginal knowledge systems during my life, and when I first entered publishing, I remembered the advice of Valerie Solanas [Solanas, 1970] do not be one

5 | It is interesting to note the relationship of the word 'university' to the word 'universal'.

6 | Interestingly, I thought I had invented the term 'multiversity' around about the year 2000, but discovered in 2001, that Paul Wangoola had also used it. His use, as a different kind of university, is the more usual use of the term. The concept of a multiverse goes back many thousands of years in Hindu cosmology.

of the “approval-seeking Daddy’s Girls,” (p. 41) “become members of the un-work force,” (p. 42) and change the system.

## « THE PRODUCERS OF BIBLIODIVERSITY INHABIT THE MARGINS: SOCIALLY, POLITICALLY, AND OFTEN GEOGRAPHICALLY AND LINGUISTICALLY »

The other important element of my childhood was nature. Growing up on a farm with native bushland our playground, I have a profound connection with the natural world that cannot be entirely expressed in words. My parents had an intuitive sense of ecology; they cared about trees, about the need for shade for sheep. And although they used the technologies of their time, pesticides and fertilisers, they were never careless, and it was my mother who first mentioned the name Rachel Carson [Carson, 1962] to me. So what is the point of all this autobiography? It is that the personal is political. The soil is the basis of ecology. The wild seed will affect biodiversity and the creative wild type will contribute to the health of the culture. Bibliodiversity is the production of local and marginal knowledges into the mainstream. The



©Michael Beech

producers of bibliodiversity inhabit the margins: socially, politically, and often geographically and linguistically [Ndumbe, 2007; Bell, 1998].

## PRODUCTION

“Bibliodiversity appears today to be threatened by an editorial glut and financial concentration in the world of publishing, which paves the way to the supremacy of a handful of major publishing groups and the quest for high productivity (<http://www.alliance-editeurs.org/bibliodiversity?lang=en>).

In her book, *Close to Home*, Vandana Shiva introduces the concept of creation and production boundaries [Shiva, 1994, p. 140-141]. In the world of books, a self-published text would fall outside the production boundary. Such works do not count as part of the countable economy because they are produced for private use (profit is not their primary reason for existence) or for domestic or altruistic consumption. In the counting of GDPs, such creation is economic suicide. But let us think for a moment of some historical examples. Virginia Woolf was published by the Hogarth Press, a press run by Leonard Woolf, for which she did a great deal of the typesetting. Shakespeare and Company, a Paris-based bookshop run by Sylvia Beach and Adrienne Monnier, published James Joyce’s *Ulysses*. Bryher (Winifred Ellerman) privately published some of the work of American poet, HD (Hilda Doolittle). I mention these three modernists because they now have significant literary industries that have grown up around their work. Under the commercial model of publishing, very little of their work would have been published, because they were all breaking new ground, experimenting or writing in ways that simply were not popular at the time. They all contributed the equivalent of an ecological boost to the culture that is, bibliodiversity.

As Timothy Swanson in writing about biodiversity points out:

Biodiversity serves a distinct function within the R&D process. It acts as a source of new stocks of information, which can then serve as the base from which to develop new innovations. Once brought within the process, it is assimilated bit by bit into the commercial sector and investigated as such [Swanson, 1996, p. 6].

7 | Home was very much not elsewhere for Aboriginal and Torres Strait Islander peoples, but that story was only being newly told in the 1950s. It would take (mainly) independent publishers to put those histories into the cultural mainstream around thirty years later.



One of the problems we face as publishers is to keep cultures alive without committing the sin of assimilation<sup>8</sup>. How can we do this? Importantly, it takes a clear intention to refuse to assimilate, for example, to make the language more acceptable for mainstream readers. In Australia, this is an important aspect in working with Indigenous writers, since Australian English and Aboriginal English are not identical. Likewise, as Australian publishers, we have battled to maintain our Australianness along with Australian spelling when selling rights to UK or US publishers. And as feminist writers, we have fought to keep feminist language and concepts alive in the face of a media and mainstream backlash, appropriation and distortion. These are all battles against assimilationist homogenisation.

## FEMINISM

An essential element in bibliodiversity is feminism. Feminism is the recognition that women are oppressed and discriminated against in the global context. It is not sufficient however, simply to acknowledge this oppression. An indispensable part of feminism is doing something to change that situation.

“Women constitute the single biggest group of the poor. They are among the poorest of the poor” [Seager, 1997, p. 121]. Women’s poverty is replicated in societies around the world. It is also reflected in the absence of power to speak freely, and along with this, for their speech to be heard.

Betty McLellan in her book *Unspeakable* (2010) draws parallels between

free trade/fair trade and free speech/fair speech. Here in brief are the arguments she makes :

- > free trade/free speech favours the powerful
- > free trade/free speech fosters and entrenches inequality
- > free trade/free speech focuses on the individual
- > free trade/free speech ignores quality of life

[McLellan, 2010, p. 52-58].

McLellan does not specifically illustrate the contrasting axioms, but the consequences of her ideas are as follows :

- > fair trade/fair speech decentralises power
- > fair trade/fair speech fosters justice and fair treatment
- > fair trade/fair speech focuses on the common good and engagement
- > fair trade/fair speech highlights the importance of life over profit.

For a publishing industry to foster bibliodiversity, the above must be taken into account. The upshot of this is that women’s voices must be heard, as must the voices of people who have been historically marginalised: the colonised, peasants and workers.

The realization that the women’s question is related to the colonial question and that both are related to the dominant, global, capitalist-patriarchal model of accumulation did not dawn upon us suddenly or in our studies. Our perception of the systematic relationship between these questions is the result of many years of experience in the Third World (in India and Latin America) and involvement in women’s struggles in Europe [Mies et alii, 1988, p. 1-2].

The publishing industry thrives on margins, because those existing on the margins – like the wild seeds – have a new ideational energy for the society. But it is always short-lived, a fashion, something exotic [Hawthorne, 1989] or shocking. More challenging is the possibility of those same marginal people taking over the means of production. As the publisher of a feminist press, that is exactly our intent. While in large publishing houses, women play significant roles in editorial departments and promotion ; creating a dynamic balance in areas such as management, distribution, warehousing, technology and sales is far more daunting and less likely to occur.

Feminism brings new insights to poverty, to questions of power and its use in society, and brings significant questions to men who continue to behave in such a way as to maintain social norms that would be loudly criticised if they were not men’s treatment of women. That is, the corporate treatment of workers or peasants, or the treatment of one caste by another,

8 | The word assimilation has different cultural overtones in English and French. In English, used in relation to cultural assimilation, it means that a person from outside Australia should take on the social norms, the language and the habits of ‘Australians’ (and Aboriginal Australians are not the signified group). In French, the best way to think of the meaning assimilate is to think of it as something that is digested; it is broken down, its original form gone, and you cannot tell the cheese from the potato.

or the treatment of a particular cultural or ethnic group is resoundingly analysed and criticised as oppression, as hate speech and the like<sup>9</sup>.

## PORNOGRAPHY

A test case for those interested in bibliodiversity is that of pornography. A number of small and independent presses in different countries have resorted to publishing pornography in order to survive. They justify it on the grounds that it gives them the cash flow to publish other interesting books. What does pornography do? And to whom does it do that something? Pornography demeans the person at the other end of the camera whose image is then published in a book or digitally. That person is expected to put up with humiliation, pain, degradation and dehumanisation. That person is expected to accept being portrayed as dirty, as filth, as nothing more than a receptacle, and as a slave. That person is almost always a woman. Pornography treats all women as if they were the same; it homogenises women and makes of women a group to be exploited and put down in all the same repetitive, boring ways.

### « NEITHER PORNOGRAPHY NOR RACISM NOR ANY OTHER KIND OF HATRED CAN BE PART OF A BIBLIODIVERSE PUBLISHING INDUSTRY. »

Who benefits from pornography? Capitalists, companies and individuals after fast money, corporations with massive publicity budgets. As Gail Dines reports, in 2006 the global pornography industry was worth USD 96 billion and in the USA, USD 13 billion [Dines, 2010, p. 47]. The market is growing significantly every year, and four years later, it will be worth even more. At the individual end – men benefit because they gain a sense of power or a sense of camaraderie with their peers [Stark and Whisnant, 2004]. What kind of social system allows one group (women) to be so exploited by another (men) and still have supporters among progressives who think porn is just good fun and helps us keep our publishing houses alive<sup>10</sup>?

Neither pornography nor racism nor any other kind of hatred can be part of a bibliodiverse publishing industry. Treating women as a monoculture to be harvested does not contribute to bibliodiversity. Just as slavery demeaned slave owner and slave alike, pornography operates in a similar way.

Bibliodiversity is based on respect of others, on dynamic balance in society, and on a rejection of monocultures. Pornography, racism, sexism, homophobia as well as discrimination based on ethnicity, dis/ability, age, caste, class and the like all spring from disrespect – and at its strongest – hatred of the other. Under such a regime, dynamic balance can never be achieved. Similarly, monocultures replace biodiverse ecosystems in the same way as pornography replaces a multiverse that acknowledges the different experiences had by people who do not fit the youthful male, heterosexual, mobile and middle class mainstream model. Just as ‘whiteness’ has been critiqued, so too ‘masculinity’ and the institutional supports of masculinity need to be questioned<sup>11</sup>.

## SEXUALITY

An area that has received very little attention from members of the International Alliance of Independent Publishers is that of sexuality. There are several likely explanations for this:

- > sexuality has been an important discussion within the women’s movement and in the LGBTI movements.
- > the Alliance is still dominated by men and male publishers
- > in some countries, non-heterosexual identity or activity is an offense that attracts punishments ranging from jail to the death sentence.

I argue here that just as biodiversity will not survive if wild types do not exist, a cultural multiverse will turn to desert without the contribution of those who are criminalised in this way. Bibliodiversity depends on voices from the edges<sup>12</sup>.

Sexuality in a bibliodiverse world can perhaps be likened to the small organisms that are so important to our survival – the living things in the soil hidden from sight, the plants and fish that dwell

<sup>9</sup> | The names Fanon (1973), Said (1995), and Asante (1999) are well-known, while the names Mies (1986), Anzaldúa (1987), and Tuhiwai Smith (1999) are known mainly in their respective areas of specialty, namely, colonisation and feminism, lesbian scholarship or queer theory, and Indigenous studies. What they share is a focus on women’s lives.

<sup>10</sup> | A number of independent publishing houses rely on the sales of pornography to create regular cash flow.

in the deepest oceans, the ecosystems of plankton or rainforest upon whose existence we depend.

The mainstream continues to valorise the heterosexual world in spite of calls for same-sex marriage. Indeed, it is possible that just as bibliodiversity could be appropriated by multinational publishers, so too the particularity of the lesbian feminist theoretical model is being appropriated, distorted, reversed and returned to the same-sex community as marriage.

Capitalism operates by appropriating, incorporating, distorting, reversing and then selling back to its originators a watered-down version of the original. It is quite likely that this will happen to the concept of bibliodiversity. As practitioners, therefore, it is necessary to be on the alert for such moves and to challenge them when they occur.

## THE FUTURE

If “independent publishers guarantee the multiplicity and circulation of ideas, and as such are the real players and defenders of this cultural diversity within publishing” (<http://www.alliance-editeurs.org/bibliodiversity>), then ideas such as I have indicated here need to be taken on board.

Bibliodiversity is not just about numbers, it is also about patterning and process. It is not just about producing books differently, it is about an entire social context for those ideas. The free expression of ideas needs to be balanced against the common good [Roy, 1999; Mies and Bennholdt-Thomsen, 1999]. The concept of fair speech [McLellan, 2010] can assist us in finding that balancing point.

**« BIBLIODIVERSITY IS NOT JUST ABOUT NUMBERS, IT IS ALSO ABOUT PATTERNING AND PROCESS. IT IS NOT JUST ABOUT PRODUCING BOOKS DIFFERENTLY, IT IS ABOUT AN ENTIRE SOCIAL CONTEXT FOR THOSE IDEAS. »**

Like ecology, publishing is part of a complex system that responds to the changing forces in the world. Independent publishers often have a knack for anticipating cultural shifts, and the reason is that they sit on the fast-moving outer shoreline of the cultural river while the big publishers languish in the mainstream.

Publishing is at a crossroads. We now have access to relatively cheap production processes that allow marginal voices to speak. This is borne out by the huge increase in short run and digital poetry publishing. Self-publishing, in the tradition of the modernists is now more available than ever. And in concert with these changes in production, the digital distribution of a single voice can have a global reach.

An individual with access to a computer can now build a global audience through blogs, websites and social networking. And while such individual reach is rare, a single voice can run like a virus through a global audience.

We could, however, all be drowned out in the static of digital publishing if we do not create networks now to assist in the spread of the voices of bibliodiversity. eBooks, apps for iPads, blogs, tweets, phone fiction, websites and a host of other possibilities are streaming into our homes and workplaces. Small publishers have the advantage of flexibility and smaller lists to convert or create. Through our websites we can make literature available directly to our readers and we can engage with those readers. It is my hope that bibliodiversity will extend into this new digital space.

## DIGITAL BIBLIODIVERSITY

The digital system – as opposed to the industrial system – reflects organic patterns and processes in the way in which it operates. Digital is first and foremost a system of networks – the Internet and social networking systems exemplify this. While I am not a tech head, I have seen how ready access to mobile phones has affected the lives of many people in India. People in poor countries or communities use technology in different ways. In remote Indigenous communities in Australia, communal access to computers allows for communicating across inhospitable deserts. An old woman in Indonesia talks about using email by telling her son to send one to a relative in another village. Micro-publishers are proliferating. Some of these will grow and become the publishers for that particular

<sup>11</sup> | For critiques of whiteness, see Morrison (1993), Jensen (2005); for critiques of masculinity, see Stoltenberg (1990), Jensen (2005), and Barry (2010).

<sup>12</sup> | For some specific details on lesbian human rights, see Hawthorne (2009).

social group or geographical location. Through networking it is possible for this material to reach wider audiences. With a new generation of digital natives, digital publishing will become the norm. At present, few publishers would report more than 20% of their sales as digital, while 80% remain print sales. The time frame is hard to predict, but I suspect those figures will reverse in some markets in the next couple of decades. There are already publishers who produce only digital titles. Books will continue – I have no doubt about that – as gifts, as stores of knowledge to ponder, as novels to take to the beach, as picture books to put into the hands of children, and as poetry.

What remains important, whatever the means of production or reading, is the content – that is the crux of bibliodiversity and the core business of independent publishers.

pollinate contemporary artworks, while contemporary work feeds back into cultural knowledge.

*Nested systems* – Culture is comprised of systems nested within other systems. While each system is complete in itself, it is also part of a larger system. Changes in one part of the system can affect other nested systems as well as having an affect on the larger system. Publishing houses are nested within the larger system of writing, storytelling and literature, which in turn are nested inside the specific culture and again inside the global system of story telling (which includes poetry, film, journalism, live performance, etc).

*Cycles* – Members of an eco-social system – a culture – depend on the continuous exchange of energy through ideas and story telling. Cycles intersect within and between local, regional and



© Lourdes Carrillo

## CONCLUSION 1 : PRINCIPLES OF BIBLIODIVERSITY: PATTERNS AND PROCESSES<sup>13</sup>

*Networks* – All cultural artefacts in an eco-social system are interconnected through networks of relationship. In order for cultures to thrive, networks must exist. For example, a poem can result in other works of art such as a musical composition, a painting, a dance or an opera. Arts works cross-pollinate. Traditional knowledges

global systems. A story about relationships exists on local and global levels.

*Flows* – Every culture – however small or large – needs a continual flow of ideational energy to thrive. The flow of energy from the natural world to the human world creates and sustains initial ideational and psychological forces resulting in language. For example, adults (mostly mothers) sing to their children, tell stories and indulge in nonsense talk. Children learn to speak and tell their own stories.

*Development* – All culture – from the child's story to the global cultural industries – changes with the

<sup>13</sup> | See Meadows (2008) for another list of systems principles (especially pp. 188-191). This list has been adapted from <http://www.ecoliteracy.org/nature-our-teacher/ecological-principles>

passage of time (or place). Stories build by accretion and variation and new interpretation as well as new media for representation. For example, orature to literature to the printed book to the digital book.

counted the invisible ones? The process of counting is tantamount to saying only the countable are worth anything. This contradicts the core



©Javier Pico

*Dynamic balance* - Eco-social communities become dynamic feedback loops, so that while there is continuous fluctuation, a bibliodiverse and multiverse community maintains a reasonably steady state. Dynamic balance is the basis of cultural resilience. For example, when large publishers cease to publish poetry, a host of small DIY and independent outlets open up until the large publisher thinks this must be profitable and so for a while, once again they publish poetry.

## CONCLUSION 2 : INDICATORS OF BIBLIODIVERSITY

>“If I can’t dance, I don’t want to be part of your revolution,” said Emma Goldman in 1931. I would add, “If poetry is no longer published, I don’t want to be part of that kind of industry.”

>The wild type is crucial to the existence and maintenance of biodiversity. Let us not exclude those who challenge our comfort zones.

>Dominant languages have a way of taking over. Not only by swamping local languages, but also by sidelining certain variations of the dominant language. Let us all learn at least one other language.

>Let us make a commitment to fair speech - not just free and loud speech.

>Let us commit to ensuring that both halves of humanity are part of our bibliodiverse societies. It may take men learning to read and listen differently and even to think differently.

>Let us not just count numbers - for how do you count the number of copies for for writers like Virginia Woolf and Zora Neale Hurston in 1937 or for titles translated into English, Steig Larsson and Mahmoud Darwish in 2000? Who will we count? Who will be the visible ones at the time of counting? Would we wish later that we had

of the purpose of bibliodiversity.

>Let us ensure that we maintain and sustain bibliodiversity by entering the digital publishing arena.

>Let us ensure that we build rich soils so that the cultural forms, the stories, the content that retains its social integrity is maintained and sustained.

Bibliodiversity, if it is truly to be based on the idea of biodiversity, as first envisioned by Chilean publishers, must turn ecological principles into socio-ecological principles. These principles as outlined above are about complex living systems that are constantly in flux, reflecting the ever-changing shape of natural and cultural shifts. Our abuses of nature are resulting in an over-heated planet drifting towards climate change. Our abuses of culture are resulting in increasing levels of violence reflected in books that are the cultural equivalent of climate change: hatred, monocultural violence against the other and warmongering.

## REFERENCES

- BELL, Diane.** Ngarrindjeri Wurruwarrin: A World That Is, Was and Will Be. Melbourne: Spinifex Press, 1998.
- BELL, Diane.** Daughters of the Dreaming. Melbourne: Spinifex Press, 2002.
- CARSON, Rachel.** Silent Spring. Harmondsworth, UK: Penguin Books, 1962.
- DINES, Gail.** Pornland: How Porn Has Hijacked Our Sexuality. Boston: Beacon Press; Melbourne: Spinifex Press, 2010.
- GOWDY, John, McDANIEL, Carl.** One world, one experiment: addressing the biodiversity—economics conflict. Ecological Economics, December 1995, Volume 15, Issue 3, p. 181-192
- HAWTHORNE, Susan.** The Politics of the Exotic: The Paradox of Cultural Voyeurism. Meanjin, 1989, Vol. 48. No. 2; also published in NWSA Journal, Summer 1989, Vol. 1, No. 4.
- McLELLAN, Betty.** Unspeakable: A Feminist Ethics of Speech Townsville: OtherWise Publications, 2010.
- MEADOWS, Donella.** Thinking in Systems: A Primer. White River Junction: Chelsea Green Publishing, 2008.
- MIES, Maria; BENNHOLDT-THOMSEN, Veronika; VON WERLOF, Claudia.** Women: The Last Colony. New Delhi: Kali for Women, 1988.
- MIES, Maria; BENNHOLDT-THOMSEN, Veronika.** The Subsistence Perspective: Beyond the Globalised Economy. Melbourne: Spinifex Press; London: Zed Books, 1999.
- NDUMBE, Prince Kum'a III.** Stopping Intellectual Genocide in African Universities. Pambazuka News, 2007. Also available at: <<http://www.pambazuka.org/>>
- Roy, Arundhati.** The Cost of Living. London: Flamingo, 1999.
- SEAGER, Joni.** The State of Women in the World. Harmondsworth, UK: Penguin Books, 1997.
- SHIVA, Vandana.** The Seed and the Earth: Biotechnology and the Colonisation of Regeneration. In Shiva, V. (Ed.), Close to Home: Women Reconnect Ecology, Health and Development. New Delhi: Kali for Women; London: Earthscan, 1994, p. 246-250.
- SOLANAS, Valerie.** SCUM Manifesto. New York: Olympia Press, 1970.
- STARK, Christine; WHISNANT, Rebecca.** Not For Sale: Feminists Resisting Prostitution and Pornography. Melbourne: Spinifex Press; New Delhi: Aakar Books, 2007.
- SWANSON, Timothy.** The Reliance of Northern Economies on Southern Biodiversity: Biodiversity as Information. Ecological Economics, 1996, 17 (1), p. 1-8.
- WANGOOLA, Paul.** Mpambo, the African Multiversity: A Philosophy to Rekindle the African Spirit. In Sefa Dei, G., Hall, B. and Goldin Rosenberg, D. (Eds), Indigenous Knowledges in Global Contexts: Multiple Readings of Our World. Toronto: OISE-UT/University of Toronto Press, 2000, p. 265-277.

## AUTHOR



Dr Susan Hawthorne co-founded Spinifex Press twenty years ago with Renate Klein ([www.spinifexpress.com.au](http://www.spinifexpress.com.au)). Susan is a poet, novelist and theorist, and editor of numerous books. She has written widely on biodiversity, cultural diversity, and the politics of knowledge, including in her book *Wild Politics* (2002) as well as for scholarly journals. She has given lectures at universities and industry gatherings on independent and digital publishing. She has organised local, national and international literary events, and was the key force behind the 6th International Feminist Book Fair held in Melbourne in 1994. She was a research associate at Victoria University, where she supervised PhDs in creative writing and publishing for more than fifteen years. She is adjunct professor in the Writing Program at James Cook University in Townsville.

## DIGITAL CHALLENGES TO BIBLIODIVERSITY

BY HELGE RØNNING, PROFESSOR, AND TORE SLAATTA, PROFESSOR, DR.  
DEPARTMENT OF MEDIA AND COMMUNICATION, UNIVERSITY OF OSLO (NORWAY)

As the book becomes harder to define as a physical object, power relations, and cultural-industrial strategies and policy options are rapidly changing. This article reports from recent research on trends in international publishing based on qualitative management interviews, document analyses and systematic readings of existing research literature. Seen from a cultural-industrial critical perspective, the digital challenge to authors, publishers and distributors of literature today raises fundamental questions concerning international cultural politics. Concerning bibliodiversity, one particularly important question is whether the industry will manage in the future to maintain its cultural obligations to society in the face of increasing pressures from globalisation and oligarchic market structures. At the moment, competition is a mixed battle for market positions, technological platforms and vertical control over the distribution chain. The national library institutions seem to be caught in the battle, and search for open access solutions to avoid lock-in effects and unilateral dependencies on international oligarchies in academic and higher education publishing. But without support from political institutions and the state through active national or regional cultural policies, the national libraries' roles as public institutions are increasingly being challenged. An analysis of the debate on the Google Agreement, highlights the differences between U.S and European legal traditions regarding market regulation and the role of the state in cultural policies.

In one of his futuristic novels, *The Sleeper Awakes* (1910), H.G. Wells writes about a man who falls into a deep sleep in 1897. Upon waking up 203 years later, he observes that books are stored in something called “peculiar double cylinders”, not unlike a kind of screen. Wells was only wrong about the time it would take to reach this state of affairs : His novel can now be downloaded as an e-book from Project Gutenberg [Martin, 2010].<sup>1</sup>

1 | <http://www.gutenberg.org/etext/12163>.

This may serve as a reminder that the medium of the book has been a dominating technology for collecting and reading information for more than 500 years, and is still going strong despite the development of digital communications. It is obvious to many that the changes taking place in the area of the book are radical indeed, and pose a multitude of challenges to authors, publishers, booksellers and readers [McCrum, 2006]. The concern for bibliodiversity is but one of many: Will books still exist in the future? Will we read on paper at all? Will there be bookstores and publishers, as we know them today? Indicators point in different directions: More books are printed around the world today than ever before, and the book continues to be a great little 'machine', well suited to the storage and retrieval of information and entertainment. At the same time, the book is about to evolve into something created for and distributed via a variety of platforms: traditional printed books; print-on-demand; and e-books for various kinds of electronic reading devices, personal computers, mobile phones, etc. The implications for our understanding of bibliodiversity are many and complex.

This article reports from recent research on trends in international publishing based on qualitative management interviews, document analyses and systematic readings of recent research literature<sup>2</sup>. Seen from a cultural-industrial critical perspective, the digital challenge to authors, publishers and distributors of literature today raises fundamental questions concerning international cultural politics. Concerning bibliodiversity, one particularly important question is whether the industry will manage in the future to maintain its cultural obligations to society in the face of increasing pressures from globalisation and oligarchic market structures.

## WHAT IS A BOOK?

First of all, the ongoing changes in media technology raise a basic question that is really quite simple and difficult at the same time: What is a book? UNESCO's definition reads: "A non-periodic printed publication of at least 49 pages exclusive of the cover pages, published in the country and made available to the public." But this is no longer a valid definition. A book is no longer a physical object; it is not what it is, but how it works. A book is a reproduction of text and images that can be distributed on different communication platforms. It is a way of communicating, i.e. an information-bearing structure connected to various distribution and storage systems that compel us to treat it as a book. It is registered under a unique ISBN number (or DOI, Digital Object Identifier), even when published in digital format. Its architecture is such that we associate its characteristics with the

book medium, whether it appears on screen or in print. Books now exist on many platforms and will continue to do so in the future; this also implies that printed paper books are not going to disappear. They will continue alongside a number of other book formats in the form of digital text that can be read and delivered in different ways, e.g. via reading tablets, computers, print-on-demand, etc [Cope and Phillips, 2006; Cope and Kalantzis, 2006].

## BIBLIODIVERSITY AND PLATFORM COMPETITION IN THE MEDIA INDUSTRY

Together with other changes in media and economy, these technological advances pose a major challenge to the book industry in general, and to publishers in particular.

The development of digital solutions, e-books and reading tablets is an area in which Amazon in particular has been successful with its Kindle device. After it was launched, Apple's iPad also generated enormous interest, and made inroads into the e-book market. Although Kindle and iPad seem to have a strong market position, new solutions will develop and join the competition.

### « THE WAY [THE READING DEVICES] OFFER DIVERSITY IS THUS STRUCTURED AND RESTRICTED: THEY ALL TRY TO TIE THE READER (...) »

This might be seen as positive from the point of view of bibliodiversity. However, all solutions to this day remain unsatisfactory in terms of technology and readability, and have borne the brunt of much criticism

2 | The article builds partly on interviews the authors conducted in New York in September 2009 with representatives from the US-based publishing industry.



[The Economist, 2009; Baker, 2009]. The problem with many reading devices is that they are tied to one specific format and protected against others. The way they offer diversity is thus structured and restricted: They all try to tie the reader and user to a particular content and platform for distribution. The safest thing one can say about today's plethora of digital reading platforms is that they will improve and develop though competing standards and different technological

books for the first time. This is difficult to verify, since Amazon keeps a tight lid on sales figures, and obviously has an interest in publicity around their e-book sales. Furthermore, Christmas Day is hardly a date particularly well suited as a landmark event, leaving the distinct smell of media spin about the entire affair. The company responsible for registering sales figures for the US book industry, Nielsen BookScan, has no data available for e-book sales. This applies not only to sales via Kindle, but also to sales by Amazon and others via alternative reading platforms, like Sony's Reader, Barnes & Nobles' Nook, iRex' iLiad, and several others. The Association of American Publishers reported that 2008 sales of e-books amounted to USD 113 million, compared with USD 24.3 billion for the American book market as a whole



©Aukje Leemakers

platforms, and in 10 years' time resemble something entirely different than they do today [Stone and Bilton, 2010]. As long as competition is fought with technological standards, the 'lock-in' strategy remains the only commercial option. Still, the market for digital content is no doubt expanding within the general market, though it is quite uncertain to what extent. Amazon claims that on 25 December 2009, e-book sales exceeded sales of printed

[The Association of American Publishers, 2008]. US publishers have estimated that e-book sales for 2009 will amount to 10 per cent on an annual basis, perhaps a solid, but hardly a sensational figure. The Association of American Publishers, however, reported a total of USD 808.5 million for book sales in November 2009, USD 18.3 million of which came from sales of e-books. E-book sales are on the increase<sup>3</sup>. The Economist estimates US e-book sales for 2009 at roughly total USD 340 million.

Part of the question is the extent to which Amazon actually controls the American book market. In September 2009, Paul Aiken, executive director of the Authors Guild, the largest US writers' association, estimated Amazon's total market share at 15 per cent.

3 | [http://www.publishers.org/main/PressCenter/Archives/2010\\_January/November10StatsRelease.htm](http://www.publishers.org/main/PressCenter/Archives/2010_January/November10StatsRelease.htm) (last visited 4 February 2010).

## CAN PUBLISHERS SECURE FUTURE BIBLIODIVERSITY?

The competition between Apple and Amazon, and soon probably Google, with its goal of breaking into the market in the course of 2010, will open up new opportunities for publishers. Apple will most likely adopt a different model than Amazon. They will let publishers decide the price of books, take a commission of 30 per cent, and let the publishing company keep the rest. From there on, it will be up to the agents, authors and publishers to negotiate writers' fees. Publishers will be able to play different e-book factions off against each other. They may let Apple sell more expensive versions of new and sought-after books, and postpone their launch on Kindle, not unlike the relationship between hardbacks and paperbacks. But Amazon will respond. There is speculation, for example, that the company may try to circumvent publishers altogether by signing e-book contracts directly with authors. Provided e-books are treated under separate copyright, this may very well succeed, a game in which US literary agents will have an important role to play [Stone and Rich, 2010].

"There is More to Publishing Than Meets the Screen," American publisher Jonathan Galassi wrote in January 2010 [Galassi, 2010]. He reminded us that an e-book distributor is not a publisher, but the mediator of a work already created. In that regard, e-books are no different from other books. Just like printed books or audio books, e-books are the result of a long process from idea to finished book. The writing and editing itself is no less important in the digital age than it was in the analogue era.

### « IN FUTURE, PUBLISHERS WILL CONCENTRATE MORE ON DISCOVERING NEW RELEASES AND PRODUCTS, AND NEGOTIATING CONTRACTS WITH WRITERS AND OTHER CONTENT PROVIDERS. »

It is interesting to note that publishers' releases are increasingly the result of editorial planning and initiative<sup>4</sup>. Publishers no longer sit and wait for authors to submit their manuscripts. In future, publishers will concentrate more on discove-

ring new releases and products, and negotiating contracts with writers and other content providers. The editorial process will be based more and more on some form of team effort. The importance of a publisher's editorial responsibility and role in quality assurance will not diminish in a digital context. While writers will find it easier to publish and distribute their own books, this form of publishing will not be attended by the same degree of quality assurance as releases that have gone through a proper editorial process. There is also reason to point out that the new situation will entail the emergence of a number of 'vanity publishers' who demand payment from authors for the publication of their books, without guaranteeing the editorial quality assurance offered by more reputable publishers.

Commercial online distributors such as Google, Amazon, Apple and others will play an important part in the ongoing evolution of digital media, both in connection with the activities of commercial publishing houses and in relation to initiatives in the public sector. But the publishing world is rife with contradictions. While the industry must generate income, and thus qualifies as a commercial enterprise, this is not the entire picture. At the heart of the publishing business lies creativity, and the creation and communication of cultural values.

Distributors' business strategies are a challenge to the publishing world, and will entail major consequences for writers and publishers if they succeed. According to Stephen Smith, chief operating officer of academic and scientific, technical, and medical publisher Wiley, the company spent USD 100 million to develop new publishing and distribution platforms. One of the reasons for spending so much was precisely to avoid depending on distributors like Amazon and Google to sell their electronic education materials. Galassi and others question how the effects of economic pressure exerted by distributors on content producers will pan out in the end. It may be worth noting that the distribution sector, which currently chiefly comprises companies such as Amazon, Google and Apple, may in future also be affected by telecommunications companies and Internet

<sup>4</sup> | This fact was repeatedly confirmed during interviews with leaders of the industry.

providers. This is partly why the international publishing industry has begun to try to limit the amount of control vesting in the hands of distributors.

## «THIS IS NOT A MATTER OF DETERMINISM, BUT OF CULTURAL POLICY.»

The relationship between publishers who create content, on the one hand, and online distributors seeking to dominate the digital part of the industry and attempting to advance their business models, on the other, is riddled with conflict. Google's role serves as a particularly good illustration. The concern for many is the extent to which creative and cultural values that are intrinsic to the publishing industry's history will be able to maintain their place in the digital age. This is not a matter of determinism, but of cultural policy.

## THE GOOGLE AGREEMENT AND EUROPEAN CULTURAL POLICIES

In order to secure bibliodiversity, ways should be sought to reinvolve the state and cultural policies in publishing. International trends and the dominance of the English language are rapidly affecting libraries and the administration of our global literary heritage. The Google Agreement has certainly alerted European cultural leaders, publishers and institutions to the importance of literature in European culture and identity. While this was being written, Google had completed scanning more than ten million books located in major US university libraries. The original intention was to make these available without signing agreements with rights holders. However, the Authors Guild and the Association of American Publishers (AAP) stopped the initiative by filing charges and forcing Google to the negotiating table. Through dialogue with Google, an agreement was reached whereby rights holders were to receive compensation. The Google Books Settlement Agreement was negotiated between representatives for US authors, publishers and Google, to be heard by the US District Court for the Southern District of New York in early September 2009<sup>5</sup>. Prominent members of the AAP had taken part in the negotiations with Google, including interviewees Richard Sarnoff of Random House and John Sargent of MacMillan. The majority of those spoken to in the U.S in September 2009 felt for the most part positive about the agreement<sup>6</sup>. Eventually, however, the agreement met with strong opposition in Europe, as it was found that as many as half of the scanned books were originally European publications. The German government lodged a complaint. European

publishers threatened to withdraw their copyright concessions, and the European Union became involved. In due time, US Senate representatives rallied publicly against the legal and constitutional aspects of the agreement. The courts decided to postpone their decision on the matter [The New York Times/BITS, 2009], and instructed the parties involved to change their agreement. An amendment was added to the original contract, and on 19 November, the courts decided that there was sufficient basis for a new hearing on 18 February 2010. The final ruling in the case is still pending.

In the eyes of the Authors Guild and many American publishers, however, the Google Agreement is an important milestone, given the US framework with regard to the regulation of copyrights. US copyright law provides more latitude for 'fair use' than European legislation. By digitising and offering digital content found in major university libraries, one could argue that Google would be making this information available under the fair use doctrine. This would lead to an untenable situation for US and international rights holders. In 2009, Paul Aiken of the Authors Guild summed up the situation as follows :

"If we had not taken Google to court, we would have had nothing. Google had already copied these books, the libraries were getting the rights for using and sharing, and the copyrights for the digital archive were all owned by Google. We have found a pragmatic solution : We register copyright holders all over the world so they can claim at least some compensation from Google. We feel that the European reactions are emotional".

5 | For more details about the agreement, see <http://books.google.com/googlebooks/agreement/#6>

6 | This study is based on interviews with key players in the US and international publishing industries made in connection with a research trip to New York in August/September 2009. With the invaluable help of Tina Jordan of the Association of American Publishers, the authors were able to conduct a large number of interviews during their stay. The authors are deeply indebted to her.

## EUROPEAN REACTIONS AND CULTURAL POLICY OPTIONS

The authors believe the reactions from Europe to be reasonable. Solely private parties entered into the Google Agreement, a fact that may appear strange and foreign to Europeans. The role of the public sector with respect to culture and learning is more accepted in Europe, where libraries and governments are expected to work out

Slowly but surely, an increasing number of opposing voices can be heard in the US.

Harvard University Library, among others, has withdrawn from the agreement, and a number of prominent writers have voided their transfer of rights to Google. The new amendment to the agreement omits the original international clause, in order to prevent conflicts with European stakeholders, and a new set of rules restricting Google's ability to profit from 'orphan books', i.e. books without rights holders, has been established. However, the agreement continues to meet with resistance, and book historian Robert Darnton has become a central and assertive voice in the debate [Darnton, 2009]. The greatest danger, according to Darnton, is that Google may



©Siena

solutions on behalf of the public. Therefore, Europeans find it hard to understand why Google acts as they do, since they are party to a case involving a public issue of cultural policy. Additionally, the Google Agreement violates established notions about copyright. Books of European origin in Google's archive were purchased from European publishers and retailers, and are subject to continued protection under European copyright law. The fact that they are located in the United States does not give Google the right to use them at will.

develop a commercial monopoly on access to information that exists among the world's books. The solution to this is to "convert Google's digital database to a truly public library." This would be a typically "European solution", and the EU as well as a number of European countries, among them France and Norway, are currently making an active effort to digitise the national and European literary heritage, independent of market-driven interests. The purpose is two-fold: to avoid the formation of private monopolies in the development of digital archives, and above all, to prevent even further dominance of the English language. No matter what, commercial online distributors, such as Google, Amazon, Apple and others, will have a prominent position in the future development of digital media, including the activities of commercial publishing houses, as well as those under the auspices of the state.

## CONCLUSION

### « (...) CULTURAL-INDUSTRIAL STRATEGIES AND CULTURAL POLICY OPTIONS ARE CHANGING AS THE BOOK BECOMES HARDER TO DEFINE AS A PHYSICAL OBJECT. »

As indicated previously, the bibliodiversity that Europeans have regarded as the norm might not be theirs to control in the future. The discussion about Google's scanning project in the US and Europe (Google Book Search) has shown that a political, state agency is indispensable for securing bibliodiversity in the future. Alternative ways of digitising the world's books and our cultural heritage, other than those exclusively linked to commercial initiatives, must be found and defined as cultural policies at national and international levels.

However, cultural-industrial strategies and cultural policy options are changing as the book becomes harder to define as a physical object. It is the distributors

of the e-book platforms that now seem to drive the industry, and publishers are looking for ways to get back into position. The issue of copyrights is central, for both authors and publishers, as it brings some negotiating power and protection from the state. However, much is dependant on what the national libraries and publishers do, since they have been a guarantee for bibliodiversity so far.

The power of a handful of international and multinational companies and their positions in negotiating with public institutions like universities and public libraries are growing as the globalisation of the publishing industry increases. Libraries seem tempted to opt for open access solutions that are offered to them, because this will keep costs down. However, as the open sources are restricted and structured according to the commercial structures of bibliodiversity, the logics of the new political economy in the knowledge industry might become reproduced in the public libraries.

## REFERENCES

**MARTIN, Tim.** No Jacket Required. Financial Times, February 2010.

**McCrum, Robert.** Reinventing the Wheel. The Observer, 30 April 2006. Available at <<http://www.guardian.co.uk/books/2006/apr/30/features.review>> (last visited 5 March 2010).

**COPE, Bill ; PHILLIPS, Angus.** Introduction. In Cope, B. and Phillips, A. (eds.), The Future of the Book in the Digital Age. Oxford : Chandos Publishing, 2006.

**COPE, Bill ; KALANTZIS, Mary.** New Text Technologies, Globalization and the Future of the Book. In Cope, B. and Phillips, A. (eds.), The Future of the Book in the Digital Age. Oxford : Chandos Publishing, 2006.

**THE ECONOMIST.** Read all about it. The Economist Technology Quarterly, 12 December 2009.

**BAKER, Nicholson.** A New Page. Can the Kindle really improve the book? The New Yorker, 3 August 2009.

**STONE, Brad ; BILTON, Nick.** A Deluge of Devices for Reading and Surfing. The New York Times, 9 January 2010. Available at : <<http://www.nytimes.com/2010/01/09/technology/personaltech/09reader.html?th&emc=th>> (last visited 9 January 2010).

**THE ASSOCIATION OF AMERICAN PUBLISHERS.** Industry Statistics 2008. Available at : <[http://www.publishers.org/main/IndustryStats/IndStats/2008/2008\\_Stats.htm](http://www.publishers.org/main/IndustryStats/IndStats/2008/2008_Stats.htm)> (last visited 4 February 2010).

**STONE, Brad ; RICH, Motoko.** Apple Courts Publishers, While Kindle Adds Apps. The New York Times, 20 January 2010. Available at <<http://www.nytimes.com/2010/01/21/technology/21reader.html?emc=eta1>> (last visited 4 February 2010).

**GALLASI, Jonathan.** There is More to Publishing Than Meets the Screen. The New York Times, 3 January 2010. Available at : <<http://www.nytimes.com/2010/01/03/opinion/03galassi.html?scp=1&sq=Galassi&st=cse>> (last visited 9 January 2010).

**THE NEW YORK TIMES/BITS.** Google Books Settlement Delayed Indefinitely. The New York Times/BITS, 24 september 2009. Available at : <<http://bits.blogs.nytimes.com/2009/09/24/google-books-settlement-delayed-indefinitely/?hp>> (last visited 11 March 2010).

**DARNTON, Robert.** Google and the New Digital Future. The New York Review of Books, 17 December 2009, Volume 56, Number 20.

## AUTHORS



**Helge Ronning** is Professor of Media Studies, University of Oslo, Norway. He was a member of The Norwegian Government Commission for Freedom of Expression between 1996 and 1997, was on The Public Service Broadcasting Council between 1996 and 2004, and has been a member and chair of public and government councils and committees. He was also chairperson of the Norwegian Non-Fiction Writers Association (NFFO) and the Norwegian Reprographic Rights Organisation Kopinor. He has conducted research in the USA, Nigeria, Zimbabwe, and Mozambique, and has written books and articles on media and communication, freedom of expression, culture and literary issues, media and development, and democracy.

**Tore Slaatta** is Professor in the Department of Media and Communication, University of Oslo. He teaches and researches cultural theory, media sociology and cultural industries studies. His recent multidisciplinary research covers the sociology of literature, book history, and the publishing industry. Trained as a political sociologist, he directed research between 1998 and 2003 on media power, while with the Norwegian Power and Democracy Program (Makt- og demokratiutredningen). He has translated two books by Pierre Bourdieu into Norwegian. In 2006, he was visiting professor at MSH/CNRS in Paris. He is presently visiting professor at Freie University, Berlin.

## QUELQUES ENSEIGNEMENTS

PAR ÉTIENNE GALLIAND, COÉDITEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

ÉTIENNE GALLIAND, CO-PUBLISHER AND EDITOR-IN-CHIEF

Comme l'établissent dans leur article Françoise Benhamou et Stéphanie Peltier, **la bibliodiversité s'analyse avant tout en référence à la notion de biodiversité**. Trois critères, empruntés à cette dernière, sont utiles à la mesurer : la variété, l'équilibre et la disparité. Luc Pinhas, soulignant l'importance des travaux des deux économistes, propose d'ailleurs pour les prolonger de prendre en compte, en plus des titres publiés et des langues traduites, la nature des structures éditoriales.

Si les liens entre les deux concepts sont évidents, l'analyse de la bibliodiversité ne peut toutefois pas utiliser uniquement la référence à la biodiversité. Car le parallèle avec le biologique – pour être tout à fait utile – a ses limites. Il existe, par exemple, une dimension plus politique à la bibliodiversité qui semble échapper entièrement à cette grille de lecture. La bibliodiversité ne peut pas être réduite à **une situation donnée, une caractéristique du marché et du secteur**. Mais la maturation du concept d'un côté, son utilisation en tant qu'outil opérationnel de l'autre, permettront sans doute de ne pas s'enfermer dans une définition « en référence ».

Car il ne faut pas oublier que **la bibliodiversité est aussi un espace, un outil et un acte politique**. Comme le suggère Alejandro Zenker, elle est parfois utilisée comme un « point de ralliement » – en particulier par les éditeurs indépendants (notion d'espace). Bien souvent, elle est aussi un outil opérationnel utile à la revendication, à l'action politique. Elle peut être utile parfois, enfin, à des professionnels du livre en position de défense, luttant pour leur liberté d'expression ou tout simplement pour leur survie. Dans ce cas, elle représente un acte de résistance, voire une « identité de combat ». Dans de tels contextes, les liens que la bibliodiversité entretient avec les notions d'indépendance et de liberté de publication sont omniprésents. Les outils de la sociologie, voire des sciences politiques, devraient permettre ici d'évaluer l'utilisation qui est faite de la bibliodiversité et son impact sur une situation donnée.

Bien entendu, **la bibliodiversité est très souvent utilisée avant tout comme outil de communication**. Elle est parfois, d'ailleurs, réduite à cette seule fonction – à celle d'un joli (jeu de) mots, séduisant et distrayant. Le terme peut être aussi utilisé dans le cadre d'une communication politique ou commerciale. Pour l'analyser et la mesurer, il devrait être possible ici d'utiliser les outils permettant d'évaluer l'efficacité d'un slogan ou d'un concept de communication.

Pour d'autres, la bibliodiversité n'est pas seulement une situation donnée, un espace, un acte ou un outil politique ou de communication ; **elle fait partie d'un ensemble de caractéristiques qui forment une identité cohérente**, jamais très éloignée d'une situation de résistance aux dominations. C'est en tout cas ainsi que l'on peut lire l'essai de Susan Hawthorne. Et une identité ne se mesure pas, cela va de soit – elle *s'apprécie*. Elle peut apparaître aussi pour d'autres **comme étant un droit** – un droit de l'Homme, comme le suggère Alejandro Zenker ? La diversité culturelle dans le monde du livre, en tous les cas, construit sans doute la citoyenneté, la conscience citoyenne. Avoir accès et lire effectivement des livres porteurs d'oppositions, de constats, d'analyses, de propositions alternatives permet sans doute en partie d'éviter « les monocultures de l'esprit » (terme repris par Susan Hawthorne).

Vue comme appartenant à la sphère éducationnelle – ou considérée comme étant un droit fondamental –, **la bibliodiversité relève tout naturellement de la compétence de la puissance publique.** Que ce soit Sylviane Sambor, Stella Puente, Helge Rønning et Tore Slaatta, tous pointent le rôle que jouent ou que devraient jouer les pouvoirs publics en ce domaine. Ils doivent être, selon cette approche, garants de la diversité culturelle de leurs territoires et engager des moyens à cet effet. Dans le cadre de politiques publiques, ils doivent analyser une situation donnée, débloquer des moyens permettant d'améliorer la diversité – et évaluer les retombées de leurs actions. Cette référence au rôle des autorités publiques, leur interpellation sur cette question semble être une grande constante en Europe, en Amérique latine (mais aussi au Canada pour l'Amérique du Nord). On leur demande souvent d'un côté de contribuer à mettre en place les dispositifs législatifs, fiscaux et budgétaires favorables à la défense de la bibliodiversité (fonction de régulation) et de l'autre, de permettre l'établissement de structures et d'outils utiles à mesurer la diversité culturelle – dont celle du livre (favoriser l'expertise). Quoi qu'il en soit, il est bien certain que les outils de mesure sont indispensables à toute entreprise de régulation et à toute production d'expertise. L'élaboration d'indicateurs permettant d'estimer le niveau et la qualité de la bibliodiversité – sa *densité*, pourrait-on dire – sur un territoire ou dans un contexte donné semble être une priorité.

Si l'implication des autorités publiques ne doit pas être remise en cause – la plupart des États, après tout, sont signataires de textes internationaux les engageant à la défense et à la promotion de la diversité culturelle –, il convient néanmoins de ne pas négliger le rôle que jouent ou que pourraient jouer les individus. Dans un contexte mondial de réaffectation ou de rétrécissement des budgets publics, le lecteur, le citoyen, le consommateur ne peut-il pas être mobilisé directement au profit de la bibliodiversité – et plus seulement à travers les décisions politiques de sa représentation publique? Les critères de définition et de mesure de la bibliodiversité ne peuvent-ils pas déboucher par exemple, comme une déclinaison possible, sur **la mise en valeur de la diversité culturelle auprès du grand public?** L'acte d'achat individuel peut en effet parfois être déterminé par une labellisation – partie visible d'un cahier des charges, bâti autour d'éléments de définition et de paramètres permettant la mesure. L'extraordinaire envolée – du moins dans la sphère occidentale – des produits certifiés issus de l'agriculture biologique ou du commerce équitable en est la preuve. Le public est capable, dans ses pratiques de consommation, de prendre en compte des paramètres de plus en plus complexes. Tout comme la bibliodiversité fait référence à la notion de biodiversité, un modèle de consommation mature – voire engagé – pour le livre et la lecture ne pourrait-il pas s'en référer à la notion de commerce équitable, aux principes du développement durable, voire au concept de « production de terroir »?

Si cette maturation de la consommation est encore marginale pour le secteur du livre et de l'édition, **elle existe ou est encouragée** ici et là, au niveau des territoires, localement – grâce aux efforts pédagogiques d'organismes non lucratifs et de personnalités militantes. Que ce soit à travers un festival littéraire exigeant, par la labellisation d'une librairie (voir l'article de Sylviane Sambor à ce sujet), par la revendication d'indépendance d'un salon du livre, par la célébration d'une journée mondiale de la bibliodiversité (le 21 septembre) – ces actions concourent à rendre visible la diversité culturelle du livre au grand public et tentent d'orienter les actes d'achat et les pratiques culturelles.

Avec Helge Rønning et Tore Slaatta mais aussi avec Alejandro Zenker, il convient enfin de s'interroger **sur les effets qu'induit la révolution numérique pour la bibliodiversité** – et pour sa mesure. On peut voir dans la dématérialisation du livre – un enthousiasme plusieurs fois rencontré en Amérique latine, en Amérique du Nord et parfois en Afrique – une formidable opportunité pour multiplier de façon vertigineuse (au-delà des frontières géographiques) l'accès aux livres. Elle permet aussi, indéniablement, la création de nouvelles formes de contenus – mais peut aussi contribuer à en appauvrir d'autres. Quoi qu'il en soit, le lecteur possède virtuellement au bout de son clavier une véritable bibliothèque alexandrine. Mais ce renforcement de la « diversité offerte » correspond-elle de fait avec un essor de la « diversité consommée » – pour reprendre une distinction essentielle établie par Françoise Benhamou et Stéphanie



Peltier? Et quelles formes nouvelles l'implication des pouvoirs publics pourrait-elle prendre dans le contexte de la révolution numérique du livre? En effet, comment ne pas penser à la lecture de Helge Rønning et de Tore Slaatta que les mutations induites finiront par bouleverser les dispositifs de soutien existants et nécessiteront de nouvelles formes de régulation et d'expertise?

La bibliodiversité, comme on le voit, **est profondément multidimensionnelle** et peut de ce fait s'analyser de façon interdisciplinaire. Déjà, des praticiens et quelques chercheurs travaillent sur ce thème spécifique, tentent d'élaborer des éléments de définition et des instruments de mesure – voir à ce sujet, en particulier, l'article de Daniela Allerbon sur « *el índice de la bibliodiversidad* ». Certains indicateurs, de bon sens, doivent être affinés. D'autres, plus qualitatifs peut-être, doivent être conçus, soumis à l'épreuve de la critique et enrichis par la pratique. Il est inévitable de toutes les façons que la mesure de la bibliodiversité vacille entre **une approche statistique, essentiellement quantitative** (sans exclusive toutefois) et **une approche fondée sur l'analyse qualitative**. On doit éviter, en revanche, de trancher en faveur de l'une ou de l'autre – la mesure doit s'enrichir de toutes les façons possibles.

Ce travail de définition, d'évaluation, de test et d'affinage ne fait que débiter. On ne saurait trop encourager les chercheurs – débutants ou aguerris – à s'impliquer dans cette analyse; on ne saurait trop encourager les praticiens, professionnels du livre et de l'édition, à poursuivre leurs réflexions à ce sujet. *Bibliodiversity* se propose de soutenir ces efforts, d'accueillir ces travaux. Car la revue n'a-t-elle pas pour vocation, quel que soit le thème traité, à préciser toujours mieux cette question: qu'est-ce que la bibliodiversité, peut-elle et doit-elle être défendue – et si oui, de quelle façon?